

U d/of OTTAWA



39003001735462



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

LES
PREMIERS SIÈCLES
DU CHRISTIANISME

1^{re} SÉRIE GRAND IN-8° CARRÉ.

PROPRIÉTÉ DES ÉDITEURS



Martyre de saint Étienne.

LES
PREMIERS SIÈCLES
DU CHRISTIANISME

PAR
FERDINAND GRIMONT



TOURS
MAISON ALFRED MAME ET FILS

BR
145
27
100

LES
PREMIERS SIÈCLES
DU CHRISTIANISME

I

LE CHRIST ET SA DOCTRINE (L'AN 33)

Le Christ prédit par les prophètes venait d'accomplir sa mission : il avait enseigné, il avait souffert, il était mort.

Le Christ avait dit : « Bienheureux les pauvres en esprit ; bienheureux ceux qui sont doux ; bienheureux ceux qui pleurent ; bienheureux ceux qui souffrent les persécutions, qui ont faim et soif de justice, parce qu'ils en seront rassasiés ; bienheureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde ; bienheureux ceux dont le cœur est pur, car ils verront Dieu ; bienheureux ceux qui aiment la paix, parce qu'ils seront appelés les fils de Dieu.

« Prenez exemple sur moi qui suis humble et doux, et vos âmes trouveront le repos. Celui qui se courrouce contre son frère mérite d'être condamné...

« On vous a dit jusqu'ici : *Oeil pour œil, dent pour dent* ; je vous dis, si quelqu'un vous frappe sur une joue, de lui présenter l'autre... On vous a commandé, jusqu'à présent, d'aimer votre frère et de haïr votre ennemi ; je vous enjoins de pardonner, non pas sept fois, mais soixante-dix fois sept fois. Aimez votre ennemi ; faites du bien à qui vous hait ; priez pour qui vous persécute, en imitant Dieu qui fait lever le soleil sur les bons et sur les méchants.

« Faites l'aumône, mais en secret, et que votre main gauche ignore ce que fait la main droite. Ne jurez pas, mais que votre parole soit *oui* et *non*...

« Vous serez jugés vous-mêmes comme vous jugerez les autres... Faites aux hommes ce que vous voulez qu'ils vous fassent ; c'est là ce qu'exigent la loi et les prophètes. Que celui qui a deux tuniques en offre une à celui qui n'en a pas. — Celui qui, pour l'amour de moi, aura donné une goutte d'eau à un malheureux, est certain de ne pas perdre sa récompense...

« Je vous donne un précepte nouveau : c'est que vous vous aimiez les uns les autres, comme je vous ai aimés. On vous connaîtra pour mes disciples, si vous vous aimez réciproquement. Je suis la vigne, vous êtes les branches... Je vous ai instruits de tout ce que j'ai su de mon Père. Je suis venu en ce monde pour rendre témoignage à la vérité.

« Dieu est un ; les hommes sont égaux ; aimez-vous les uns les autres, comme vous aime votre Père céleste qui sera avec vous jusqu'à la consommation des siècles. »

Telle était la doctrine que douze pauvres pêcheurs étaient chargés de répandre dans l'univers.

Car le Maître leur avait dit : Allez, et enseignez toutes les nations.

LES PREMIERS JOURS DU CHRISTIANISME

Ébranlés dans leur foi dès les premières heures de la Passion, cédant à la crainte que leur inspiraient la fureur du peuple, les menaces des princes des prêtres et quelques actes de rigueur contre ceux qu'on soupçonnait d'être les partisans du prophète crucifié, les disciples s'étaient dispersés comme un troupeau dont on a frappé le berger.

Peu à peu le bruit de la résurrection se répand. On se raconte les prodiges dont plusieurs ont été témoins. On se rappelle les promesses du maître et les prédictions des Écritures tant de fois expliquées par lui. Tout semble vérifier cette parole : « Je ressusciterai trois jours après ma mort. »

Voici les événements dont le récit, transmis de toutes parts, ranimait les esprits défaillants, et jetait le trouble et le repentir dans les cœurs ingrats des disciples qui avaient abandonné Jésus au jardin des Oliviers.

Le lendemain du sabbat, à l'aube du jour, Marie-Madeleine, Marie, mère de Jacques, et Salomé s'étaient rendues au sépulcre pour embaumer Jésus. Elles avaient trouvé le tombeau vide, mais un ange vêtu de blanc, et dont le visage resplendissait comme l'éclair, leur avait dit : « Ne craignez point. Jésus que vous cherchez n'est point ici ; il est ressuscité. Hâtez-vous d'annoncer à Pierre et à ses disciples qu'il s'en va devant vous en Galilée ; c'est là que vous le verrez. »

Le Fils de l'homme, apparaissant lui-même aux saintes femmes, avait confirmé les paroles du messager divin.

Simon-Pierre et Jean, le disciple bien-aimé, s'étaient assurés qu'il ne restait dans le tombeau que le linceul et le suaire.

On apprenait en outre que le Seigneur avait apparu en divers lieux à ses disciples : sur la route d'Emmaüs, dans le Cénacle, aux bords du lac de Tibériade, affirmant sa résur-

rection, démontrant l'accomplissement exact de tout ce qui avait été écrit à son sujet dans la loi de Moïse, dans les prophètes et dans les Psaumes, forçant Thomas de s'écrier : « Mon Seigneur et mon Dieu ! » prouvant enfin sa puissance divine par des actes surnaturels et entre autres par la pêche miraculeuse.

Les doutes s'étaient évanouis. Désormais la croyance au fils de Dieu ressuscité était enracinée dans tous les cœurs; et lorsque, le quarantième jour après sa passion, Jésus, debout au milieu de ses disciples, qu'il venait de bénir, disparaît à leurs yeux sur la montagne de Béthanie, ils étaient prêts à obéir à ses dernières paroles en allant, jusqu'aux extrémités de la terre, prêcher l'Évangile, instruire les peuples et baptiser au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

LES ÉVANGÉLISTES : SAINT MATTHIEU

Les quatre historiens auxquels nous devons le récit de la vie et de la mort de Jésus-Christ, les seuls que l'Église reconnaisse, sont saint Matthieu, saint Marc, saint Luc et saint Jean.

Saint Matthieu, surnommé Lévi, le premier des évangélistes, était fils d'Alphée et de Marie. Il était collecteur des impôts pour les Romains, lorsque Jésus, passant sur les bords de la mer de Galilée, devant le bureau où Matthieu était assis, l'appela et lui dit : « Suivez-moi. » et le publicain, se levant aussitôt, emmena Jésus dans sa maison à Carpharnaüm, où il lui offrit un festin, et à partir de ce jour il ne le quitta plus. C'est à ce festin, auquel assistaient beaucoup de publicains et de gens de mauvaise vie, que Jésus-Christ apostropha les

pharisiens scandalisés, et confondit par ces paroles leur hypo-



Les quatre évangélistes. (D'après Fra Bartholomeo.)

crite jalousie : « Ce ne sont pas ceux qui se portent bien, ce sont les malades qui ont besoin de médecin. Je veux la

miséricorde, et non le sacrifice. Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs. »

L'Évangile que Matthieu écrivit en syriaque est perdu ; il ne nous en reste que la traduction en grec. Ce récit, qui a dû être composé six ans seulement après l'ascension du Sauveur, abonde en détails historiques. Il s'ouvre par la généalogie de Jésus-Christ. Ce qu'on y remarque particulièrement, c'est moins la préoccupation de raconter les événements dans une rigoureuse exactitude chronologique, que celle d'établir, dans toute sa clarté, l'esprit de la doctrine du Christ, et de faire accorder la venue du divin Messie avec les prophéties de l'Ancien Testament.

On n'a aucune donnée certaine sur le lieu, la date et le genre de mort de saint Matthieu. Si l'on s'en rapporte à la tradition, c'est en Éthiopie, où il était allé porter l'Évangile, qu'il termina sa vie, vers le milieu du premier siècle.

Les peintres le représentent avec un ange debout à ses côtés.

SAINT MARC

Saint Marc, le second évangéliste, était Juif d'origine, de la race sacerdotale d'Aaron. Saint Jérôme nous apprend qu'il naquit au pays de Cyrène, dans la province de Libye, appelée Pentapole ou Cyrénaïque. Converti par les apôtres après la résurrection de Jésus-Christ, il s'attacha à saint Pierre dont il devint le fidèle et zélé compagnon. Il suivit l'apôtre à Rome, partagea ses travaux, et, ayant appris de sa bouche tout ce qui touchait la vie, la prédication, la mort et la résurrection du Christ, s'inspirant également du récit de saint Matthieu, il écrivit spécialement pour les Romains son Évangile, qu'il divisa en seize chapitres.

L'Évangile de saint Marc, dont la publication peut être fixée à la douzième ou treizième année après la passion (l'an 45 ou 46 de notre ère), fut rédigé, non pas en latin, comme l'a prétendu Baronius, mais bien en grec, comme le prouve saint Jérôme.

Saint Augustin a dit que saint Marc n'avait été que l'abrégé de saint Matthieu. Il faut reconnaître cependant que, si le second évangéliste est plus concis que le premier dans la reproduction des discours du Sauveur, il est bien plus explicite dans le récit de certains faits, et particulièrement des miracles par lesquels le Fils de l'homme affirmait sa divinité.

Il ne faut pas confondre l'historien sacré avec Jean Marc, dont il est question dans les *Actes des apôtres* et dans les *Épîtres* de saint Paul. Le disciple de Pierre, celui que Pierre appelle *mon Fils*, n'a d'autre rapport qu'une conformité de nom avec celui qui avait accompagné saint Barnabé dans l'Asie Mineure, où ce dernier était allé porter l'Évangile.

Saint Marc fut le premier évêque d'Alexandrie, second siège épiscopal du monde. C'est là qu'il mourut en l'an 58 de notre ère, après avoir répandu la doctrine du Christ dans l'Égypte, l'Éthiopie et la Nubie.

Le troisième verset de son Évangile commence par ces mots : *Vox clamantis in deserto...* (la voix de celui qui crie dans le désert). C'est par allusion à ce passage qu'on lui donne pour symbole le lion du désert.

SAINT LUC

Saint Luc, le troisième évangéliste, naquit à Antioche, dix ou douze ans avant la venue de Jésus-Christ. Était-il d'origine juive? Était-il païen avant sa conversion? On l'ignore. Mais ce fut certainement un savant. Luc avait étudié aux écoles de

la Grèce et de l'Égypte. Saint Paul, dont il devint le disciple dévoué, l'appelle *Lucius*, dans l'une de ses *Épîtres* (*ad Coloss.*, iv, 14) et lui donne la qualification de médecin. Saint Jérôme, dans son épître à Damase, dit également de lui que « de tous les évangélistes il fut le plus versé dans la langue grecque, car il était médecin ». Une tradition assez répandue dès les premiers siècles nous le représente aussi comme peintre, et l'on dit que l'impératrice Pulchérie reçut de Jérusalem un portrait de la Vierge, attribué à celui qui devait bientôt devenir l'historien le plus complet et le plus érudit du Sauveur.

C'est en Achaïe, vers l'an 53 de notre ère, que Luc écrit son Évangile. Ce récit est divisé en vingt-quatre chapitres. Le style en est comparativement pur, bien que l'on y remarque des syriacismes qui rappellent l'origine de l'écrivain. En parlant de l'Évangile de saint Luc, l'apôtre des nations se sert de ces termes : « Selon mon Évangile, » ce qui signifie que ce récit était considéré par lui comme la reproduction fidèle de ses prédications.

Saint Luc s'est appliqué surtout à faire ressortir le sacerdoce de Jésus-Christ. C'est là le caractère distinctif de son œuvre. Les grands principes de charité, de pardon, de désintéressement, qui constituent la morale du Christ, y sont exposés avec une préoccupation marquée. On y trouve toutefois des détails et des faits qui ne figurent pas dans les autres évangélistes. C'est saint Luc qui nous raconte la conception de saint Jean-Baptiste et de Jésus-Christ. C'est lui qui nous donne le salut de l'ange Gabriel (*Ave, Maria...*), la réponse de Marie à Elisabeth (*Magnificat*), la prière du vieux Zacharie (*Et exultavit Dominus Deus*), l'hymne incomparable de la milice céleste sur le berceau de Bethléem (*Gloria in excelsis Deo*), les touchantes paroles de Siméon après la circoncision (*Nunc dimittis servum tuum*). C'est lui qui nous montre le Christ, discutant à l'âge de douze ans avec les docteurs. C'est

lui qui nous rapporte la magnifique parabole de l'homme riche. Enfin, et, s'il en était besoin, saint Luc affirmerait encore sa première profession de médecin, par le soin avec lequel il raconte toutes les guérisons miraculeuses du Sauveur : le lépreux, l'hydropique, Malchus.

Saint Luc, comme nous le dirons bientôt, est aussi l'auteur des *Actes des apôtres*, qui sont la continuation du récit évangélique. L'*Épître aux Hébreux* lui est attribuée.

Au rapport de saint Grégoire de Nazianze, et d'après un manuscrit arabe cité par Kirst, saint Luc souffrit le martyre ; selon d'autres, il mourut à Patras, dans le Péloponèse, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. En 357, son corps fut transporté à Constantinople et déposé dans la basilique des Douze-Apôtres.

Le troisième évangéliste a pour symbole un bœuf, image allégorique de la première lettre de la langue sacrée (*Aleph*), parce qu'il avait, le premier, posé Jésus-Christ comme le Pontife suprême, l'Alpha et l'Oméga.

SAINT JEAN

Saint Jean, le quatrième évangéliste, était fils de Zébédée, pêcheur du petit village de Bethsaïde, en Galilée. Il eut pour mère Salomé, l'une des saintes femmes qui ensevelirent le corps de Jésus, et pour frère Jacques le Majeur. — Un jour, Zébédée et ses deux fils réparaient leurs filets sur les bords du lac de Tibériade. Jésus vint à passer. Il avait avec lui deux autres pêcheurs, qu'il avait rencontrés non loin de là, Simon-Pierre et son frère André. « Je vous ferai pêcheurs d'hommes, » leur avait-il dit, et ils s'étaient empressés de le suivre. Jésus appela également Jacques et Jean, et ceux-ci, quittant leur barque, se joignirent à lui.

Simon-Pierre, André, Jacques et Jean furent les quatre premiers apôtres du Sauveur.

Jean fut l'apôtre bien-aimé; il était le plus jeune de la troupe sainte. Les peintres ont fixé dans le souvenir de tous cette figure juvénile et tendrement inspirée où rayonnent le dévouement et la foi. L'art a popularisé cette tête blonde appuyée sur la poitrine du divin Maître, au repas suprême qui précéda la Passion.

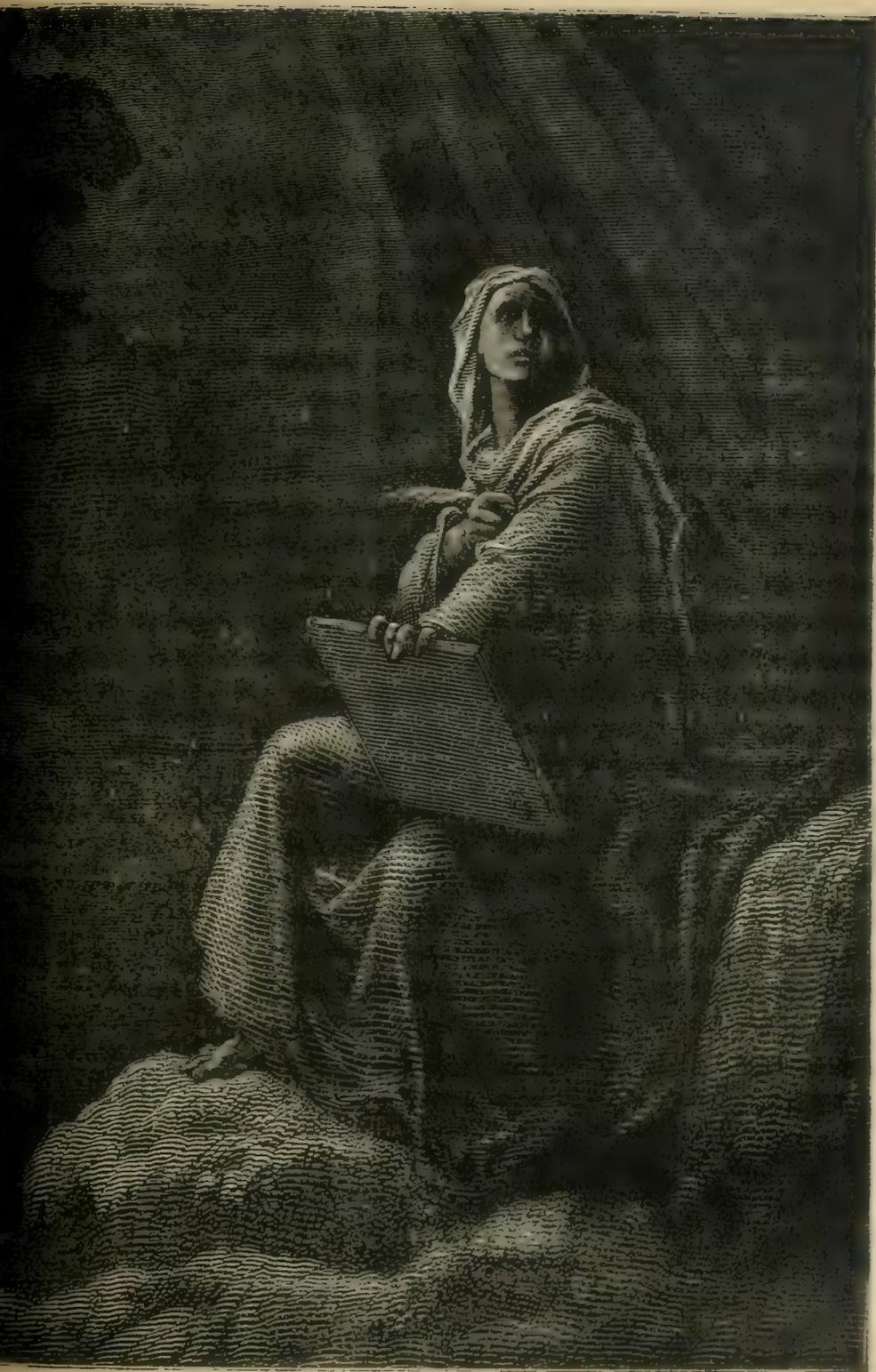
Des bords du lac de Tibériade jusqu'aux sommets du Golgotha. Jean ne quitte plus le Christ. Il parcourt avec lui la Galilée et la Judée, ouvre son âme rêveuse aux leçons de l'Homme-Dieu, s'initie à sa pensée, se pénètre de sa doctrine et de sa morale, et, sous le rayon qui l'illumine, sous le feu qui l'embrase, il a déjà comme un vague pressentiment des visions de l'*Apocalypse*; il sent tressaillir en lui les inspirations sublimes de son Évangile. Peu à peu, le doux disciple devient « le Fils du tonnerre » (Boanerge), comme Jésus l'avait surnommé.

Jean fut le seul des disciples qui suivit le Sauveur jusqu'au pied de la croix. « Jésus ayant donc vu sa Mère, et près d'elle le disciple qu'il aimait, dit à sa Mère : « Femme, voilà votre « Fils. » Puis il dit au disciple : « Voilà votre Mère. » Et, depuis cette heure-là, le disciple la prit chez lui. »

Ce fut encore Jean qui, avant tous les autres disciples, constata la résurrection du Christ.

Il prêcha l'Évangile aux Juifs, assista au concile de Jérusalem, en l'an 51, puis alla porter la bonne nouvelle aux Parthes, et vint se fixer à Éphèse, dont il fut le premier évêque. — Arrêté sur l'ordre du proconsul d'Asie, lors de la persécution de Domitien, il fut conduit à Rome et plongé dans l'huile bouillante. Miraculeusement sauvé, Jean fut exilé à Patmos, île de la mer Égée, où il composa son *Apocalypse*.

Rappelé sous Nerva, il rentra à Éphèse; et là, à la demande



Saint Jean à Pathmos.

de ses disciples, des évêques d'Asie et des fidèles, il écrivit son Évangile, à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans.

L'hérésie déchirait déjà le sein de l'Église naissante. Cérinthe, Ébion, les Nicolaïtes, les Gnostiques niaient la divinité du Christ. C'est à eux surtout qu'il adressa son récit, où l'on remarque en effet que la partie dogmatique l'emporte sur la partie purement historique.

« Jésus, dit-il, fit encore devant ses disciples beaucoup d'autres signes qui ne sont pas écrits dans ce livre, et ceux qui sont écrits l'ont été afin que vous croyiez que Jésus est le Messie, Fils de Dieu. »

La divinité du Christ, l'unité des trois personnes, le bonheur de la vie éternelle : tels sont particulièrement les points que développe l'Évangile de saint Jean. Toutefois si, quant aux détails, il est moins explicite que les autres historiens sacrés ses prédécesseurs, il est beaucoup plus exact quant à l'ordre chronologique. Les lieux signalés par un acte quelconque du Messie sont indiqués par lui avec une grande précision. Sa fidélité va jusqu'à mentionner les jours et les heures où les faits se sont accomplis.

L'Évangile de saint Jean est divisé en vingt et un chapitres. Il fut rédigé en grec. La forme n'en est pas toujours pure ; les hébraïsmes y sont fréquents. Mais la pensée, imposante et parfois sublime, est digne de l'auteur de l'*Apocalypse*. Au VII^e siècle, on conservait encore à Éphèse l'original de l'Évangile selon saint Jean. C'est à Éphèse que mourut l'apôtre, sous le règne de Trajan, à un âge très avancé, et probablement vers la première ou la deuxième année du second siècle.

Saint Jean, « le fils du tonnerre, » a pour symbole un aigle.

Outre l'*Apocalypse* et l'Évangile, il aurait composé trois épîtres. L'Église ne reconnaît que la première.

L'*Apocalypse* a eu d'innombrables commentateurs, entre autres Christophe Colomb et Newton.

LES ACTES DES APOTRES

Les Évangiles sont, à proprement parler, les actes de Jésus-Christ; ils nous racontent le Sauveur depuis sa naissance jusqu'à son ascension, et forment le code de la loi nouvelle.

Les *Actes des apôtres* sont la continuation de l'histoire évangélique; ils nous apprennent ce que les premiers serviteurs du Christ, inspirés par le Consolateur, ont fait et enseigné. On peut les appeler les Évangiles du Saint-Esprit.

C'est à cette source que nous devons puiser pour retracer l'histoire des premières années du christianisme.

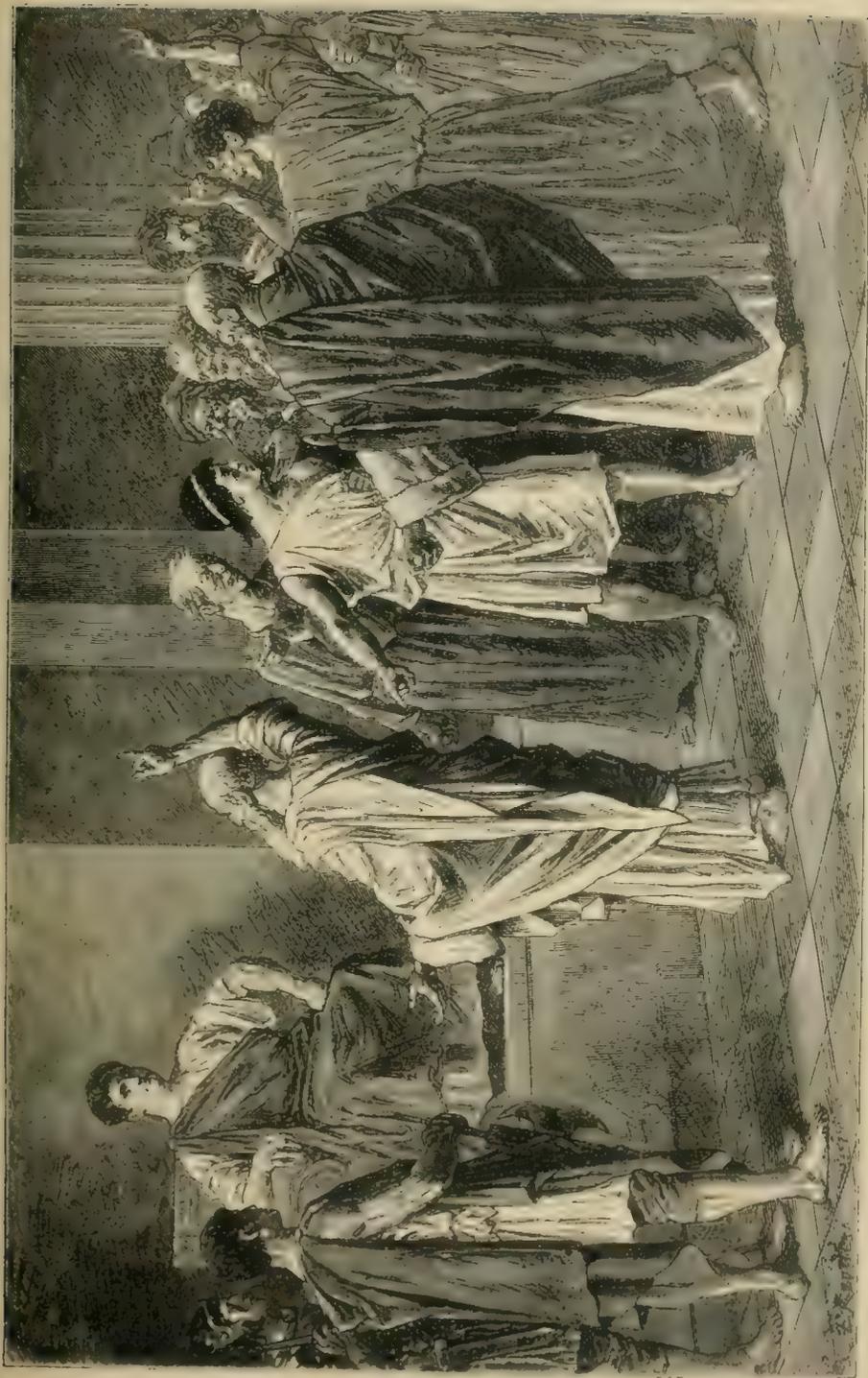
Saint Luc, le fidèle compagnon de saint Paul, est l'auteur des *Actes des apôtres*. Il les écrivit l'an 63 de l'ère vulgaire, trente ans après la Passion.

L'historien sacré ouvre son récit au moment où le Christ vient de remonter dans la gloire de son Père, et le ferme au jour où Paul, son maître, après avoir échappé à la tempête qui avait jeté son vaisseau sur les rivages de Malte, arrive à Rome pour se justifier devant César des accusations portées contre lui par les Juifs. Ce César était Néron. Paul fut absous cette fois; mais, deux ans plus tard, il devait sceller de son sang la foi qu'il avait prêchée.

Les *Actes des apôtres* sont divisés en vingt-huit chapitres, et embrassent une période de vingt-huit à trente années.

LA PENTECÔTE. — PREMIÈRE PRÉDICATION

Reprenons où nous l'avons laissé le récit des premières luttes et des premiers triomphes du christianisme.



Saint Paul se justifiant devant Néron des accusations portées contre lui par les Juifs.

Rentrés à Jérusalem après l'ascension de Jésus-Christ, les apôtres n'ont plus qu'une seule pensée : accomplir la mission que le Maître leur a confiée.

Mais le crime de Judas avait laissé un vide dans leurs rangs. Ils invoquent le Seigneur, et, en remplacement du traître déicide, le sort désigne Mathias, l'un des plus anciens et des plus fidèles disciples de Jésus.

Puis, se rappelant les dernières paroles du Seigneur : « Attendez la promesse du Père, que vous avez reçue de ma bouche... Dans peu de jours, vous recevrez le baptême du Saint-Esprit, et sa vertu descendra sur vos têtes... », ils se préparent, avec les disciples, à la célébration de la Pentecôte.

La Pentecôte était l'une des grandes solennités judaïques. C'était pour le peuple une fête à la fois religieuse et nationale. Elle lui rappelait l'un des faits prodigieux de son histoire, si féconde en prodiges, les éclairs et le tonnerre du Sinaï, la voix de Jéhovah dictant la loi à Moïse, Moïse descendant de la montagne avec les tables sacrées, en un mot toutes les circonstances surnaturelles qui avaient présidé à sa constitution. Pentecôte signifie cinquantième. C'était, en effet, le cinquantième jour après le 16 du mois de Nisan, c'est-à-dire le second jour après la Pâque, que se célébrait la Pentecôte, qu'on appelait aussi, et pour cette raison, la fête des sept semaines. Chaque année, à cette commémoration du passé, les Juifs accouraient de toutes les parties du monde à Jérusalem.

Jérusalem, dont le souvenir seul faisait jadis pleurer les captifs de Babylone, exerçait encore toute sa puissance attractive sur ses enfants dispersés dans l'univers. Fleuves, mers, montagnes, déserts brûlés par le soleil, fatigues ou dangers de tout genre, intérêts commerciaux suspendus ou négligés, dépenses considérables, rien ne pouvait empêcher l'Israélite étranger d'accomplir, au moins une fois en sa vie, le saint pèlerinage à la montagne de Sion, aux tombeaux des aïeux,

au temple de Salomon. La domination romaine qui pesait sur la nation juive n'avait point affaibli ce sentiment ou plutôt ce culte de la patrie. Parthes, Mèdes, Élamites, habitants de la Mésopotamie, de la Cappadoce et du Pont, de la Phrygie et de la Pamphylie, de l'Égypte et de la partie de la Libye qui avoisine Cyrène, de Crète, de Rome, de l'Arabie, tous, ainsi que nous l'atteste l'évangéliste, étaient fidèles au rendez-vous annuel.

Or les jours de la Pentecôte, qui devait suivre l'ascension du Sauveur, étaient accomplis. Les disciples, réunis dans le cénacle d'une maison qu'on croit être celle de Marie, mère de Marc, priaient et attendaient la réalisation des promesses du Maître. Tout à coup, vers la troisième heure, il se fit un grand bruit, comme d'un vent impétueux qui venait du ciel et qui remplit toute la maison, et l'on vit en même temps des langues de feu qui se partagèrent et s'arrêtèrent sur chacun de ceux qui étaient présents. Aussitôt ils furent tous remplis de l'Esprit-Saint, et commencèrent à parler diverses langues.

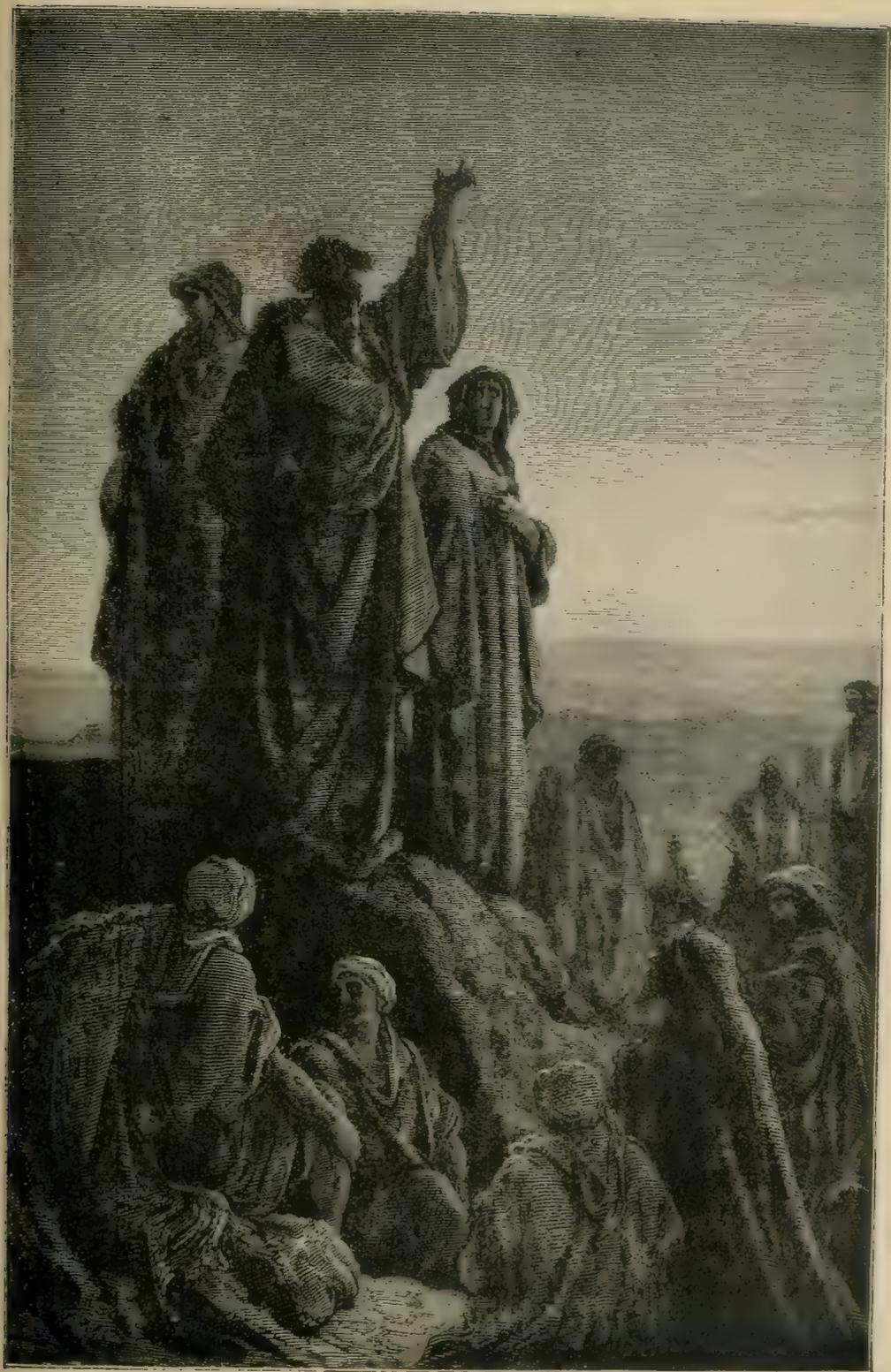
Cependant, au bruit étrange qui avait ébranlé la maison, la foule s'était assemblée, et, mêlés à cette foule, les disciples racontaient les merveilles de Dieu. Étonnés de les entendre parler chacun en sa propre langue, les Juifs disaient :

« Que signifie ceci ? »

Quelques-uns s'en moquaient, et disaient qu'ils étaient ivres.

Alors Pierre, s'avancant avec les onze apôtres, éleva la voix et dit :

« Juifs, et vous tous qui demeurez dans Jérusalem, écoutez mes paroles. « Voici que la prédiction du prophète Joël est accomplie. Dans les derniers temps, dit le Seigneur, je répandrai de mon esprit sur toute chair ; en ces jours-là, mes serviteurs et mes servantes prophétiseront ; je ferai paraître des signes dans le ciel et des prodiges sur la terre, et quiconque invoquera mon nom sera sauvé. » Israélites, écou-



Les apôtres prêchant.

tez encore mes paroles. Vous savez que Jésus de Nazareth était un homme que Dieu a rendu célèbre au milieu de vous par les merveilles et les miracles qu'il lui a fait faire sous vos yeux. Vous l'avez crucifié, cependant, et vous l'avez livré aux mains des méchants; mais Dieu l'a ressuscité. Élevé au ciel, il a reçu l'accomplissement de la promesse que Dieu lui avait faite d'envoyer son Esprit sur nous; vous le voyez maintenant.

— Frère, s'écria le peuple, que faut-il donc que nous fassions?

— Faites pénitence; que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus-Christ, et vous recevrez le don du Saint-Esprit. »

Ce jour-là, trois mille hommes furent baptisés et se joignirent aux disciples de Jésus. Un grand nombre d'entre eux vendaient leurs biens et les distribuèrent aux pauvres pour vivre eux-mêmes en commun, rompant ensemble le pain dans de saintes agapes, louant Dieu et aimés de tout le peuple.

Le christianisme venait de remporter sa première victoire.

LE BOITEUX DU TEMPLE. — NOUVELLE CONVERSION. —

LA PERSÉCUTION COMMENCE.

Il y avait à la porte du Temple, appelée la Belle-Porte, un mendiant boiteux dès sa naissance. Ayant aperçu Pierre et Jean, qui se rendaient au temple pour assister aux prières de la neuvième heure, le pauvre infirme leur demanda l'aumône :

« Regarde-nous, dit Pierre; je ne possède ni or ni argent, mais ce que j'ai, je te le donne. Lève-toi, au nom de Jésus de Nazareth, et marche... »

Le boiteux se leva, ses jambes s'affermirent, et il entra dans le temple pour louer le Seigneur. Le peuple, saisi d'ad-

miration, s'assembla autour des apôtres dans la galerie qu'on appelait galerie de Salomon, et Pierre parla ainsi :

« Israélites, pourquoi vous étonner et nous regarder comme si notre puissance et notre vertu avaient fait marcher ce boiteux? Vous avez repoussé le saint et le juste; vous avez demandé qu'on vous accordât la grâce du meurtrier, et vous avez fait mourir l'auteur de la vie; mais Dieu l'a ressuscité d'entre les morts; c'est par lui que ce boiteux a été guéri; c'est à cause de notre foi en son nom que cette puissance nous a été donnée. Faites donc pénitence et convertissez-vous, afin que vos péchés soient effacés. »

L'émotion était grande parmi le peuple. Les prêtres, le capitaine des gardes du temple et les saducéens font emprisonner les deux apôtres. On leur défend d'enseigner au nom de Jésus et de parler de lui en quelque manière que ce soit.

« Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, » répondent les apôtres.

Et, au sortir de la prison, où, par crainte d'irriter le peuple, les docteurs de la loi n'avaient osé les garder, Pierre et Jean continuent à annoncer le Christ dans le temple et dans les maisons.

Cinq mille hommes ont déclaré qu'ils croient aux paroles de l'apôtre.

LES APÔTRES DEVANT LE CONSEIL

Cependant le bruit des miracles opérés par les apôtres se répand au loin. Le nombre des croyants s'augmente. On accourt des villes voisines à Jérusalem pour entendre la parole de vie ou demander la guérison du corps. On place les malades dans les rues, sur le passage de Pierre, afin que son ombre en couvre au moins quelques-uns et les délivre de leurs douleurs.

Transportés de colère, Anne, le grand prêtre, et les saducéens font de nouveau arrêter les apôtres et les jettent dans



Saint Pierre et saint Jean guérissant les malades avec leur ombre.
(D'après Masaccio.)

la prison publique ; mais pendant la nuit les portes s'ouvrent devant eux, et ils entendent une voix qui leur dit :

« Allez dans le temple et prêchez hardiment les paroles de vie. »

Lorsque, au matin, le conseil s'assemblait, les officiers vinrent annoncer au prince des prêtres que les captifs n'étaient plus dans la prison, bien que les portes fussent encore fermées et les gardes placés devant elles. **Un autre arriva et dit :**

« Ces hommes que vous aviez mis en prison enseignent le peuple dans le temple. »

Le capitaine des gardes alla les chercher, et le grand prêtre leur parla ainsi :

« Nous vous avons expressément défendu d'enseigner en ce nom-là ; et cependant vous avez rempli Jérusalem de votre doctrine, et vous voulez nous charger du sang de cet homme. »

Pierre et les apôtres répondirent :

« Le Dieu de nos pères a ressuscité Jésus que vous avez fait mourir ; nous sommes nous-mêmes les témoins de ce que nous disons : le Saint-Esprit, que Dieu a donné à tous ceux qui lui obéissent, est aussi avec nous. »

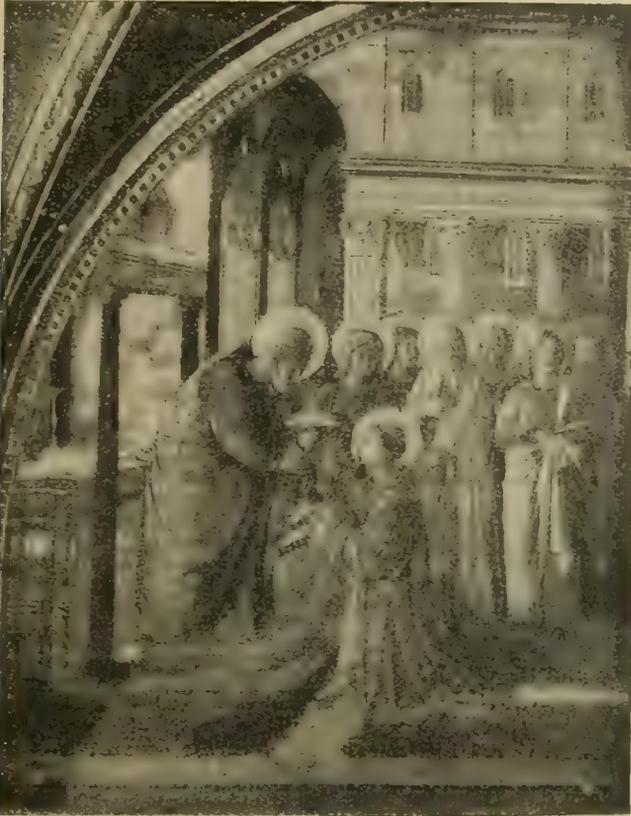
Le conseil, irrité de ce langage, allait prononcer une sentence de mort, lorsqu'un pharisien, nommé Gamaliel, fit éloigner les apôtres et dit :

« Israélites, prenez garde à ce que vous allez faire au sujet de ces hommes... Ne vous mêlez point de ce qui les concerne, et laissez-les faire. Si leur œuvre vient des hommes, elle se détruira ; si elle vient de Dieu, vous ne pourrez la renverser, et vous serez en danger de combattre le Seigneur lui-même. »

Gamaliel appartenait à la race sacerdotale. Savant docteur de la loi, il jouissait d'une grande autorité en Israël. Gamaliel avait son école, et le jeune Saul, qui devait un jour être saint Paul, fut l'un de ses disciples. Déjà la lumière d'en haut pénétrait son cœur et inspirait ses paroles. Son habile défense sauva les apôtres. Plus tard, il ne put sauver Étienne, mais ce fut lui qui fit ensevelir son corps.

Après avoir été battus de verges, après avoir reçu de nouveau l'ordre de ne plus enseigner le Christ, les apôtres furent

remis en liberté. Heureux des outrages subis au nom de leur maître et fidèles à leur foi, ils continuèrent à annoncer l'Évangile dans Jérusalem.



Saint Étienne ordonné diacre par saint Pierre. (D'après Fra Angelico.)

LE DIACRE ÉTIENNE

Étienne, élu le premier parmi les sept diacres chargés par les apôtres du soin des tables et de la distribution des aumônes, était un homme plein de force et de grâce. Il faisait de nombreux miracles, et chaque jour son influence sur le

peuple devenait plus grande. Nul de ceux qui disputaient avec lui ne pouvait résister à la sagesse et à l'esprit dont il était rempli.

Les pharisiens suscitérent contre lui de faux témoins qui l'accusèrent de blasphémer Dieu et Moïse, le lieu saint et la loi. Conduit devant le grand prêtre, il ne se justifia qu'en rappelant les bienfaits dont le Seigneur avait comblé son peuple ingrat, depuis Abraham jusqu'à Salomon, qui lui bâtit un temple.

Mais, s'apercevant de l'insensibilité ou de l'indifférence de ses juges, Étienne s'interrompt et termina par cette vive apostrophe :

« Têtes dures, incirconcis de cœur et d'oreilles, vous résistez toujours, comme vos pères, au Saint-Esprit. »

A ces paroles, le peuple furieux se précipita sur lui et l'entraîna hors de la ville pour le lapider. Étienne, les yeux levés au ciel, le visage radieux comme celui des anges, s'écrie, transporté d'enthousiasme :

« Je vois les cieux ouverts, et le Fils de l'homme debout à la droite du Seigneur. »

Les témoins, qui devaient jeter la première pierre, déposèrent leurs vêtements aux pieds d'un jeune homme nommé Saul. Saul consentit ainsi à la mort d'Étienne.

« Mon Dieu, dit Étienne en tombant à genoux, ne leur imputez pas ce péché. »

Et, frappé du coup mortel, il s'endormit dans le Seigneur.

Le sang du premier martyr venait de sceller ainsi les bases impérissables de l'Église du Christ.

II

DE LA CONVERSION DE SAUL A LA DISPERSION DES JUIFS

(34 A 70)

LE CHEMIN DE DAMAS

Le sang d'Étienne fut presque immédiatement fécond.

Ennemi acharné des disciples du Seigneur, témoin et approbateur du premier martyr, Saul avait réclamé et obtenu du grand prêtre des lettres de persécution pour les synagogues de Damas. Porteur de l'ordre impitoyable, il part, promettant de ramener enchaînés à Jérusalem tous les partisans de la secte nouvelle qui lui seraient signalés. Déjà les murs de Damas se montrent à l'horizon. Quelques instants encore, et les sentiments de haine et de carnage qui embrasent le cœur du jeune pharisien vont être satisfaits. Tout à coup son cheval s'arrête; une lumière céleste l'environne et brûle ses yeux. Une voix que lui seul entend frappe son oreille :

« Saul, Saul, pourquoi me persécutez-vous ?

— Qui êtes-vous, Seigneur ?

— Je suis Jésus, que vous persécutez.

— Seigneur, que voulez-vous donc que je fasse ?

— Levez-vous, et entrez dans la ville : on vous dira là ce qu'il faut que vous fassiez. »

Saul était aveugle : ses compagnons de voyage, frappés de stupeur, le conduisirent à Damas, où il resta trois jours sans voir, sans boire, sans manger. Un disciple du Seigneur nommé Ananie, prévenu par une vision, vint le trouver, lui imposa les mains et lui dit :

« Saul, mon frère, le Seigneur, qui vous est apparu dans votre chemin, m'envoie ici pour vous rendre la vue et vous remplir du Saint-Esprit. »

Saul sentit alors comme des écailles qui lui tombaient des yeux, et il se fit aussitôt baptiser.

Saul devint l'apôtre ardent, infatigable des Gentils. Il prit le nom de Paul, en mémoire de la conversion du proconsul romain de l'île de Cypre, Sergius Paulus.

Ses épîtres, au nombre de quatorze, sont tout à la fois l'éclatante défense de la religion du Christ et en même temps le recueil complet des règles doctrinales imposées aux fidèles par la nouvelle loi.

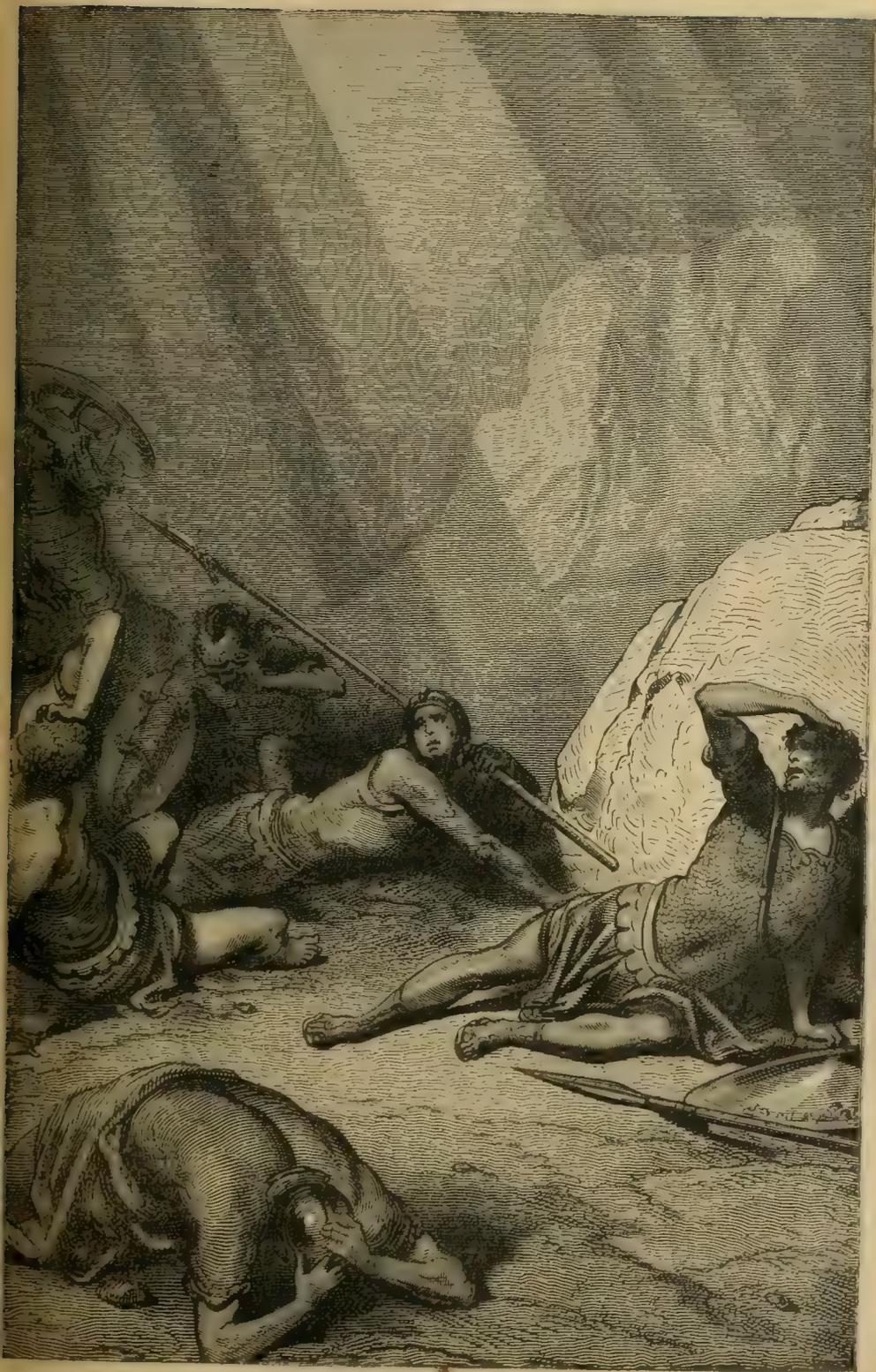
Suivant la tradition de l'Église, saint Paul ayant offensé Néron en gagnant à la foi, et par conséquent à la pureté, une femme de la cour, le tyran le fit décapiter le 29 juin 67, le même jour où saint Pierre fut crucifié.

CONGILE DE JÉRUSALEM (51)

C'est à Antioche, peu de temps après la conversion de saint Paul, que les disciples prirent pour la première fois le nom de *chrétiens*.

Antioche avait été le principal refuge des fidèles, dispersés par la persécution à la mort d'Étienne.

À la vue des miracles opérés par les apôtres, à la voix



Saint Paul sur le chemin de Damas.

inspirée de Barnabé et de Paul, de nombreuses conversions s'opéraient parmi les Grecs. Mais une grave contestation ne tarda pas à s'élever dans le sein de la nouvelle Église.

Quelques disciples venus de la Judée enseignaient qu'on ne pouvait espérer de salut qu'à la condition d'être circoncis, suivant la pratique de Moïse. Paul et Barnabé combattirent cette doctrine; puis ils se rendirent à Jérusalem pour soumettre la question aux apôtres.

La discussion fut longue et vive.

Plusieurs pharisiens, qui avaient embrassé la foi, soutenaient que, pour bien montrer l'union de l'ancienne et de la nouvelle loi, il était nécessaire de garder la prescription mosaïque.

La consécration de cette doctrine aurait eu pour effet de limiter aux Juifs les progrès de la religion du Christ. Pierre se leva et dit :

« Dieu, qui connaît tous les cœurs, a rendu lui-même témoignage en faveur des Gentils, en leur donnant le Saint-Esprit aussi bien qu'à nous, et en purifiant leurs âmes par la foi... Pourquoi imposer aux disciples un joug que ni nos pères ni nous n'avons pu supporter? »

La parole du prince des apôtres triompha de toutes les hésitations et fit pénétrer la conviction dans tous les esprits. Paul, Barnabé, Jude et Silas furent chargés de porter à Antioche la lettre suivante, qui contenait la décision du premier concile :

« Les apôtres, les prêtres et les frères, à nos frères d'entre les Gentils qui sont à Antioche, en Syrie et en Galicie, salut.

« Apprenant que quelques-uns venus de Judée vous avaient troublés par leurs discours, et avaient inquiété vos âmes, nous nous sommes rassemblés dans une même pensée, et il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous de ne vous imposer que les charges nécessaires. Abstenez-vous donc de ce qui

aura été sacrifié aux idoles, du sang, des chairs étouffées et de la fornication, et vous ferez bien. »

Cette lettre, proclamant le dogme nouveau sur les ruines de l'ancienne loi, apporta la consolation, la joie, l'union dans l'Église d'Antioche, et le moment était venu où la parole du Seigneur, sortant de la Judée, allait se répandre dans l'univers entier.

LES APÔTRES SE PARTAGEANT LE MONDE

Avant d'aller porter la bonne nouvelle chez les nations auxquelles le Christ ne s'était pas montré, les apôtres rédigèrent, sous une forme nette, claire, précise, le code synthétique de la doctrine qu'ils avaient mission de prêcher.

Puisé dans les entrailles mêmes de la pensée évangélique, ce *Credo*, ce symbole, ce formulaire religieux devait être pour eux d'abord, sur tous les points du globe, un signe immuable de ralliement et de reconnaissance; pour les initiés ensuite, le programme complet de la foi nouvelle.

Paul se rendit en Grèce; Jude dans l'Arabie et la Mésopotamie; Barnabé et Simon dans la Perse; Mathias dans l'Égypte et l'Abyssinie. André visita les Scythes et l'Épire; Thomas, les Parthes et les Indiens; Barthélemy se dirigea vers la grande Arménie; Matthieu s'enfonça dans les déserts de l'Éthiopie. Jean suivit la Vierge Marie à Éphèse, Philippe alla subir la mort à Hiérapolis de Phrygie.

Pierre partit pour Rome.

ROME (33-54)

Au moment où le Christ meurt sur le Golgotha, Tibère traîne dans les orgies de Caprée les dernières années d'un règne sanglant et infâme.

Caligula, qui succède à Tibère, « étonne le monde, comme dit Bossuet, par sa folie cruelle et brutale. » L'indigne fils du malheureux Germanicus, voulant se faire adorer comme un Dieu, envoie sa statue à Jérusalem, avec ordre de la placer dans le temple. Le peuple s'émeut, supplie, menace. Pétronius, gouverneur de la ville, adresse des remontrances à Caligula, qui lui répond en lui enjoignant de se donner la mort. Mais le poignard du tribun Chéréas délivre la terre d'un monstre et sauve Pétronius.

Caligula égorgé, on respire; quelques cris de liberté éclatent dans le peuple. Le sénat songe aux soixante années d'avisement qui viennent de s'écouler, à la servitude de plus en plus lourde, aux confiscations, aux meurtres, aux exils, aux délations des affranchis, et, d'accord avec les consuls, qui donnent pour mot d'ordre « Liberté! », il ose parler du rétablissement de la république.

Généreuses pensées qui n'ont que la durée d'un éclair.

Il faut aux prétoriens un empereur. Un empereur seul peut leur assurer les libéralités, les honneurs, l'impunité de leurs crimes en retour de la protection qu'ils donnent « au Maître » contre les victimes de sa tyrannie.

Le maître est bientôt trouvé. Tandis qu'ils pillent le palais de Caius Caligula, ils découvrent, caché derrière un rideau, un vieillard pâle, effaré, qui se jette à leurs genoux et demande grâce. Les prétoriens ont reconnu Tibérius Claudius, le frère de Germanicus, l'oncle de Caligula. Ils le saluent empereur; le peuple l'acclame; le sénat le consacre.

Quel prince! quel règne! quel peuple! Narcisse, Pallas, Calliste, les affranchis de César, associés à tout ce que Rome compte d'hommes perdus, remplissent le palais. Ils dressent les listes de proscription, ordonnent les supplices, dictent, suppriment ou modifient les décisions impériales, pillent,

confisquent, exilent. Ils sont les véritables « maîtres » du maître du monde.

Messaline souille la pourpre de ses déportements monstrueux, que Juvénal a stigmatisés en vers immortels.

Messaline, toutefois, ce n'est que la cruauté et la débauche. Agrippine, qui la remplace par ordre du sénat, n'est pas seulement cruelle et impudique. D'une ambition sans bornes, d'une volonté virile, Agrippine, fille de Germanicus, nièce par conséquent de Claude, non contente du pouvoir qu'elle exerce sur ce faible esprit, veut régner plus tard dans la personne de son fils. Ce fils, c'est Lucius Domitius Nero, qu'elle a eu de son premier mari, Domitius Aenobarbus. Mais, à peine le stupide César, sacrifiant son propre fils Britannicus, a-t-il nommé Néron son successeur, qu'un plat de champignons empoisonnés, que lui sert Agrippine pour prévenir tout revirement dans les idées du prince et du père, l'envoie prendre place parmi les dieux.

Ainsi un tigre, un fou, un imbécile : voilà les trois successeurs immédiats d'Auguste.

Rome est tombée à un tel degré d'abaissement, qu'elle ne sent plus le poids du despotisme qui l'écrase, et n'a plus conscience de son abjection. Juste punition du ciel : ce peuple, qui a étouffé la liberté partout, se courbe sous une servitude ignoble et s'y complait. Du pain, des jeux, des gladiateurs et du sang : c'est là tout ce qu'il demande à ses tyrans.

Le sénat, « cette assemblée de rois, » comme l'avait appelé Cinéas, n'est plus qu'une réunion de lâches flatteurs prosternés aux pieds du César et applaudissant à ses crimes.

Plus de lois, plus de croyances, plus de virilité morale. L'apathie, l'égoïsme, la dépravation la plus effroyable ont remplacé les vertus, farouches parfois, mais incontestablement grandioses de la Rome républicaine. Le patricien entouré de ses esclaves, qui épiant pour les dénoncer ses moindres actes

et jusqu'à ses plus intimes pensées, attend stoïquement, au milieu des fêtes, l'ordre de mourir ou de partir pour l'exil. Incertain du lendemain, il a hâte de vivre. D'immenses trésors s'engloutissent dans les festins. Le sang et toutes les hontes se mêlent à l'orgie. La pudeur des femmes est abolie



Combat naval donné par Claude sur le lac Fucin.

de par l'ordre du prince. Ses décrets les plus insensés sont obéis. Tite-Live, Virgile, Homère excitent la jalousie de Caligula, et ces noms immortels sont proscrits de la mémoire du peuple. Une soif effrénée de jouissances, de luxe et de richesses dévore les cœurs. Elle est satisfaite à tout prix. Le laboratoire de Locuste, « longtemps un des principaux instruments de pouvoir, » comme dit Tacite, est sans cesse assiégé par l'épouse impatiente du veuvage, par le fils qui trouve trop longue la

vie de son père, ou par le père qui veut se débarrasser d'un fils.

La philosophie, réduite aux déclamations des rhéteurs, enseigne, non à vivre, mais à mourir. Le mépris de la vie est le premier principe de la doctrine stoïcienne. On se tue parce qu'on est sérieusement malade. On se tue parce qu'on est simplement indisposé. On se tue parce que c'est un ennui quotidien de se lever, de manger, de boire, de se coucher, d'avoir froid ou chaud, de voir toujours le printemps, puis l'été, puis l'automne et l'hiver, sans pouvoir échapper à cette invariable monotonie. On se tue parce que, pour continuer une vie de faste et de glotonnerie, on se trouve réduit à dix millions de sesterces (1 980 000 fr.)!

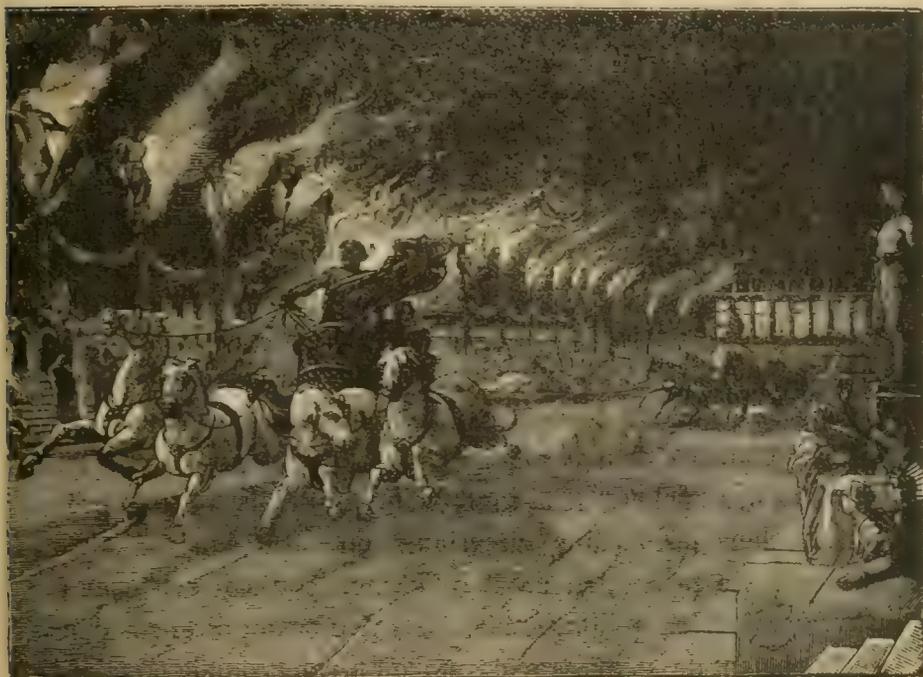
Que peut faire un peuple ainsi énérvé en face de ses tyrans? Tendre la gorge et mourir. — Que le prince ait un soupçon ou seulement un caprice, et, sur un signe, cinq mille, six mille, dix mille, vingt mille personnes de tout rang, de tout sexe, de tout âge, sont immolées au repos et à la gloire du très excellent empereur. Le lendemain de ces épouvantables hécatombes, les parents des victimes ornent leurs maisons de feuillage, baisent les mains du maître et assistent à ses fêtes. Que dis-je? les victimes elles-mêmes applaudissent au bourreau. Dix-neuf mille hommes condamnés par Claude à s'égorger sur le lac Fucin, passent devant le vieil et stupide empereur en criant : « César, ceux qui vont mourir te saluent! »

Lorsque enfin, et c'est le dernier trait au tableau, ces bêtes fauves couronnées tombent sous le poignard d'un conjuré, le peuple les met au rang des dieux et les adore.

Tel est le moment où le Christianisme, apporté par un pauvre pêcheur, fait son apparition dans Rome; moment suprême car, un peu plus tard, il ne fût venu, selon la remarque de Chateaubriand, « qu'après le naufrage de la société. »

NÉRON (64-67). — PREMIÈRE PERSÉCUTION

Les chrétiens n'avaient eu à souffrir jusqu'alors que de la part des Juifs et des païens. Ils avaient à peine éveillé l'atten-



Fête donnée par Néron dans les jardins du Vatican.

tion du peuple souverain. Les actes du procès de Jésus, envoyés à Rome par Pilate, avaient passé inaperçus au milieu des débauches de Caprée. Toutefois Claude, à son insu sans doute, avait touché l'Église naissante en expulsant de Rome les Juifs, « lesquels, dit Suétone, excitaient constamment des troubles, à l'instigation de Chrestus. »

Il était réservé à Néron de donner le signal des persécu-

tions et de faire, le premier, couler ce sang qui devait être « la semence des chrétiens ».

Néron, en qui se résümäient Tibère, Caligula et Claude, semblait avoir à cœur de surpasser ses prédécesseurs en folie sauvage et cruelle.

Il trouvait la vieille Rome indigne de lui. Ses rues étroites et tortueuses, ses édifices délabrés par le temps déplaisaient au César artiste. Il rêvait l'embrasement d'une nouvelle Iliön, des cendres de laquelle sortirait une cité de marbre. Le 29 juillet de l'an 817 de sa fondation (64 de notre ère), Rome se réveilla dans les flammes. L'incendie dura neuf jours. Le peuple n'hésita pas à voir la main de Néron dans cette épouvantable catastrophe. Il l'appela incendiaire. Néron, pour se justifier, rejeta le crime sur les chrétiens.

Les supplices commencèrent ; supplices inouïs, comme Néron seul pouvait en inventer. Revêtus de peaux de bêtes, les martyrs étaient dévorés par des chiens dans les jeux du cirque. D'autres étaient attachés en croix ou jetés dans les flammes des bûchers. A la tombée de la nuit, la foule se précipitait dans les jardins impériaux, où l'attendait un autre spectacle. Le prince, en habit de cocher, poussait son char à travers les allées qu'illuminaient des flambeaux étranges d'où s'échappaient des gémissements et d'où le sang coulait. C'étaient les chrétiens qui brûlaient, enveloppés dans des tuniques imprégnées de poix, servant ainsi de flambeaux humains aux fêtes nocturnes que César donnait au peuple.

La persécution s'étendit aux provinces. L'Espagne, évangélisée par Paul, eut ses martyrs, et des monuments incontestables prouvent que, là comme ailleurs, Néron s'efforça, mais en vain, de noyer dans le sang la « superstition nouvelle ».

Les deux plus illustres victimes des édits impériaux furent, à Rome, saint Pierre et saint Paul.

Saint Pierre fut crucifié comme son maître, mais la tête en

bas, sur le mont Janicule, le 29 juin de l'an 67, et enterré le long de la voie Aurélia, près du temple d'Apollon, à l'endroit où l'on admire aujourd'hui le palais du Vatican et l'église de Saint-Pierre, la cathédrale du monde.



Martyre de saint Pierre. (D'après Michelangiolo.)

Saint Paul, comme citoyen romain, eut la tête tranchée auprès des Eaux Salviennes, sur le chemin d'Ostie, et fut enseveli en ce lieu même, non loin de la basilique appelée Saint-Paul-hors-des-Murs.

Lin, dont il est question dans les épîtres de saint Paul, et qui avait été le coadjuteur de saint Pierre, devint le chef de l'Église.

LES CATACOMBES

Au milieu des souffrances et des luttes auxquelles ils se voyaient désormais condamnés, les chrétiens éprouvaient le besoin de trouver un asile où ils pussent, avec quelque sécurité, prier en commun, pleurer, s'affermir dans la foi, et rendre aux héroïques victimes de la tyrannie impériale les pieux hommages qui leur étaient dus.

Rome avait puisé les matériaux dont elle avait construit ses demeures, ses temples et ses palais dans les entrailles mêmes du sol sur lequel elle reposait. Le travail des siècles avait creusé là d'immenses galeries aux détours nombreux, parfois à plusieurs étages. C'est dans ces retraites pleines d'ombre et de silence que les chrétiens, conduits peut-être par quelques mineurs convertis, se réunirent dès les premiers temps des persécutions.

C'est là qu'ils enterraient leurs morts, dans des niches pratiquées le long des galeries, et qu'ils muraient ensuite, en y renfermant aussi les instruments de leur supplice, une fiole de leur sang, les insignes de leur dignité, des couronnes pour les vierges. Ces tombeaux, sur lesquels ils inscrivaient parfois le nom du défunt, étaient ornés de symboles sculptés, représentant des palmes, des coeurs, des triangles, des vignes, des poissons, des croix, et particulièrement le monogramme du Christ.

La nuit tombée, les fidèles se dirigeaient, par des voies détournées, vers ces asiles mystérieux auxquels ils avaient donné le nom poétique de « cimetières », c'est-à-dire dortoirs. La Rome souterraine s'illuminait. L'évêque et l'ancien des prêtres faisaient entendre la parole de vie, expliquant les saintes Écritures, louant Dieu, encourageant les faibles et racontant les actes glorieux des martyrs de la veille ou du jour.

Humbles et puissants, pauvres et riches, tous s'asseyaient à la même table. Le calice du sang divin circulait dans l'assemblée ; et, après ces agapes fraternelles, que terminaient les prières et les chants sacrés, après la distribution des aumônes destinées à venir en aide aux orphelins, aux naufragés, aux exilés, aux condamnés, les fidèles, avant l'aube, rentraient dans Rome, consolés, éclairés, fortifiés, prêts à subir toutes les épreuves que le Seigneur pouvait leur envoyer.

Et c'est ainsi que les catacombes furent en quelque sorte le second berceau du christianisme.

LA JUDEE (66)

La Judée, réduite en province romaine, subissait avec peine le joug des procureurs qui lui étaient imposés, et dont Ponce Pilate fut le plus célèbre. Pilate avait jusqu'à un certain point calmé le peuple en respectant ses idées religieuses et nationales. Mais la plupart des autres représentants de l'autorité de Rome se rendirent odieux aux Juifs par leurs violences et leurs exactions. Félix, frère de Pallas, le favori de Néron, nommé par Claude dans la dernière année de son règne, puis Festus et Albinus jetèrent de plus en plus le trouble dans la province.

Gessius Florus, qui vint après eux, abusa si insolument de son pouvoir qu'il les fit regretter.

« Il semblait, dit l'historien Flavius Josèphe, qu'il eût été envoyé pour faire triompher l'injustice : ses rapines et ses cruautés n'avaient point de bornes...; il prenait partout, il prenait tout ; il partageait même avec les voleurs. »

Les Juifs, désertant en foule Jérusalem et son territoire, allaient demander aux nations voisines un abri pour leur personne, un abri pour leur fortune. D'autres, et c'était le

plus grand nombre, poussés au désespoir, préférèrent à l'exil les chances de la révolte.

La deuxième année de l'arrivée du procureur Florus, la douzième du règne de Néron, la soixante-sixième de notre ère, la guerre éclata.

Et les prophéties, qui annonçaient la ruine de Jérusalem, commençaient à s'accomplir.

INSURRECTION DE LA JUDÉE (66-69)

Les premiers efforts des insurgés sont heureux. Le général romain Cestius Gallus est battu. Ce succès double le courage. La Galilée s'arme tout entière; elle se place sous le commandement de Flavius Josèphe, le futur historien des malheurs de la Judée, met ses villes en état de défense, fortifie les passages des montagnes.

C'est alors que Vespasien paraît : il venge la défaite de Cestius, soumet la Galilée qu'il ravage, et fait prisonnier Josèphe, auquel il accorde la vie.

Les Juifs auraient pu conjurer peut-être les désastres qui les menaçaient. Mais il semblait que, par une impulsion divine, ils courussent à leur perte. Ils se déchirent, ils s'écrasent.

« Les Juifs, disait Vespasien, m'aplanissent la voie pour conquérir la Palestine. »

Et, en effet, quand il vit le pays épuisé, il marcha sur Jérusalem; mais, élu empereur, il se rendit à Rome, et chargea son fils Titus de continuer la guerre.

Une foule immense était accourue dans la ville sainte pour y célébrer la Pâque. A la vue des armées romaines, un enthousiasme farouche, qu'animaient encore le fanatisme des zélateurs et les promesses des faux prophètes, s'empara de

tout le peuple. Ni la famine qui exerça bientôt d'épouvantables ravages, ni les présages sinistres qui annonçaient l'inutilité des efforts tentés, ni les propositions pacifiques plusieurs fois renouvelées par Titus, ni ces voix étranges qui retentissaient du fond du sanctuaire :

« Sortons d'ici! sortons d'ici! »

Rien ne put arrêter l'ardeur désespérée des assiégés.

Titus jura l'extermination de la ville rebelle.

SIÈGE DE JÉRUSALEM. — DESTRUCTION DU TEMPLE. —

DISPERSION DES JUIFS (70)

Le Christ avait dit en s'adressant à Jérusalem : « Tes ennemis t'environneront d'une muraille, et ils te serreront de toutes parts. » La prophétie se réalisait. La division qui régnait dans la ville entre les chefs, les soldats et les habitants, avait permis à Titus de pousser rapidement ses travaux de siège. Bientôt Jérusalem fut entourée d'un fossé de circonvallation. Les machines battaient les murs. En quinze jours, les Romains se rendirent maîtres de la première enceinte (Béjétha). Neuf jours après, ils étaient dans la seconde (Cusa).

Titus envoyait de nouveaux messages aux Juifs :

« Sauvez la ville sainte; sauvez-vous vous-mêmes; sauvez le temple, la merveille de l'univers. »

Les Juifs persistaient dans la résistance.

Un paysan inspiré, et dont il faut remarquer le nom, Jésus, fils d'Ananus, parcourait les rues en criant :

« Malheur à Jérusalem! malheur au temple! malheur à tout le peuple! »

Le peuple le considérait comme un insensé. Enfin il s'écria :

« Malheur à moi-même! »

Et au même instant il tomba frappé d'un coup de pierre, lancée par une machine.

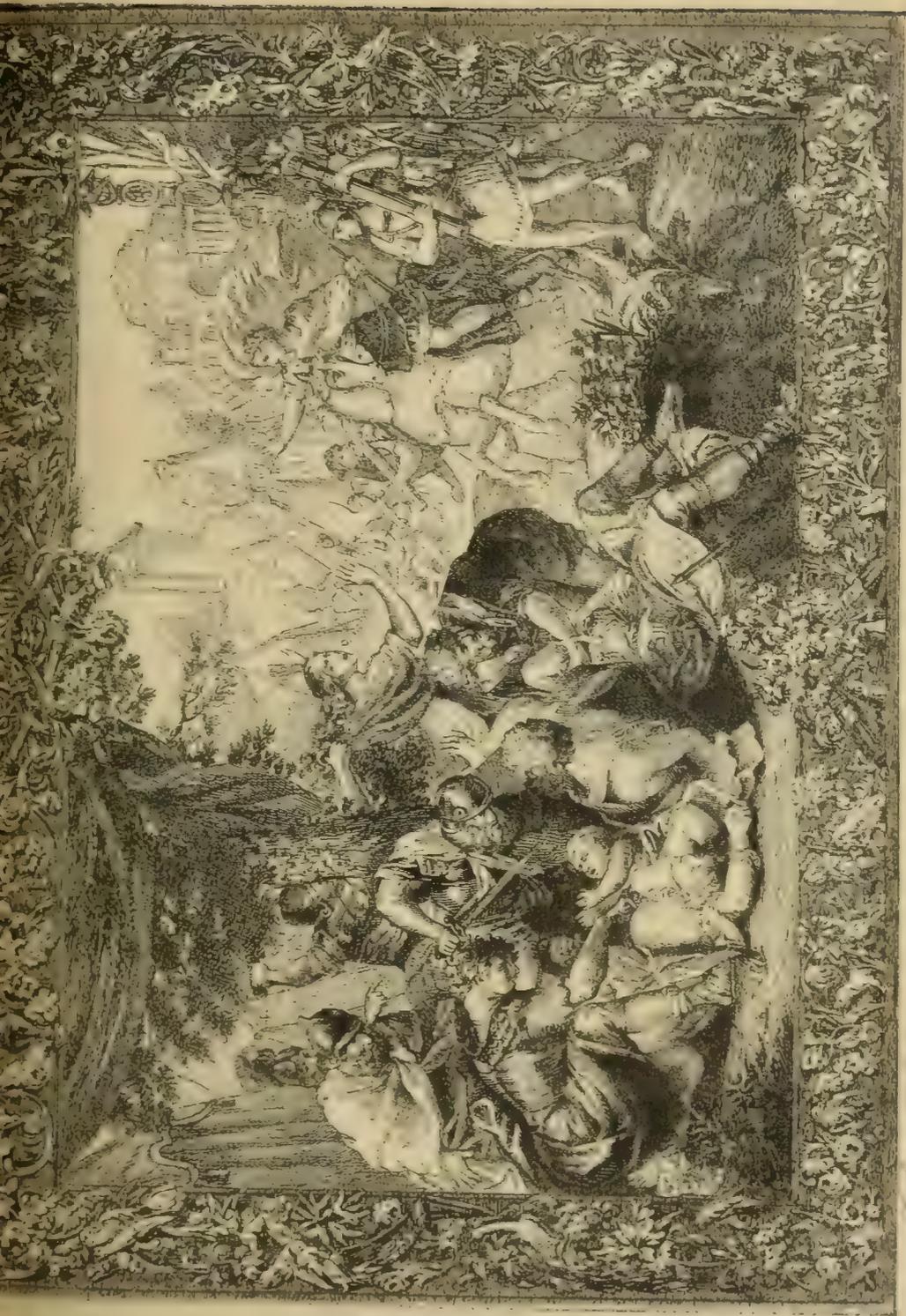
Le 17 juillet de l'an 70, le vingt-quatrième jour du siège, Jérusalem tomba au pouvoir des Romains. Toutefois, restaient encore à conquérir le Temple, que défendait Jean de Giscala, la tour Antonia et la citadelle de Sion, où s'était retiré Simon de Gorias. Titus, après avoir dressé toutes ses machines contre les trois derniers remparts de la nationalité juive, envoya Josèphe parlementer avec les assiégés. Josèphe fut reçu à coups de pierres et de traits.

La lutte suprême devint épouvantable. C'était une guerre de bêtes fauves. Chaque nuit, des habitants s'échappaient, fuyant la famine. Titus permit d'abord à ces malheureux de traverser les lignes romaines; mais quand il vit que ces ménagements étaient sans résultat, il les fit crucifier; d'autres furent renvoyés dans la place avec les mains coupées.

Maître enfin de la tour Antonia, Titus avança ses travaux, vint jusqu'au Temple, et pénétra bientôt dans les deux galeries extérieures. C'est à ce moment que se place le fait horrible raconté par Josèphe : une femme égorgea son enfant et le mangea!

Titus avait hâte d'en finir. Les murailles du Temple résistant au bélier et à la sape, il fit mettre le feu aux portes, et l'incendie dura un jour et une nuit. Titus, qui voulait conserver au moins un monument de sa victoire, donna l'ordre d'éteindre les flammes qui allaient attaquer le Saint des saints. Mais un soldat, instrument aveugle d'une volonté supérieure, se fait hisser par ses camarades jusqu'à l'une des fenêtres d'or du sanctuaire, et y jette un tison ardent. Le feu éclate de toutes parts: fous de rage et ne songeant plus qu'à mourir, les Juifs se précipitent à travers les flammes sur les épées des Romains qui les repoussent dans le Temple incendié.

Ainsi fut réduit en cendres le second Temple de Jérusalem,



Titus sauvant les Juifs échappés de Jérusalem. (Tapisserie flamande du XVII^e siècle.)

S. Carré del.

le 10 août de l'an 70. Six cent cinquante-cinq ans auparavant (585 avant Jésus-Christ), jour pour jour, le premier Temple avait été brûlé par Nabuzardan, général de Nabuchodonosor II.

Le vainqueur, après avoir détruit la ville basse, pénètre sur les hauteurs fortifiées qui se défendaient encore, massacre tout ce qui se rencontre, et met le feu aux maisons. Le 8 septembre, la ruine de Jérusalem était consommée.

Plus d'un million trois cent mille Juifs périrent, soit pendant la guerre, soit pendant le siège. Quatre-vingt-dix-sept mille prisonniers, sur lesquels onze mille moururent de faim, volontairement ou par la cruauté des geôliers, allèrent à Rome servir d'ornement au triomphe de Titus et de Vespasien, s'entr'égorger dans les jeux du cirque ou aider à la construction du Colisée. Tout ce qui échappa au glaive du vainqueur se dispersa dans l'univers entier.

« Témoins vivants de la Parole vivante, les Juifs, dit Chateaubriand, subsistèrent, miracle perpétuel, au milieu des nations. Étrangers partout, esclaves dans leur propre pays, ils virent tomber ce Temple dont il ne reste pas pierre sur pierre. Une partie de leur population enchaînée vint élever à Rome cet autre monument où devaient mourir les chrétiens. Le ciseau sculpta, sur un arc de triomphe, qu'on admire encore, les ornements qui brillaient aux pompes de Salomon... L'orgueil d'un prince romain et le talent d'un artiste grec ne se doutaient guère qu'ils fournissaient une preuve de plus de la grandeur de la nation vaincue et de ses mystérieuses destinées. Tout devait servir, gloire et ruine, à rendre éternelle la mémoire du peuple que Moïse forma et qui vit naître Jésus-Christ. »

III

DOMITIEN (81-96)

SECONDE PERSÉCUTION (95)

Les édits de Néron contre les chrétiens avaient dormi pendant les règnes éphémères et troublés de Galba, d'Othon et de Vitellius. Vespasien s'était contenté de sévir contre les philosophes qui le gênaient et contre les républicains qui l'inquiétaient. Titus n'avait paru sur le trône que pour faire regretter sa fin prématurée. Il y eut donc une trêve pour le christianisme. Elle cessa avec Domitien. Il semble que quelque chose eût manqué au « régime sanguinaire et ennemi de toute vertu que Rome devait traverser », comme dit Tacite, si le frère et le successeur de celui qui fut appelé « les délices du genre humain » n'eût imité, jusque dans sa cruauté contre les chrétiens, le César qui avait été leur premier persécuteur.

Domitien avait voulu relever le temple de Jupiter Capitolin. Pour subvenir aux frais de la construction, il soumit les Juifs à une contribution personnelle, qui fut naturellement étendue aux chrétiens compris sous cette même dénomination. Les

chrétiens, ne voyant dans la restauration du temple païen qu'un acte d'idolâtrie, refusèrent d'une manière absolue la capitation qui leur était imposée. La seconde persécution commença.

L'une des premières victimes de l'édit impérial fut le cousin même de Domitien, Flavius Clémens, personnage consulaire, qui scella de son sang sa foi à la religion du Christ. Domitilla, femme de Clémens, et une autre Domitilla, sa petite-fille, furent exilées. Deux de leurs esclaves, Nérée et Achillée, qui s'étaient également convertis, souffrirent divers tourments, et eurent enfin la tête tranchée.

Les confiscations, les exils, les supplices, frappèrent une foule d'autres chrétiens.

SAINT JEAN SAUVÉ DE LA MORT

En ces temps-là vivait à Éphèse, plein de jours et entouré de la vénération des fidèles qu'il dirigeait, le dernier des apôtres survivants de Jésus-Christ, Jean, le disciple bien-aimé, celui qui, dans la dernière cène, avait reposé sa tête sur la poitrine du Sauveur, celui à qui le Sauveur avait dit du haut de la croix, en lui montrant la Vierge Marie : « Voilà ta Mère. » Jean, pasteur de l'Église d'Éphèse, exerçait sur les fidèles, dont le nombre s'augmentait chaque jour, une influence redoutable pour les représentants de l'autorité païenne. Le bruit de ses vertus était arrivé jusqu'à Rome. Jean fut conduit devant le tyran, qui le condamna à un supplice horrible. Au rapport de Tertullien, confirmé par saint Jérôme, le vieil apôtre fut plongé dans l'huile bouillante; mais, comme si le Fils de Dieu eût refusé aux hommes le pouvoir d'abrégier la vie de son ami le plus fidèle, Jean sortit triomphant de l'épreuve. Exilé à Pathmos où, comme nous l'avons dit déjà, il

écrivit l'Apocalypse, il revint à Éphèse, sous le règne de Nerva, et mourut en répétant aux fidèles :

« Mes enfants, aimez-vous les uns les autres. »

LES PARENTS DE JÉSUS-CHRIST DEVANT DOMITIEN

Un autre fait qu'il faut noter signale la seconde persécution. Domitien avait appris qu'il existait encore au fond de la Judée quelques parents de Jésus-Christ. On lui avait dit que ces petits-fils de l'apôtre Jude, frère, c'est-à-dire cousin du fondateur de la religion qu'il voulait anéantir, conspiraient pour relever l'antique grandeur de la maison de David à laquelle ils appartenaient. Le procurateur de la Judée reçut l'ordre de les envoyer à Rome, et le tyran les interrogea lui-même. Mais à la vue de ces hommes simples, pauvrement vêtus, aux mains calleuses, endurcies par le travail de la terre, en entendant leurs réponses naïves, l'ombrageuse susceptibilité du César se rassura.

« Il ne les trouva pas dignes de crainte, dit Eusèbe, et il leur laissa la liberté. »

L'ÉGLISE A LA FIN DU PREMIER SIÈCLE

Nous avons vu les apôtres partir pour la conquête du monde. Le succès fut immense et miraculeusement rapide. Sans sortir des limites de l'Empire romain, nous trouvons, dès le 1^{er} siècle, l'Évangile passant avec Paul de la Judée en Italie, en Grèce, en Égypte, et dans les provinces situées entre l'Euphrate et la mer Égée. Sept églises sont fondées en Asie, à Éphèse, Smyrne, Pergame, Thyatire, Sardes, Laodicée et Philadelphie; trois en Syrie, à Damas, Bérée (Alep) et Antioche.

La doctrine nouvelle pénètre dans les îles de Chypre et de Crète, dans la Thrace, dans la Macédoine. Le nom du Christ retentit à Corinthe, à Sparte, et l'Aréopage d'Athènes s'émeut en entendant parler pour la première fois du « Dieu inconnu ».

La propagation de la foi chrétienne à Rome présente un spectacle particulièrement curieux. C'est dans les couches inférieures de la société que l'Évangile se répandit tout d'abord, c'est-à-dire parmi ceux qui avaient le plus besoin d'espérances et de consolations. Les pauvres, les faibles, les opprimés l'accueillirent les premiers. Mais il ne tarda pas à envahir les régions supérieures. Paul fit des prosélytes jusque dans le palais de Néron; Flavius Clémens, mis à mort par Domitien, était, nous l'avons dit, de la famille des Césars. Des sénateurs s'étaient convertis, et c'est dans le palais de l'un d'eux, sur le Viminal, que Pierre fut invité à établir sa demeure.

Les mesures mêmes prises par l'autorité souveraine contre les chrétiens devenaient peu à peu un moyen de propagation. Les bruits infâmes qu'on répandait sur les « Nazaréens », les rigueurs dont ils étaient l'objet, les supplices auxquels ils étaient livrés, leur abnégation, leur courage, tout servait à attirer sur eux l'attention, et, Tacite le dit, « on les plaignait ». On fit plus. Ce peuple qui avait tout épuisé : gloire, richesses, voluptés, puissance, qui était las de tout, et qui ne croyait plus à rien, devait naturellement s'étonner à la vue de ces hommes simples, modestes, bienfaisants, s'aimant entre eux, secourables à tous, fuyant le faste et les honneurs, enseignant des choses étranges, à savoir que les pauvres ne doivent pas envier les riches, que l'esclave ne doit pas dénoncer son maître, que le maître ne doit pas opprimer l'esclave, et qu'après tout il y a d'autres richesses et une autre vie qui sont à l'abri des convoitises et des coups de César.

Rome, stupéfaite, avait sous ses yeux des hommes qui répon-

daient aux diffamations, aux injures et aux violences par un redoublement de vertus, et qui, sans courir au-devant de la mort, la subissaient avec un héroïsme jusqu'à ce jour sans exemple.

Et un grand mouvement révolutionnaire, instinctif, fatal, irrésistible, s'opérait dès lors dans les esprits, à tous les degrés de la société. Quelque chose de nouveau se manifestait, s'imposait dans le monde, et l'on sentait comme un ébranlement dans le sein des religions anciennes.

Au compte de l'historien Gibbon, qui ne saurait être accusé de partialité en faveur des chrétiens, leur nombre, vers la fin du 1^{er} siècle, était du vingtième de la population, soit à Rome, soit dans les provinces. Ce chiffre ne devait pas tarder à s'élever.

Le Christ avait dit au fils de Jonas : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et je te donnerai les clefs du royaume des cieux. » Cette parole s'était réalisée. Le prince des apôtres avait eu pour successeur, de l'an 67 à l'an 100, Lin, dont nous avons déjà parlé, Clet ou Anaclel, qui envoya les premiers missionnaires dans les Gaules, et Clément, Romain de naissance, qui fit recueillir les actes des martyrs, rassembla les fastes de l'Église, et apaisa, après les avoir jugées, avec l'autorité suprême attachée à la chaire de Pierre, des dissidences et des difficultés qui s'étaient élevées parmi les fidèles de Corinthe.

IV

TRAJAN (98-117)

TROISIÈME PERSÉCUTION (106)

Trajan a imprimé sur son règne une tache sanglante que n'ont pas effacée toutes les grandes choses qu'il a faites. La postérité se demande, étonnée et attristée, comment ce prince, si juste et si humain d'ailleurs, a pu se faire, à l'égard des chrétiens, le continuateur de Néron et de Domitien ?

N'oublions pas que Trajan était païen, philosophe et empereur. Païen, il tenait aux croyances dans lesquelles il avait été élevé. Philosophe, il repoussait des doctrines qu'il ne pouvait comprendre. Empereur, il était le protecteur-né du culte national.

Si l'on se rappelle d'un autre côté que ce prince, naturellement vaniteux, faisait ou laissait inscrire son nom sur tous les édifices publics, ce qui lui valut le surnom de « pariétaire », qu'il prit le titre de « Seigneur », qu'il permit au peuple d'offrir des sacrifices à ses statues, et de jurer par sa « vie et son éternité », on arrivera peut-être à conclure qu'il y eut,

pour une large part, dans ses persécutions contre les chrétiens, une question de jalousie de divinité. Le César romain ne voulait pas céder la place au Crucifié de la Judée.

Nous trouverions au besoin, dans Suétone, une autre **explication des persécutions de Trajan.**

« La préoccupation constante des empereurs, dit le biographe des douze Césars, avait été de détruire ou de disperser toutes les communautés, à l'exception de celles dont l'existence remontait aux premiers âges de Rome. Toute association nouvelle, sous quelque forme qu'elle se présentât, portait ombrage au pouvoir défiant des empereurs. »

A la suite d'un incendie qui dévora une partie de la ville de Nicomédie, Pline le Jeune, proconsul de la Bithynie et du Pont, avait demandé à Trajan l'autorisation de former une confrérie de cent cinquante artisans, qui seraient prêts à se porter au feu dans de pareilles circonstances. Trajan refusa.

« N'oublions pas, écrit-il à son légat, que ces prétendues sociétés de secours n'ont été le plus souvent que des occasions de désordre. Quelque nom que nous leur donnions, quelle que soit la cause de leurs réunions, quelque courtes que soient leurs séances, il y a toujours du danger dans l'existence de ces confréries. »

Ailleurs, Trajan n'autorise les habitants d'Amise à recueillir des souscriptions, qu'à la condition de les consacrer aux pauvres, et nullement à soutenir des assemblées illicites.

Une autre fois, l'empereur félicite Pline d'avoir pris des mesures, pour empêcher certaines réunions solennelles de famille de dégénérer en attroupements.

Et, il faut le dire, l'autorité souveraine, sur ce point, était armée des prescriptions formelles de la loi. La loi reconnaissait comme coupables de lèse-majesté, poursuivait et punissait comme tels, tous les membres d'un collège réuni contre les injonctions du pouvoir.

Nous croyons que, pour avoir une raison exacte des répressions violentes ordonnées par Trajan, il convient de se placer aux divers points de vue que nous venons d'exposer. Seuls ils nous semblent pouvoir expliquer comment il s'est fait qu'un prince honnête, généreux, qui a reçu le nom de « très bon », ait permis les procès intentés aux chrétiens. Trajan ne poursuivait pas seulement le culte nouveau, qui menaçait celui des dieux de la patrie; il poursuivait aussi, au nom de la loi, une association, de jour en jour plus considérable, et à laquelle on prêtait nécessairement des tendances politiques de nature à effrayer les dépositaires du pouvoir. Lorsqu'on défendait l'organisation d'un corps de cent cinquante artisans destinés à protéger une ville contre l'incendie, comment, avec les principes despotiques de l'époque, n'aurait-on pas défendu la secte des chrétiens, déjà redoutable par le nombre?

Il est juste toutefois de le reconnaître : Trajan mit une certaine modération dans les poursuites. Il enjoignit à Pline de ne pas « rechercher » les chrétiens, et il voulut même qu'on rejetât toutes les dénonciations anonymes.

« Car cela est d'un pernicieux exemple, dit le prince, et n'appartient plus à notre temps. »

Mais ce fut tout, et il n'hésita pas à ordonner des condamnations iniques.

L'honnête proconsul de la Bithynie avait écrit au prince :

« Tout le crime des nouveaux sectaires, et c'est ce qu'ils affirment, consiste en cela seulement qu'à un jour fixé ils se réunissent avant l'aube, et chantent tour à tour des hymnes au Christ, comme à un Dieu; ils s'obligent par serment à ne commettre ni larcins, ni adultères, à ne pas manquer à leur parole, à ne point nier un dépôt; ils se réunissent ensuite à une table commune où tout se passe innocemment. »

Et sa conscience troublée demande des instructions. Placé entre la légalité qui proscrivait les associations, mais qu'il était

le maître de suspendre, comme avait fait Nerva, son père adoptif, et la justice qui devait couvrir les chrétiens, Trajan répondit qu'il fallait punir ceux qui s'obstinaient dans la confession de leur foi. c'est-à-dire frapper sans pitié des hommes qui, du témoignage même de Pline, déclaraient ce qui n'était pas un crime.

Les siècles chrétiens ont été plus tolérants et plus doux pour la mémoire de Trajan que Trajan ne le fut pour nos premiers frères. Une légende touchante du moyen âge, mais ce n'est qu'une légende, bien qu'elle ait pour elle l'autorité de Tertullien et celle de saint Jérôme, nous dit que le pape saint Grégoire ayant demandé avec ferveur qu'un si grand prince fût sauvé, Dieu lui révéla dans un songe que ses prières avaient été accueillies. Dante, sur ce témoignage poétique, a placé Trajan dans son paradis.

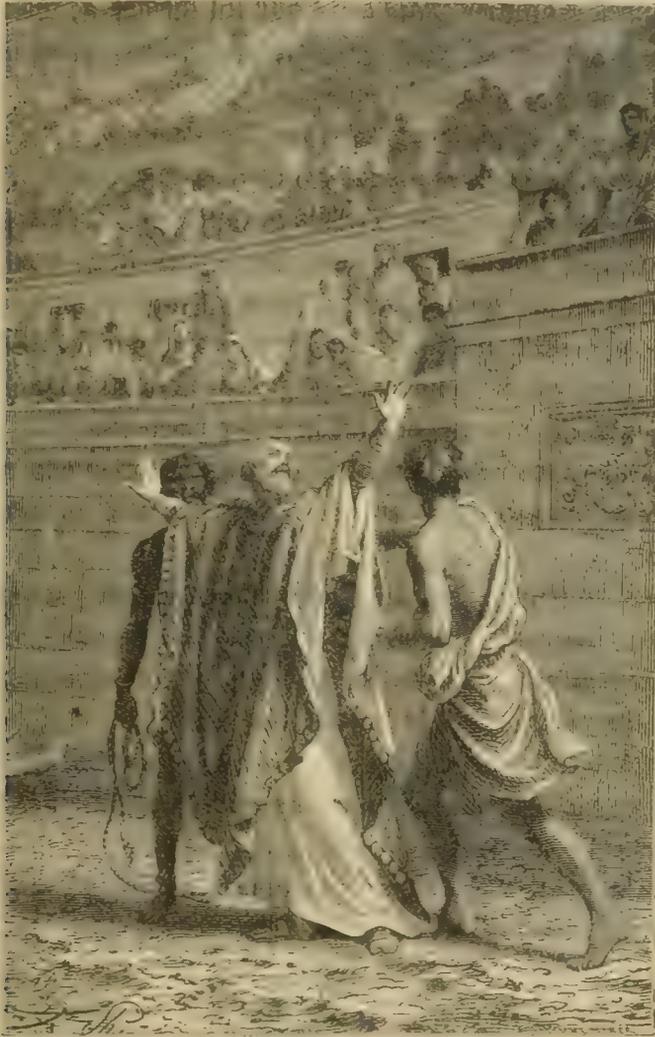
LES MARTYRS : CLÉMENT, SIMÉON, IGNACE

Les victimes les plus éminentes de la persécution de Trajan furent : le pape Clément 1^{er} qui, en l'an 100, fut banni de son siège et que l'Église met au rang des martyrs.

Siméon, fils de la sœur de la sainte Vierge, que l'Écriture appelle le frère de Jésus-Christ, et qui fut évêque de Jérusalem après la mort de saint Jacques. Poursuivi par Atticus, procureur de la Palestine, il fut crucifié à l'âge de cent vingt ans, après avoir gouverné pendant quarante années l'Église de Jérusalem.

Enfin Ignace, évêque d'Antioche. Ignace est une grande figure qui resplendit d'un éclat particulier, même au milieu de tous les héros des persécutions impériales. Selon quelques auteurs, il était cet enfant dont parle l'Évangile, que Jésus-Christ prit dans ses bras pour donner un exemple de l'innocence.

cence et de l'humilité chrétiennes. Ce qui est certain, c'est qu'il avait conversé avec les apôtres, qui lui donnèrent le



Martyre de saint Ignace.

gouvernement de l'Église d'Antioche. D'après de graves autorités, c'est Pierre lui-même qui lui avait imposé les mains, c'est-à-dire qui l'avait consacré, vers l'an 66 ou 67, peu de

temps avant sa mort. La persécution de Domitien l'avait trouvé inébranlable dans sa foi, dirigeant son troupeau avec autant de zèle que de fermeté. La persécution de Trajan le trouva prêt à mourir pour ceux qui lui étaient confiés. Dans leur respect pour sa piété ardente, les fidèles l'avaient surnommé Théophore (porte-Dieu).

L'empereur, en allant combattre les Parthes, s'était arrêté à Antioche. Le christianisme ayant pris dans cette ville un développement immense, Trajan résolut de l'arrêter par les plus violentes mesures. Prévenu des ordres dont l'exécution était imminente, Ignace se présenta devant le prince pour sauver, s'il était possible, son troupeau menacé. Laissons parler ici les actes du martyr d'Ignace; nous allons entendre un de ces dialogues qui ont dû inspirer Corneille.

TRAJAN. — Est-ce vous qui, comme un mauvais démon, osez violer mes ordres, et qui persuadez aux autres de se perdre?

IGNACE. — Prince, nul autre que vous n'appela jamais Théophore un mauvais démon. Bien loin que les serviteurs de Dieu soient de mauvais génies, sachez que les démons tremblent devant eux et prennent la fuite à leur voix.

TRAJAN. — Quel est ce Théophore?

IGNACE. — C'est moi, et quiconque porte comme moi Jésus-Christ dans son cœur.

TRAJAN. — Crois-tu donc que nous n'ayons pas aussi dans le cœur les dieux qui combattent pour nous?

IGNACE. — Des dieux? Vous vous trompez; ce ne sont que des démons. Il n'y a qu'un Dieu, qui a fait le ciel et la terre, et il n'y a qu'un Jésus-Christ, le fils unique de Dieu, au royaume duquel j'aspire.

TRAJAN. — Parles-tu de ce Jésus que Pilate fit attacher à une croix?

IGNACE. — Dites plutôt que ce Jésus attacha à cette croix le

péché et son auteur, et qu'il donna dès lors, à ceux qui le portent dans leur sein, le pouvoir de terrasser l'enfer et sa puissance. »

Ignace, condamné à être exposé aux bêtes dans le cirque de Rome, et à servir ainsi de spectacle au peuple, alla subir son supplice avec un enthousiasme qui éclate dans les lettres qu'il adressa aux fidèles de Smyrne, aux Églises d'Asie et aux Romains eux-mêmes, futurs témoins de sa dernière lutte ou plutôt de son triomphe.

Les restes du martyr, que les lions avaient épargnés, furent pieusement recueillis par les chrétiens et portés à Antioche, qui les reçut comme un trésor d'un prix inestimable.

V

ADRIEN (117-138)

QUATRIÈME PERSÉCUTION

Sous Trajan, Adrien (Publius Ælius Hadrianus) n'avait été que soldat courageux et général habile. Dès qu'il fut sur le trône, il oublia la guerre pour cultiver les arts de la paix. Il se fit artiste, peupla de statues Rome et le monde romain, bâtit ou rebâtit des villes, entre autres Jérusalem, à laquelle il donna le nom d'Ælia Capitolina, étudia la médecine et l'astrologie, la grammaire et les mathématiques, la musique et les sciences occultes. Sa mémoire était prodigieuse. Il lui suffisait d'avoir lu un livre pour le savoir par cœur. Il dictait, comme César, plusieurs lettres à la fois, et connaissait par leurs noms tous ceux qui avaient servi sous lui. Il s'entourait de sophistes, se plaisant aux querelles de l'école et tolérant toutes les sectes sans en embrasser aucune. Historien, poète, orateur, il écrivit et publia sous le nom de ses affranchis les fastes de son règne, composa des vers licencieux et lutta avec les plus éloquents rhéteurs de son temps. Malheur toutefois à

qui osait lui disputer la palme! L'exil ou la mort frappait inévitablement l'imprudent adversaire. Il professait du reste un grand dédain pour Homère, dont il voulut même détruire les poèmes, pour Virgile, pour Cicéron, pour Salluste, auxquels il préférait Ennius, Caton et Cœlius. Enfin, comme sa femme, Sabine, petite-nièce de Trajan, avait le caractère morose, et qu'elle lui déplaisait, il l'empoisonna. Mais il fit rendre les honneurs divins à son favori Antinoüs, qui, au milieu d'opérations magiques, avait consenti à sacrifier son existence pour prolonger celle de son maître. Des temples lui furent élevés, et sur les bords du Nil, où son sang avait coulé, une ville fut bâtie, qui reçut le nom d'Antinopolis.

Il est facile de comprendre quels sentiments ces indignités devaient faire naître dans le cœur des chrétiens. Adrien, qui ne pouvait ignorer leur manière de penser à son égard, n'étendit pas jusqu'à eux la tolérance dont il couvrait les diverses sectes de l'empire; il renouvela les édits de proscription et permit de tuer ceux qui offensaient ses dieux.

Il se produisit alors un fait nouveau et qu'il importe de constater. Les chrétiens étaient devenus un peuple, et ils sentaient la puissance que donne le nombre. Pour la première fois, ils se défendirent, non par la violence et la révolte, mais par le raisonnement et la discussion. Sans refuser leur vie aux bourreaux, ils protestèrent devant les juges et essayèrent, non pas de les attendrir, mais de les éclairer, en proclamant, en justifiant leur innocence, et en prouvant l'iniquité des rigueurs qui les frappaient.

Adrien, dans ses courses continuelles à travers les provinces de son empire, s'était arrêté à Athènes, pendant l'hiver de l'année 125. Dévoré de cette insatiable curiosité qui voulait soulever tous les voiles, il se fit initier aux mystères d'Éléusis. C'est à ce moment que l'évêque d'Athènes, Quadratus, et l'un des plus savants chrétiens de la ville, Aristide, lui présentèrent

une apologie de la religion persécutée. Ébranlé par ces plaidoyers éloquents, Adrien adressa au proconsul d'Asie, Minutius Fundatus, le rescrit suivant qu'Eusèbe nous a conservé.

« Si quelqu'un accuse les chrétiens et prouve qu'ils agissent contre les lois, jugez-les selon la faute qu'ils auront commise; s'ils sont calomniés, punissez le calomniateur. »

Il parla même d'ouvrir un temple au Christ; mais les oracles l'en détournèrent en lui représentant que ce nouveau temple ferait désertir tous les autres. Quant au rescrit, ce n'était là, si l'on y réfléchit, qu'un bienfait illusoire. Est-ce que la loi ne défendait pas la pratique de la religion chrétienne, et ne suffisait-il pas dès lors de prouver que les Nazaréens étaient restés fidèles à l'observation de leur culte pour démontrer leur culpabilité? Il est certain toutefois que la persécution fut à cette époque, non pas suspendue, mais ralentie. Elle ne devait pas tarder à se réveiller plus ardente et plus implacable.

NOUVELLE GUERRE DE JUDÉE

BARKOKHEBA, CHEF DE L'INSURRECTION — JÉRUSALEM,
VILLE PAÏENNE (130-136)

Adrien, comme nous l'avons dit, avait reconstruit Jérusalem, et enseveli sous le nom d'Ælia Capitolina jusqu'aux derniers souvenirs de la nationalité juive. Pour compléter son œuvre, il voulut qu'une ville païenne remplaçât la ville sainte. Les insignes de la puissance romaine furent arborés sur ses monuments. Les statues des dieux se dressèrent sur ses places. Des colonies étrangères vinrent l'habiter.

Ces profanations ranimèrent chez les Juifs toute la haine qu'ils portaient aux Romains. Dispersés sous Titus, mais non

pas anéantis, ils s'étaient peu à peu, et en grand nombre, rapprochés de cette terre de Judée où dormaient leurs pères, et dont les ruines éparses redisaient encore l'histoire de leur glorieux passé. A différentes époques, et particulièrement sous Trajan, ils avaient cherché à reconquérir leur indépendance. L'oppression odieuse que leur faisait subir Adrien leur inspira la résolution de tenter encore une fois la délivrance de leur patrie.

Un aventurier, plein d'audace et de patriotisme, se mit à leur tête. S'entourant d'un prestige religieux, qui doublait sa force en exaltant les courages, il se faisait appeler Barkokheba ou Barcokebas, « fils de l'étoile, » s'annonçant ainsi pour le Messie ou roi de Victoire, dont parle le Pentateuque : « Il sortira une étoile de Jacob, et il s'élèvera un sceptre d'Israël. » Barkokheba, dont le véritable nom était Siméon, ainsi que l'attestent les médailles qui nous restent de lui, prépara tout pour une attaque formidable. Ses émissaires parcoururent les provinces de l'empire et firent appel aux Juifs de Mésopotamie, d'Égypte, de Grèce, d'Italie et même des Gaules. Il parvint à réunir ainsi sous ses ordres une armée nombreuse, mal disciplinée, il est vrai, mais redoutable par le fanatisme qui transformait en lion chacun de ses soldats. Proclamé libérateur et Messie par le plus célèbre des rabbins, Akiba-ben-Joseph, il donne le signal de l'insurrection. Plusieurs places fortes tombent aux mains des Juifs. Partout les Romains, surpris, sont mis en déroute. La révolte victorieuse s'étend hors de la Judée. Des massacres horribles s'accomplissent. Tous les habitants des pays conquis, et surtout les chrétiens qui refusent de se soumettre à Barkokheba, sont passés au fil de l'épée. A Cyrène, les bandes furieuses égorgent deux cent vingt mille Grecs; en Chypre, deux cent quarante mille, et une grande quantité en Égypte.

Dion rapporte que les insurgés poussèrent la barbarie

jusqu'à scier en deux leurs victimes, à dévorer leur chair, à boire leur sang, à s'entourer la tête des entrailles de ceux qu'ils venaient d'immoler. C'était, comme au siège de Jérusalem, une guerre de bêtes féroces.

Adrien se hâta d'envoyer sur les lieux des forces considérables, dont il donna le commandement à l'un des meilleurs capitaines de l'époque, Julius Sévérus, qu'il avait rappelé de la Bretagne. La présence du nouveau chef et sa prudence changèrent bientôt la face des choses. Évitant une action générale dont il redoutait l'issue, il fit aux bandes révoltées une guerre d'embuscade, les sépara les unes des autres, les attaqua par détachements, les battit en détail et les enferma enfin dans diverses forteresses et particulièrement dans celle de Béthar, où elles furent écrasées. Barkokheba et Akiba furent pris et périrent dans les supplices. Cinq cent soixante-seize mille Hébreux succombèrent dans l'insurrection. Du côté des Romains, les pertes furent si considérables qu'Adrien, en écrivant au Sénat la nouvelle de la victoire, n'osa pas commencer sa lettre par la formule d'usage :

« Moi et l'armée, nous sommes sains et saufs. »

Mais la vengeance romaine fut terrible. Cinquante-quatre places furent démolies; neuf cent quatre-vingt-cinq bourgs furent rasés. Tout ce qu'on trouva de Juifs survivants fut vendu aux marchés de Térébinthe et de Gaza, ou trainé en Égypte, ou tué partiellement. Afin d'anéantir à la fois, et le culte des Juifs et le culte des chrétiens, l'empereur, sur les ruines de l'ancien temple, fit élever un temple à Jupiter, et, sur la crèche du Sauveur, un autre temple à Adonis. Les statues de Vénus peuplèrent les rues et les places de la cité. Les idoles eurent des autels sur le tombeau même du Christ. En signe de dérision suprême, un pourceau fut sculpté sur la porte qui conduisait à Bethléem. Désormais les Hébreux ne purent franchir qu'une fois par an, et à prix d'or, le seuil de



Tout ce qu'on trouva de Juifs survivants fut vendu aux marchés de Térébinthe et de Gaza.

la cité de David. Le nom même de Jérusalem tomba dans un tel oubli, qu'au temps de Dioclétien, c'est-à-dire vers le milieu du III^e siècle, un martyr ayant dit au gouverneur de la Palestine qu'il était né à Jérusalem, le gouverneur, ni aucun des assistants, ne sut où cette ville était située. Le nom d'Ælia resta à la ville sainte au moins jusqu'à la fin du VII^e siècle.

LES PAPES MARTYRS SOUS ADRIEN

Pendant la période Adrienne, trois papes, Alexandre, Sixte et Télesphore, subirent le martyre comme leurs prédécesseurs, Pierre, Clet, Clément et Évariste.

Alexandre I^{er} était Romain. C'est à lui que l'on doit, dit-on, l'introduction de plusieurs formules liturgiques, l'usage de l'eau bénite et celui des pains azymes dans l'eucharistie.

Sixte I^{er}, né à Rome, de race sénatoriale, appartenait à la *gens Helvidia*. Il fut l'une des premières victimes de la persécution d'Adrien. On lui attribue deux épîtres décrétales que l'Église n'a pas reconnues.

Télesphore, né en Grèce, fut l'un des premiers anachorètes et l'un des derniers martyrs d'Adrien. Il passe pour être l'auteur de l'hymne *Gloria in excelsis*, magnifique développement de ce chant que les anges firent entendre sur le berceau de l'enfant-Dieu, et que saint Luc nous a transmis.

SAINTE SYMPHOROSE ET SES SEPT FILS (120)

Un épisode émouvant se rattache à la persécution d'Adrien.

Adrien s'était fait construire à Tibur une villa splendide, dont les ruines, aujourd'hui encore, arrêtent et étonnent le passant. Il avait entassé là toutes les merveilles artistiques

qu'il avait rapportées de ses voyages, des vases, des statues, des tableaux, des inscriptions anciennes, des curiosités de tout genre. Des fresques couvraient les murs; l'une d'elles, restée célèbre, représentait l'enfer. L'Anio courait à travers les jardins immenses ou bondissait en cascades du haut des rochers. Tout ce que ce prince nomade avait admiré dans les divers pays qu'il avait parcourus était reproduit dans cette magnifique résidence avec un art admirable. Il avait voulu retrouver là les points de vue les plus fameux de la Grèce et de l'Égypte : le Lycée, l'Académie, le Prytanée, le Pœcile, la vallée de Tempé. C'était comme un spécimen du monde romain. Chaque partie du parc figurait une province, et chaque province avait ses plantes, ses animaux, ses monuments, qui en rappelaient le souvenir ou plutôt la reconstituaient dans ce qu'elle offrait de plus gracieux et de plus pittoresque, sous les yeux charmés du visiteur.

Quand cette demeure, qui n'eut de rivale que la maison d'or de Néron, fut achevée, Adrien songea à l'inaugurer solennellement. Il donna des fêtes au peuple et fit immoler aux dieux des victimes nombreuses. Mais un fait étrange vint jeter l'effroi dans l'esprit superstitieux du prince. Les victimes, les auspices, les augures, ou ne donnaient aucun signe, ou n'en donnaient que de sinistres. On eut recours aux opérations magiques les plus puissantes, et enfin les dieux, cédant aux évocations, répondirent :

« Comment rendrions-nous des oracles quand, chaque jour, Symphorose et ses sept fils nous tourmentent en invoquant leur Dieu? Que ces impies sacrifient à nos autels, et nous te promettons d'écouter favorablement tes vœux. »

Symphorose était une riche matrone de Tivoli, de race patricienne, et alliée aux plus grandes familles de la province. Son frère occupait l'une des premières magistratures de la ville. Le martyr de son mari Gétulius, condamné par Adrien,

l'avait faite veuve depuis quelques années. Elle vivait à Tibur, dans le deuil et la solitude, élevant ses sept fils dans la pratique des vertus chrétiennes et dans l'espoir d'une vie meilleure qui les réunirait à celui qu'ils avaient perdu. Sa fortune était consacrée au soulagement des pauvres et surtout des chrétiens qui souffraient pour la foi.

Adrien fit amener devant lui Symphorose et ses sept fils, et les engagea à sacrifier aux dieux. Symphorose se hâta de répondre :

« Mon mari Gétulius et son frère Amantius, tribuns militaires, ont souffert tous deux pour Jésus-Christ; plutôt que de sacrifier aux dieux, ils se sont laissé trancher la tête, en acquérant l'opprobre sur la terre et la gloire parmi les anges. »

L'empereur lui laissa le choix, ou de sacrifier aux dieux, ou de leur être sacrifiée. Elle n'hésita pas; comme mère, elle voulait donner à ses fils l'exemple du courage; comme épouse, elle brûlait de rejoindre son époux. L'empereur la fit conduire dans le temple d'Hercule; on lui meurtrit le visage de soufflets, on la suspendit par les cheveux, puis les bourreaux la précipitèrent dans ces cascades célèbres qui ont inspiré à Horace ses chants les plus voluptueux.

Le lendemain, Adrien fit comparaitre les fils de Symphorose. Les nouveaux Machabées furent dignes de leur mère. Voyant l'inutilité de ses promesses comme de ses menaces, l'empereur les fit étendre sur des poulies et serrer avec tant de violence, que les os furent disloqués. Ils trouvaient encore des forces pour s'animer les uns les autres au milieu de ces atroces tortures. Adrien ordonna enfin de les mettre à mort sous ses yeux.

Les Actes des martyrs nous ont conservé les noms de ces héros, et l'histoire doit les redire. Ils se nommaient Crescens, Julius, Némésius, Primitivus, Justin, Stacteus et Eugène. L'un fut égorgé; l'autre eut le cœur percé d'un coup de lance;

celui-ci fut assommé avec une massue; à celui-là on brisa les reins; la hache du bourreau fendit du haut en bas le corps du plus jeune.

Les dépouilles mutilées des sept victimes furent jetées, par l'ordre d'Adrien, dans une fosse profonde près du temple d'Hercule. Lorsque la persécution eut cessé, les chrétiens donnèrent à leurs reliques une sépulture honorable sur la voie Tiburtine, entre Rome et Tivoli. Dans ce lieu, qui prit le nom des « Sept Frères », aujourd'hui les *Sette Fratelli*, s'éleva en leur honneur une église dont on voit encore les ruines. Leurs corps furent ensuite transférés à Rome dans l'église **Saint-Ange**.

VI

ANTONIN (138-161)

PREMIÈRE INSTITUTION D'ASSISTANCE PUBLIQUE

Le 7 mai 161, l'empereur Antonin mourait en sa villa de Lorium, à l'âge de soixante-quinze ans. Sa tendresse filiale l'avait fait, à juste titre, surnommer « le Pieux ». Adrien, qui l'avait adopté, n'aurait pu faire à Rome un plus beau présent. La veille, le tribun de service étant venu, selon l'usage, demander le mot d'ordre pour la nuit, le prince mourant avait répondu :

« Égalité d'âme. *Æquanimitas.* »

Noble parole de stoïcien et digne résumé d'une vie pleine de vertus et d'un règne consacré au bien de l'État. Un chrétien aurait dit sans doute :

« Pardon ou charité. »

Mais, il faut le reconnaître, le mot chrétien était sur les lèvres d'Antonin, comme la pensée chrétienne avait été dans plusieurs de ses actes. Il avait pardonné à ses ennemis, il avait arrêté les persécutions, et il avait fait une chose qui eût

été l'honneur du paganisme, si le paganisme eût pu la revendiquer à lui seul.

On sait quelle puissance énorme, absolue, la loi romaine donnait aux pères de famille sur leurs enfants. Ils pouvaient impunément les frapper, les exposer, les tuer. Pline le Jeune, dans ses *Lettres*, fait mention de ce droit pour le déplorer; Plaute et Térence en parlent dans leurs comédies pour en rire et en tirer des effets scéniques. Auguste avait vu là une cause de dépopulation fatale à l'Italie, et il avait tâché de remédier au mal en promettant des droits ou des secours à ceux qui élèveraient une nombreuse descendance.

Antonin envisagea la question autrement, et, à l'exemple, il faut le dire, de ses prédécesseurs Nerva, Trajan et Adrien, qui avaient commencé l'œuvre, il réglementa la situation des enfants abandonnés, leur assura un asile, des secours réguliers, pourvut à leur éducation et à leur entretien. Trajan assistait cinq mille enfants, et les appelait de l'un de ses noms : les garçons *ulpiani* et les filles *ulpianæ*. Antonin en entretint un nombre bien plus considérable et disposa en leur faveur de la plus grande partie de ses biens propres.

« La richesse d'un prince, disait-il, est la félicité publique. »

Il leur donna le nom de sa femme Faustine. Il y avait donc les *faustiniani* et les *faustinianæ*.

Cette belle institution des enfants assistés (*quæri alimentariï*) eut pour résultat d'inspirer aux plébéiens pauvres la résolution d'élever désormais leurs enfants, que devaient protéger dans l'avenir des secours durables qui ne dépendraient plus d'un caprice du prince.

Ainsi un sentiment inconnu de l'antiquité païenne, la pitié, vint de pénétrer dans l'âme des souverains. A son insu, la philosophie stoïcienne assise sur le trône subissait l'influence des doctrines du Christ. Elle s'épurait, elle se régénérait, elle devenait humaine. Le Christ avait dit : « Laissez venir à moi

les petits enfants, » et les Césars, obéissant malgré eux à la parole évangélique, ouvraient la porte de leur palais à la philanthropie, en attendant que la charité y entrât.

MARC-AURÈLE (161-180)

LE CHRISTIANISME ET LA PHILOSOPHIE STOÏCIENNE —

CINQUIÈME PERSÉCUTION (166)

Il est certain que les crimes et les hontes de tout genre qui ensanglantèrent ou flétrirent les règnes successifs de Tibère, de Caligula, de Claude, de Néron, de Galba, d'Othon et de Vitellius contribuèrent puissamment à la popularité de Vespasien et de Titus. Rome respirait enfin sous des princes doués de vertus qui semblaient à jamais exilées du trône. Elle s'étonnait de pouvoir aimer et respecter l'autorité souveraine. Domitien, à son tour, ne fut pas inutile à ses successeurs. Un instant, on avait pu craindre le retour des règnes néfastes. Il suffit à Nerva d'être honnête pour calmer ces appréhensions. Mais quels sentiments de bonheur ne devaient pas faire naître dans l'âme du peuple les règnes qui suivirent? Rome, après avoir marché pendant plus d'un demi-siècle au milieu de toutes les misères de l'oppression la plus odieuse, se voyait tout à coup transportée, sous des princes tels que Trajan, Adrien, Antonin et Marc-Aurèle, comme dans une oasis où elle trouvait le calme, la gloire et la prospérité. L'ère des Antonins fut incontestablement pour l'humanité une époque heureuse, la plus heureuse de toute la durée de l'empire.

Or, à qui l'humanité fut-elle redevable de cette révolution bienfaisante dans les procédés et la conduite du gouvernement? Le stoïcisme, nous venons de le dire, était monté sur le trône avec les Antonins. Mais était-ce le stoïcisme de Sénèque, qui

écrivit de si belles pages sur la clémence, la vérité, la providence, le bonheur de la vie obscure, et qui, après avoir amassé plus de trente millions de sesterces, amena, par ses exigences usuraires, la révolte de la Bretagne, qui eut le courage d'aduler Néron, son élève, et de vanter son « innocence », même après le meurtre d'Agrippine, qui mourut enfin en se félicitant d'être revenu du « beau songe de l'immortalité de l'âme »? Était-ce le stoïcisme de Lucain qui, condamné à mort par Néron, dénonça au tyran sa propre mère pour se sauver lui-même? Était-ce en un mot le stoïcisme des anciens temps, égoïste et sec, n'ayant d'autre horizon que celui de la vie mortelle, indifférent à tout ce qui peut intéresser le progrès de l'humanité, mettant sans cesse en contradiction ses pensées et ses actes, sans passion pour le bien, sur la nature duquel il ne s'accordait même pas, sans énergie contre le mal, qu'il ne savait pas combattre et auquel d'ailleurs il conseillait d'échapper par le suicide? Non, le souffle du christianisme qui passait sur le monde avait renouvelé la morale du Portique. Ce souffle inconnu, mais irrésistible, en la pénétrant peu à peu, l'avait adoucie, tempérée, et, comme nous l'avons dit, l'avait faite humaine. C'est ainsi que le stoïcisme régénéré des Antonins, malgré les défaillances, les fautes, les crimes qui signalèrent trop souvent encore leurs règnes, fut pour le monde un bienfait dont une large part revient au christianisme. Nous en avons donné des preuves plus haut; ajoutons-en d'autres.

Antonin, qui fut non pas le plus glorieux mais le meilleur de l'illustre famille, ne s'abstint pas seulement de poursuivre les chrétiens; après avoir lu l'apologie que lui adressa Justin en faveur de ses frères injustement calomniés et poursuivis, il défendit de les inquiéter. Il fit plus. Il écrivit à Athènes, à Thessalonique, à Larisse et à tous les Grecs, en louant la vertu des chrétiens, leur vie toute spirituelle, leurs mœurs,

leur courage, et, comme le fait remarquer un savant et judicieux historien, « bien qu'il n'en jugeât que par comparaison avec les vertus antiques, la tradition philosophique lui permit de respecter en eux la foi et la grandeur. »

Marc-Aurèle n'eut malheureusement ni la tolérance ni la haute équité d'Antonin. Il fut d'autant plus coupable qu'il avait reçu de la nature tous les dons de l'esprit et du cœur. Enfant, il avait une telle sincérité, que son père adoptif l'appelaient *Verissimus* (le très véridique). Il se prit d'une passion ardente pour les lettres, les sciences, et surtout pour la philosophie. Mais sous le manteau de stoïcien, qu'il ne quitta jamais alors même qu'il eut le droit de porter la pourpre, son cœur honnête et bon ne cessa de battre pour tout ce qui est grand et noble. Il pleura son aïeul, — un stoïcien ne devait pas pleurer; — fut fidèle à ses maîtres jusqu'au delà du tombeau, et sut, en de graves circonstances, pardonner à ses ennemis. Il était brave, sans audace, et fit la guerre en héros, mais en héros humain, épargnant le sang et adoucissant, autant qu'il le pouvait, les horreurs et les désastres que laissent après elles les expéditions militaires.

Il se trouva néanmoins dans toutes ces vertus une grande et regrettable lacune. Marc-Aurèle n'eut pas la force de résister aux philosophes qui l'excitèrent contre les chrétiens. Ses amis, ses maîtres, ses conseillers les plus chers, Apollonius de Chalcis, Fronton, Hérode Atticus, Junius Rusticus, Sextus de Chéronée, tous ceux qui avaient instruit son enfance, éclairé et guidé sa jeunesse, qui servaient son pouvoir, qui possédaient sa confiance et son estime, lui représentaient sans cesse les dangers que la secte nouvelle faisait courir à l'ordre de choses établi, à la religion comme au gouvernement.

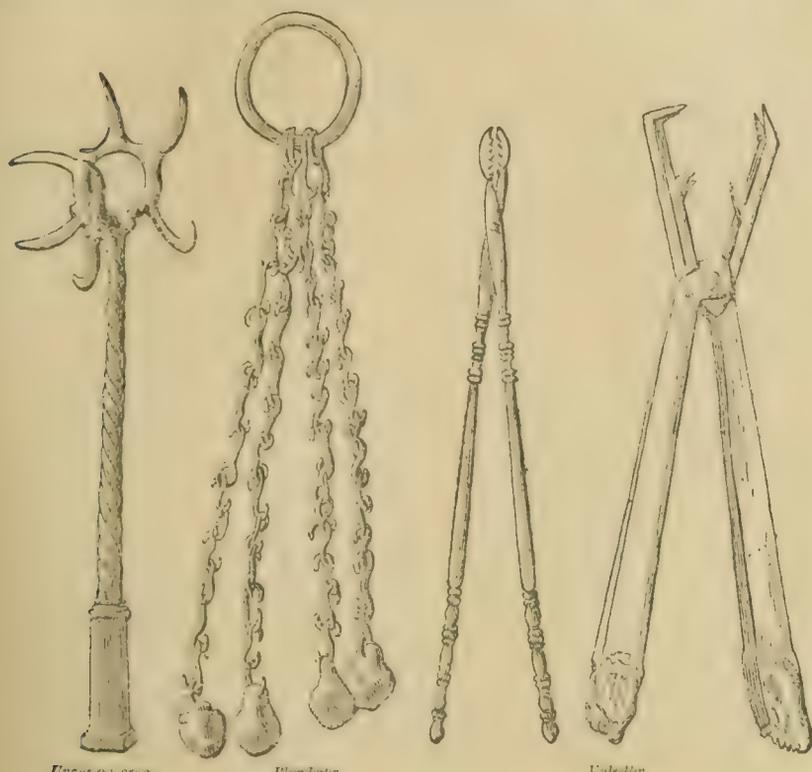
« Les chrétiens, lui disaient-ils, sortis, depuis moins d'un siècle et demi, de ce petit pays qu'on appelle la Palestine, se sont répandus avec une effrayante rapidité dans la Syrie,

l'Égypte, l'Asie Mineure et la Grèce. L'Orient ne leur a pas suffi. Ils ont envahi l'Occident. On les trouve partout en Italie. Les Gaules, l'Espagne, l'Afrique, la Germanie, la Grande-Bretagne sont remplies de chrétiens. Il y a des chrétiens même dans ces régions que nos aigles n'ont jamais visitées, dans l'Arménie, dans la Perse, dans les Indes. Les peuples les plus barbares, les Sarmates, les Daces, les Scythes, les Gétules, les Maures, se soumettent à leurs doctrines. C'est un torrent qui menace Rome, le culte, l'État, et qu'il faut arrêter en toute hâte et à tout prix. »

Ces considérations présentées par des hommes qui avaient toute l'autorité de l'âge, de l'expérience et du dévouement, ne pouvaient manquer de produire une vive impression sur le prince. Sa nature honnête se révoltait d'ailleurs au récit des odieuses pratiques dont on accusait les chrétiens et sur lesquelles il eut le tort de ne pas s'éclairer; mais, au moment même où il était poussé aux mesures les plus violentes, il se passa un fait qui dut contribuer puissamment à fixer sa détermination.

L'Italie était désolée à la fois par les pestes, les guerres et la famine. Des peuplades belliqueuses de la Germanie, Marcomans, Alains, Iaziges, Quades, Sarmates, avaient envahi le territoire de l'empire et menaçaient de marcher sur Rome. La situation était grave. Marc-Aurèle ne négligea rien pour soulager les malheurs de la ville et des provinces, et faire face aux dangers qui venaient de la frontière. Le trésor étant épuisé, il fit vendre ses meubles, ses bijoux, sa vaisselle, ses statues, ses tableaux et jusqu'aux vêtements de l'impératrice. Après avoir distribué d'immenses libéralités et pourvu à l'organisation de forces considérables, il se prépara à marcher contre les barbares avec son frère d'adoption, Lucius Vérus, qu'il avait associé à l'autorité souveraine. Mais, avant de partir, il voulut rassurer les esprits et ranimer la confiance dans les

destinées de l'empire et de l'empereur. A cet effet, oubliant ses convictions philosophiques, qui ne lui permettaient guère d'avoir foi à de pareilles cérémonies, il eut recours à tout



Uncus ou croc.

Plumbata.

(Fouets composés de chaînes de bronze auxquelles étaient attachées des boules de plomb.)

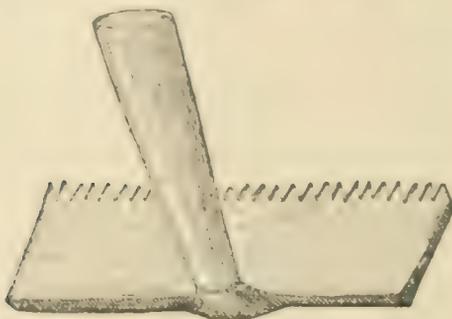
Falsitor.

Instruments de torture employés contre les chrétiens.

(D'après Roller, *Catacombes de Rome*, t. I, pl. VII, p. 21.)

l'arsenal des superstitions païennes. Pendant sept jours on célébra les fêtes du Lectisterne. On fit appel à tous les rites, nationaux et étrangers. Des tables, dressées dans les temples, étaient couvertes de viandes provenant des sacrifices. Les statues des dieux de tous les peuples de l'univers, posées sur des lits, présidaient aux festins. Seuls, les chrétiens refusèrent de

s'associer à ces vaines cérémonies, que dictait la politique et que leur religion repoussait. Or ce refus, en pareille circonstance, ne justifiait-il pas toutes les préventions que le prince pouvait avoir contre eux et que ses conseillers s'efforçaient d'exciter encore? N'était-ce pas là une preuve incontestable qu'ils restaient insensibles aux malheurs de la patrie, qu'ils appelaient de leurs vœux la ruine de l'État, et qu'en un



Pecten de fer. *pectenes ferrei.*



Unco ou croc.

Instruments de torture employés contre les chrétiens.
(D'après Roller, *Catacombes de Rome*, t. I, pl. VIII, p. 21.)

mot, ennemis des dieux, des empereurs, des lois, des bonnes mœurs et de la nature, ils n'avaient d'autre rêve que le renversement de tout ce qui existait, d'autre but que la substitution de leur culte à celui de l'empire, et de leur autorité à celle des Césars?

Marc-Aurèle n'hésita plus. Ce grand esprit succomba, et ce grand cœur devint impitoyable.

LA PERSÉCUTION EN ASIE (166-174)

C'est en Asie que la persécution commença, et c'est à Smyrne qu'elle s'exerça avec le plus de violence. Le nombre

des victimes fut considérable, leur courage héroïque. Nous avons à ce sujet une lettre précieuse des fidèles de Smyrne aux églises de Pont; tableau émouvant qui redira à tous les siècles la fermeté incomparable des martyrs et la rage impuissante des bourreaux. Nous en reproduisons les principaux traits :

« Les martyrs on été tellement déchirés à coups de fouet, qu'on leur voyait les veines, les artères et même les entrailles. Au milieu de ces cruels tourments, ils demeuraient fermes et inébranlables,... ne jetant pas le moindre cri ni le moindre soupir. Ils voyaient sans pâlir leur sang couler par mille ouvertures, et regardaient d'un œil tranquille leurs entrailles palpitantes... Leur bouche, fermée à la plainte, ne s'ouvrait que pour bénir le Seigneur... On les étendait nus et sanglants sur des écailles et des pierres pointues; on s'efforçait, par mille autres sortes de tortures, d'abattre leur courage et de les faire renoncer à Jésus-Christ...

« Un jeune homme, nommé Germanicus, fortifiait ses frères par son exemple. Avant qu'on l'exposât aux bêtes, le proconsul, par un sentiment d'humanité, l'exhortait à avoir pitié de lui-même. Le saint martyr lui répondit qu'il aimait mieux perdre la vie mille fois que de la conserver au prix d'une trahison. Puis, s'avançant hardiment vers un lion qui venait à lui, et cherchant la mort dans les griffes et les dents meurtrières de l'animal, il se hâta d'y laisser la dépouille sanglante de son corps, et de sortir d'un monde où l'on ne respirait que l'impiété et le crime. »

A la vue de tant d'héroïsme, le peuple furieux fit retentir l'amphithéâtre de ces cris :

« A mort les impies ! à mort Polycarpe ! Polycarpe aux bêtes ! »

MARTYRE DE SAINT POLYCARPE (166)

Polycarpe, dont le peuple demandait la mort, était évêque de Smyrne depuis soixante-dix ans. Les apôtres eux-mêmes l'avaient instruit de la religion chrétienne, et ce fut saint Jean l'Évangéliste qui le consacra premier pasteur de l'église de Smyrne. Malgré son grand âge, il était plein d'ardeur pour la gloire du Christ et de zèle pour son troupeau. Lorsque Ignace traversa la ville pour aller mourir dans le cirque de Rome, Polycarpe le reçut, baisa respectueusement ses fers, et ne se sépara du vieux confesseur de la foi qu'en enviant son sort. Ignace, en témoignage d'affection, écrivit de Rome aux fidèles de Smyrne et à Polycarpe lui-même. Ces lettres, réunies par le pieux évêque et adressées par lui aux chrétiens de Philippes, en Macédoine, forment un recueil qu'il est impossible de lire sans être touché de pitié pour tant de souffrances, et d'admiration pour tant de courage.

Les fidèles, tremblant pour la vie de leur pasteur, l'avaient contraint à chercher un refuge hors de la ville. Mais sa retraite fut bientôt découverte, et les archers qui l'avaient arrêté l'amènèrent devant le proconsul, au milieu des menaces et des malédictions de la foule. Le magistrat lui dit :

« Vieillard, épargne les jours qui te restent à vivre et sacrifie à César; penses-tu donc pouvoir soutenir des tourments dont la vue seule épouvante la jeunesse? Hâte-toi, jure par la fortune des empereurs.

— Vous prenez une peine inutile, répondit Polycarpe; vous ignorez qui je suis, et moi, je vous le déclare hardiment : Je suis chrétien ! »

Le peuple criait :

« Qu'on livre Polycarpe aux bêtes! c'est le père des impies! C'est l'ennemi de nos dieux! »

Mais comme le temps des jeux publics était passé, le proconsul condamna Polycarpe à être brûlé vif.

Quand le vieillard parut sur le bûcher, sa figure était radieuse ; ses yeux s'élevaient au ciel, comme impatients de le conquérir. On l'entendit louer, bénir, glorifier Dieu de la grâce qui lui était accordée. C'était comme un chant de triomphe. Debout sur le bûcher, appuyé contre le poteau auquel il avait refusé de se laisser attacher, selon l'usage, avec des chaînes de fer, dominant la foule immense, dans laquelle il reconnaissait des frères qui pleuraient, Polycarpe, terminant sa prière, dit à haute voix :

« Amen ! »

La flamme monta, enveloppa peu à peu le grand vieillard, et les cieux s'ouvrirent pour recevoir un martyr nouveau.

Les chrétiens de Smyrne, qui ont écrit la mort de Polycarpe, terminent ainsi leur relation :

« Nous retirâmes du feu ses ossements plus précieux que des pierreries, et nous les mimes dans un lieu convenable, où nous espérons nous assembler tous les ans, pour célébrer avec joie la fête du saint martyr, afin que ceux qui viendront dans la suite soient excités à se préparer au combat. »

LA LÉGION FULMINANTE (174)

La persécution durait depuis près de dix ans, avec des intermittences de rigueurs et d'apaisement, lorsqu'un fait extraordinaire vint tout à coup l'arrêter ou, du moins, la suspendre. Marc-Aurèle avait porté la guerre au delà du Danube, repoussant devant ses armes victorieuses les barbares qui avaient autrefois envahi le territoire romain et qui s'étaient même avancés jusque sous les murs d'Aquilée, capitale de l'Illyrie. Arrivé dans la haute Hongrie, en face de l'ancienne

Strigonia, il se trouva cerné par les Marcomans. La chaleur était accablante, et l'eau manquait. Les soldats, épuisés de soif, réduits au désespoir, se voyaient déjà écrasés par les ennemis qui couronnaient la cime des montagnes. Le péril était extrême. On vit alors, et tous les historiens attestent le fait, on vit une légion tout entière s'agenouiller, lever les mains au ciel et implorer le Dieu des chrétiens. Soudain le ciel s'obscurcit, une pluie qui parut miraculeuse tombe à torrents; mais, tandis que les soldats reçoivent dans leurs casques, ou même la bouche ouverte, l'ondée bienfaisante, les barbares se précipitent sur eux et les attaquent avec fureur. Un prodige nouveau sauve les Romains. Des flancs de ce même nuage, qui leur versait l'eau et la vie, tombe sur les barbares un effroyable déluge de grêle mêlée d'éclairs et de foudres. Frappés de terreur, les ennemis jettent leurs armes et fuient en déroute.

« La pluie semblait de l'huile, dit le poète Claudien; les hommes et les chevaux brûlaient. »

La légion dont il s'agit plus haut était la douzième, qui portait le nom de Mélitine, parce qu'elle avait été levée à Mélitène en Asie. Ses états de service étaient anciens et éclatants. Elle avait figuré dans la première guerre de Judée et pris part au siège de Jérusalem, sous Vespasien et Titus. Le christianisme avait pénétré dans ses rangs, et lorsqu'elle fut rappelée d'Orient pour les besoins de la guerre du Danube, les soldats qui la composaient étaient chrétiens. Elle avait eu longtemps le surnom de *Fulminata* (Foudroyée), sans doute à cause des périls qu'elle avait bravés et du sang qu'elle avait fréquemment versé. Des inscriptions récemment découvertes feraient connaître que, dès le temps de Nerva, elle avait changé son premier surnom contre celui de *Fulminatrix* (Foudroyante). Mais il est certain que ce n'est qu'à dater du fait prodigieux dont il vient d'être question, qu'elle

est connue dans l'histoire sous cette dernière et glorieuse appellation. Ce qui, d'un autre côté, est incontestable, c'est que le monde romain tout entier s'émut de ce fait, qui fut proclamé miraculeux par les gentils comme par les chrétiens. Tandis que les païens l'attribuaient aux incantations d'un magicien d'Égypte, Arnufis, qui suivait l'armée romaine, l'empereur Marc-Aurèle écrivait au Sénat, bien qu'avec la circonspection réclamée par le temps, qu'il devait la victoire aux prières des chrétiens, et, comme témoignage de la reconnaissance qu'il croyait leur devoir, il faisait cesser la persécution, et ordonnait de punir avec rigueur quiconque serait convaincu de proférer contre eux des calomnies.

Plus tard, les chrétiens rappelèrent devant les tribunaux la victoire de Strigonia, et invoquèrent pour leur défense la lettre impériale.

Le souvenir de la pluie miraculeuse est gravé sur le bronze de la colonne Antonine.

LA PERSÉCUTION DANS LES GAULES (177)

Les impressions favorables de Marc-Aurèle pour les chrétiens ne durèrent que trois années. Peu à peu, sous les calomnies incessantes des accusateurs acharnés qui remplissaient le palais, le sentiment de la tolérance s'effaça dans le cœur du prince, et la voix des philosophes qui le poussaient aux rigueurs parvint à étouffer celles des défenseurs du christianisme. Miltiade, Claudius Apollinaris, Athénagoras d'Athènes, tentèrent de vains efforts pour faire luire la vérité. Dix années auparavant (167), l'un de ces apologistes et le plus éloquent, Justin, avait dit à ceux qui accusaient les chrétiens de crimes monstrueux :

« Si ces crimes étaient vrais, ne nous en vanterions-nous

pas ? tuer un homme, ne serait-ce pas célébrer les mystères de Saturne ? déshonorer des enfants, commettre les actes les plus infâmes, ne serait-ce pas imiter Jupiter?... Rougissez de reprocher à des hommes sans taches des actions qui sont propres à vous et à vos enfants. »

Cette généreuse colère de Justin lui avait coûté la vie. Plus que jamais l'autorité de César fermait les yeux à la lumière et ferelle à la vérité. Au nom de la religion nationale menacée, au nom de la sécurité de l'État compromise, la persécution recommença. Elle sévit surtout à Rome, dans le Pont, la Phrygie, l'Égypte et les Gaules.

Parmi tous ces héros qui, sur les divers points de l'empire, renouvelèrent alors la passion de leur divin Maître, nous citerons seulement quelques noms, en nous renfermant dans le martyrologe gaulois.

A Lyon, Pothin, premier évêque de cette ville, ancien disciple de saint Polycarpe, fut conduit devant le gouverneur, qui lui demanda quel était le Dieu des chrétiens. Le vieillard, — il avait quatre-vingt-dix ans, — lui répondit :

« Si vous en êtes digne, vous le connaîtrez. »

Accablé de coups et traîné à demi mort dans un cachot, il y expira deux jours après. En même temps que l'apôtre des Gaules, quarante-sept fidèles répandirent leur sang pour la foi. Les annales sacrées nous ont conservé les noms de Sanctus, diacre; de Maturus, qui n'était encore que néophyte; du jeune Épagathe, qui, transporté d'un saint zèle, vint défendre les chrétiens devant le tribunal, où il n'obtint que sa propre condamnation; de Ponticus, enfant de quinze ans; d'Attale, que sa qualité de citoyen romain fut impuissante à protéger; de Blandine, jeune esclave, qui, au milieu d'atroces supplices, alla demander sa liberté dans le ciel; d'Épipode et d'Alexandre, jeunes patriciens qu'une étroite amitié avait unis jusqu'alors, et qui ne voulurent pas se séparer, même devant le bourreau.

Ce furent là les premiers martyrs des Gaules. Leurs restes mortels furent placés sous l'autel d'une église bâtie sous l'invocation des Apôtres et aujourd'hui consacrée à saint Nizier. Leur histoire, écrite en grec au nom des fidèles de Lyon, est attribuée à saint Irénée, successeur de saint Pothin : précieux monument des premiers siècles de l'Église, qu'Eusèbe nous a conservé dans son *Histoire ecclésiastique*.

A Autun, Symphorien, jeune homme d'une famille distinguée, avait refusé de se prosterner devant la statue de Cybèle, dont le culte était en grand honneur dans cette ville. Héraclius, gouverneur de la province, le fit battre de verges, et, n'ayant pu vaincre sa résistance ni par les promesses ni par les tortures, il le condamna à mort. Comme on le conduisait au supplice, sa mère lui cria du haut des remparts :

« Mon fils, mon fils Symphorien, souvenez-vous du Dieu vivant et soyez courageux jusqu'à la fin. Ne craignez point la mort, elle vous conduira à la vie éternelle ! »

Ingres, notre illustre artiste, a immortalisé sur la toile le martyr de saint Symphorien.

VII

COMMODE (180-192)

LE DERNIER JOUR DU STOÏCISME

Il est bon de s'arrêter un moment devant le lit où l'empereur Marc-Aurèle, après dix-neuf ans de règne, va rendre le dernier soupir. Le spectacle est imposant et instructif. — Nous sommes en Pannonie, sur les bords du Savus, près de Sirmium, où l'armée romaine a établi son camp. Dans la journée, 17 mars 180, elle a mis en fuite et taillé en pièces les Marcomans, ces éternels ennemis de Marc-Aurèle. L'empereur, épuisé de fatigue, s'est fait transporter du champ de bataille dans la ville. Une fièvre violente s'est déclarée, et le bruit se répand que le prince est atteint d'une maladie pestilentielle. Ses généraux, ses amis, tristes, abattus, entourent son lit. Marc-Aurèle, impassible devant la mort qui approche, leur donne ses dernières instructions :

« Je ne m'étonne pas, leur dit-il, que mon état vous touche et vous attendrisse... Mais j'attends de vous mieux que les sentiments ordinaires inspirés par la nature... Mon cœur me

rend sûr du vôtre... C'est à vous de prouver que j'ai bien placé mon estime et mon affection... »

Et, montrant un jeune homme debout au pied de son lit, il ajouta :

« Je vous recommande mon fils que voilà; ayez à cœur son éducation. Il sort à peine de l'enfance; dans la première effervescence, il a besoin, comme sur une mer orageuse, d'un guide et d'un pilote, afin que jamais, par manque d'expérience, il ne s'égaré et ne se brise sur les écueils. Ne l'abandonnez pas; tenez-lui lieu de son père; donnez-lui sans cesse de bons avis et des instructions salutaires, et qu'il me retrouve dans chacun de vous... Comme il est réellement difficile d'user avec modération d'un pouvoir sans limites, répétez souvent à mon fils les instructions qu'il entend maintenant, et d'autres semblables; c'est ainsi que vous formerez, pour vous et pour l'empire, un prince digne de commander; c'est ainsi que vous me prouverez votre affection et que vous honorerez ma mémoire, seul moyen de la rendre immortelle. »

Quand Marc-Aurèle eut fini de parler, le tribun de service vint, suivant l'usage que nous avons déjà fait connaître, demander au souverain le mot d'ordre pour la nuit :

« Va au soleil levant, dit le prince, moi je me couche. »

Puis l'agonie commença, et il ne tarda pas à expirer.

L'astre qui s'éteignait était celui de la philosophie stoïcienne, le plus pur, malgré ses taches nombreuses, qui eût encore brillé sur le trône romain. Celui qui se levait, selon la parole de Marc-Aurèle, allait éclairer, pendant douze ans, toutes les scènes de folies, de débauches et de cruautés des plus mauvais règnes. Caligula renaissait dans Commode.

On se demande comment il a pu se faire que le fils de Marc-Aurèle, au lieu d'être un monstre, ne fût pas un prince accompli. Son enfance s'était écoulée dans ce palais tout rempli des souvenirs du pieux Antonin. Il avait eu sous les yeux de

grands exemples de vertu, de sagesse, de dévouement au bien public. Son père avait entouré sa jeunesse d'illustres professeurs, et lui-même, n'avait-il pas été le meilleur de tous, lui l'auteur des *Maximes*, le plus beau livre que la philosophie païenne puisse revendiquer? Où l'élève aurait-il pu trouver, mieux que dans l'œuvre paternelle, des préceptes plus purs, des règles de conduite plus sages, des souvenirs plus touchants?

« Un seul Dieu partout; une seule loi qui est la raison, commune à tous les êtres intelligents. L'esprit de chacun est une émanation de l'être suprême. Celui qui cultive sa propre raison doit se considérer comme prêtre et ministre des dieux; car il se consacre au culte de celui qui fut placé en lui comme dans un temple. Garde-toi de faire injure à ce génie divin qui habite dans le fond de ton cœur...; néglige toute autre chose, pour t'occuper uniquement du culte de celui qui est ton guide...; que le Dieu qui habite en toi conduise et gouverne un homme vraiment homme. »

Après un touchant hommage rendu à la mémoire de ses parents, auxquels il doit « la simplicité des mœurs, un caractère modeste et viril, la piété, la libéralité, la force, non seulement de s'abstenir du mal, mais même de le penser, la frugalité dans les aliments, l'éloignement pour le faste, le dédain pour la couleur verte ou pour la couleur bleue dans les courses du cirque, l'horreur de la délation... », Marc-Aurèle passe en revue tous les services qu'il a reçus de chacun de ses professeurs, et il termine en remerciant les dieux de lui avoir donné « de bons parents, de bons précepteurs, de bons amis, de bons serviteurs, qui sont les choses les plus désirables; de n'avoir offensé aucun d'eux inconsidérément, bien qu'il y fût enclin par nature; d'avoir conservé l'innocence jusque dans la fleur de la jeunesse; de n'avoir pas usé prématurément de la virilité; de s'être trouvé sous la

direction d'un prince et d'un père qui éloignait de lui l'orgueil, en lui persuadant qu'un prince peut habiter dans son palais, et pourtant se passer de gardes et d'habits somptueux, de torches, de statues et de tout luxe semblable; de ne jamais avoir manqué d'argent pour secourir l'indigence.. »

Quelles leçons pour un jeune prince que le trône attendait! La philosophie païenne a-t-elle jamais parlé un langage plus élevé, et ne nous semble-t-il pas qu'un reflet de la sagesse suprême illumine Marc-Aurèle? Un éclair de plus, et ce penseur était chrétien.

Mais ce penseur resta stoïcien; ses doctrines, dignes d'admiration sans doute, assurèrent pendant de longues années le repos et le bonheur de l'humanité. Mais quelles racines avaient-elles jetées dans l'âme du peuple? Quelle fut leur influence sur l'avenir? Il y eut alors comme une halte dans les souillures et les infamies des anciens règnes. Mais ce fut tout. Les princes philosophes disparus, tout retomba dans l'abaissement des temps passés. La morale stoïcienne ne fut que le culte de quelques esprits éminents; elle resta presque exclusivement dans le domaine de la spéculation, et Marc-Aurèle lui-même ne tenta aucun effort sérieux, énergique, persévérant, pour la faire pénétrer dans le peuple et régénérer ainsi les mœurs publiques. Honnête et pur dans sa vie privée, ferme au milieu de ses troupes, inflexible à l'endroit de la discipline, juste et éclairé, il donna malheureusement de nombreux et éclatants démentis à tout ce qu'il aimait, à tout ce qu'il recommandait. Époux, il toléra le libertinage effronté de Faustine, sa femme, et resta sourd aux bruits injurieux qui attribuaient à son fils Commode une honteuse origine. Père insouciant ou aveugle, il ignora ou parut ignorer les vices précoces de l'héritier de l'empire, qui, à douze ans, voulait faire jeter dans la fournaise d'une étuve un esclave auquel il reprochait d'avoir mal préparé son bain, et qui, bientôt après, fit un lieu de débauches

du palais des Césars. Souverain, et à ce titre grand justicier de l'empire, il ferma l'oreille aux cris de l'innocence, le cœur au sentiment de la gratitude, et fut, à deux reprises, impitoyable pour les chrétiens.

Ce que Chateaubriand a dit de Marc-Aurèle : « il ne changea en rien les mœurs romaines, » peut s'appliquer également et à plus forte raison à ses prédécesseurs, à Nerva comme à Trajan, à Adrien comme à Antonin. L'œuvre de la rénovation sociale était au-dessus des forces humaines ; un Dieu seul pouvait l'accomplir.

COMMODOE, EMPEREUR — ROME S'ABAISSÉ —
LE CHRISTIANISME S'ÉLÈVE

Marc-Aurèle s'est endormi dans la gloire de son dernier triomphe. Les courtisans qui entouraient son lit ont oublié ses touchantes recommandations, mais ils se sont empressés d'obéir au mot d'ordre donné au tribun : « Allez au soleil levant. » Ils sont allés à Commode, et Rome les a suivis. Peuple, patriciens, sénateurs, c'est à qui se précipitera avec le plus d'empressement dans l'abjection. « On les eût pris, dit l'auteur des *Études historiques*, pour des hommes rendus nouvellement à la liberté : ils n'étaient affranchis que des vertus de leurs maîtres. » Commode eut l'idée de se faire passer pour le dieu Hercule ; il prit une massue et écrasa impunément autour de lui tout ce qui le gênait ou sollicitait son caprice, jusqu'au jour où le poison de Marcia, l'une de ses concubines, mit fin à cette démence.

Mystérieux desseins de la Providence ! Cette Marcia se montra favorable aux chrétiens et les protégea. Il n'y eut pas de persécution générale sous Commode, mais les lois anciennes qui les frappaient ne cessèrent pas d'être appliquées. L'Évan-

gile faisait alors de nombreux prosélytes dans Rome, surtout parmi les familles nobles et riches. Apollonius, sénateur instruit dans les lettres et dans la philosophie, avait embrassé le culte nouveau. Un de ses esclaves le dénonça. Or, Marc-Aurèle avait défendu d'accuser les chrétiens comme chrétiens; l'édit fut scrupuleusement observé; le délateur subit le supplice de la croix. Mais Apollonius fut traduit devant le sénat et condamné à perdre la tête, parce que tout chrétien qui avait comparu devant les tribunaux et qui ne rétractait pas sa croyance était puni de mort. Apollonius prononça en pleine curie une éloquente apologie de la religion.

VIII

LES HÉRÉSIAIRES

De Néron à la fin du II^e siècle, c'est-à-dire dans un espace de cent trente-six ans, le christianisme avait subi cinq grandes persécutions. Mais il avait eu d'autres ennemis que les empereurs. Les empereurs ne faisaient que répandre le sang des disciples de l'Évangile, et ils en augmentaient le nombre. Les hérésiarques étaient, non pas aussi cruels, mais plus dangereux : ils s'attaquaient à la vie spirituelle de l'Église dont ils déchiraient le sein en aigrissant les cœurs, en divisant les esprits, en troublant l'unité de la foi, en altérant la pureté de la morale. Guerre funeste que Dieu a permise toutefois, puisqu'il a mis dans l'homme cette faculté redoutable, mais sublime, la liberté. Saint Paul a dit :

« Il faut qu'il y ait des hérésies. »

C'est la lutte éternelle de l'erreur et de la vérité, des ténèbres et de la lumière.

L'hérésie a devancé les persécutions et leur a survécu. Il y aura des hérésies tant qu'il y aura des passions humaines. La source des dissidences religieuses a toujours été la même : on la retrouve invariablement dans l'orgueil, dans les exaltations de l'imagination, dans les inquiétudes d'une insatiable

curiosité, dans le besoin de dominer, de se soustraire à la règle établie, d'imposer ses propres idées, comme dans l'ignorance, dans la simplicité, dans les préjugés de naissance, d'éducation et de pays. C'est ce que confirmera l'étude rapide que nous ferons successivement des hérésies diverses qui ont agité le monde chrétien. Nous avons à examiner ici celles des deux premiers siècles.

LES HÉRÉSIES DU PREMIER SIÈCLE

SIMON LE MAGICIEN

C'est à la parole même des apôtres prêchant l'Évangile, c'est à la vue des miracles opérés par eux que naquit la première hérésie.

Simon, Juif de Samarie, après avoir passé sa jeunesse dans les écoles d'Alexandrie, était revenu en Judée à l'époque où Jean-Baptiste prêchait et baptisait sur les bords du Jourdain. Il s'attacha d'abord à l'austère convertisseur, puis à Dosithée, l'un de ces illuminés de bas étage, l'un de ces faux prophètes qui, après la mort de Jean-Baptiste, tentèrent de se faire passer pour le Messie. Ambitieux et vaniteux à l'excès, mais plein de savoir et d'intelligence, Simon voulut à son tour devenir chef de secte. Il renversa Dosithée et prit sa place. Accompagné de trente disciples, il parcourut la Judée, combattant Moïse et les prophètes, et, par sa parole facile et diserte, exerçant sur le peuple une très grande influence. Ce sont les Actes des apôtres qui l'attestent :

« On le regardait comme la vertu de Dieu par excellence. »

Ayant entendu Philippe prêcher à Samarie, où il convertissait une foule de personnes, il supposa que l'apôtre possédait quelque force surnaturelle qu'il devait à des enchante-

ments, et, pour pénétrer ce secret, il se mit au nombre des néophytes, en feignant d'être converti. Les miracles de Pierre et de Paul augmentèrent sa surprise, et, brûlant du désir d'en connaître la cause, persuadé qu'il y avait là une révélation que les chrétiens réservaient aux prosélytes d'un grade supérieur, il offrit à Pierre une somme d'argent, à la condition qu'il obtiendrait de lui la faculté de conférer l'Esprit-Saint par l'imposition des mains. Pierre indigné lui répondit :

« Périsses avec toi ton argent, puisque tu prétends en acheter le don de Dieu! »

Et il le repoussa avec mépris.

C'est depuis lors qu'on a flétri du nom de *simoniaques* ceux qui vendent ou achètent soit les dignités ecclésiastiques, soit les biens ou les pouvoirs qui y sont attachés.

Simon, rejeté par le chef des apôtres, revient à sa vie première. Il combat en même temps et Moïse, et l'Olympe, et le Christ. Disciple du platonisme oriental, qui aspirait à rajeunir la philosophie en l'entourant d'appareils magiques, il parcourut les provinces, opposant des prestiges aux miracles des apôtres, se vantant de voler dans les airs, de se rendre invisible à son gré, de convertir en pain les pierres, de passer à travers les montagnes, et séduisant ainsi une foule d'esprits faibles et crédules. Il enseignait que le monde était livré à l'antagonisme éternel du bien et du mal, de la lumière et de l'ombre. Au-dessous de Dieu, intelligence suprême, il donnait place à une hiérarchie d'anges ou esprits intermédiaires, doués de vertus et d'attributions qui variaient à l'infini. La création provenait d'une révolte des anges contre Dieu; l'homme, jouet de leurs caprices, était maintenu par eux, dans des vues de vengeance, au sein d'une ignorance complète et d'une dépendance absolue. Dieu eut enfin pitié de l'humanité; il lui envoya pour la racheter un de ses Esprits, « son Verbe, sa beauté, le Fils de sa droite, le Paraclet, le Tout-Puissant, » tout

ce qui existe en Dieu, c'est-à-dire lui Simon, de Samarie, fils selon la chair d'Antoine et de Rachel. Il disait en outre



Chute de Simon le Mage. (D'après Bateni.)

qu'avant de descendre sur la terre il avait passé par différents cieux, en se transformant dans les diverses intelligences qui les habitent, et qu'après avoir revêtu la forme humaine, il

s'était montré à Jérusalem, où il n'avait été crucifié qu'en apparence.

Simon s'était associé une esclave tyrienne, nommée Hélène, d'une beauté éclatante, qui, disait-il, après avoir été la première intelligence de Dieu, avait engendré les esprits, créateurs des choses terrestres. Condamnée à des migrations successives de corps en corps, notamment en cette Hélène qui causa la ruine de Troie, elle avait parcouru de chute en chute tous les degrés de l'abaissement et de la dégradation, lorsqu'il se sentit destiné à racheter en elle la dernière métamorphose de la Vérité déchue, pour la rendre digne de remonter aux lieux d'où elle était descendue, et de rentrer au sein du Père suprême.

La secte considérable dont Simon fut le chef ne s'éteignit pas avec lui. Mais, au milieu du III^e siècle, Origène écrivait :

« Il ne reste aucun partisan de Simon ; il en reste à peine trente de Dosithée. »

Sauf trois ou quatre passages cités par saint Jérôme, aucun des ouvrages philosophiques de l'illuminé de Samarie n'est parvenu jusqu'à nous. Quant à la *simonie*, dont le nom est écrit en lettres de sang dans l'histoire, si elle est la première hérésie qui ait paru, doit-elle être la dernière à disparaître ?

APOLLONIUS DE TYANE

Comme Simon, son contemporain, Apollonius, de Tyane en Cappadoce, fut un faiseur de prodiges. Il avait étudié dans les principales écoles d'Asie, et surtout chez les Pythagoriciens dont il adopta les doctrines et le genre de vie. Comme eux, il ne se nourrissait que de légumes, s'abstenait de vin, s'imposait un silence de plusieurs années, et, afin de pouvoir s'adonner exclusivement à l'étude de la sagesse, comme pour frapper

plus vivement l'imagination du peuple, il se dépouillait de tous ses biens, vivait dans les temples, soignait les malades, se jetait au milieu des séditions qu'il apaisait d'un geste, et parcourait les rues et les places des cités en instruisant les hommes. Ses habitudes austères, son langage sententieux et obscur ne tardèrent pas à faire impression sur le vulgaire et à lui attirer de nombreux disciples. Il visita la Pamphylie, la Cilicie, Antioche, Éphèse, Smyrne, Athènes, Corinthe, Ninive, Babylone, et, accompagné d'un seul disciple, Damis, qui s'était attaché à lui comme à une divinité, il passa dans les Indes, où il conversa avec les Brahmines dont il se fit admirer. Partout il apparaissait en précepteur du genre humain, visitant les temples, expliquant et réglant tout ce qui touche aux choses sacrées, corrigeant les mœurs et prêchant la réforme de tous les abus. De retour dans l'Ionie, il enseigna le culte des idées, de l'intelligence, le pur idéalisme. Le peuple se presse sur ses pas; les villes lui envoient des ambassadeurs; les rois le consultent.

Sa liberté de parole est sans limites, comme sa renommée. A Rome, où il va voir de près, dit-il, quel animal c'est qu'un tyran, il se fait respecter de Néron; et Domitien, qui le jette en prison comme sorcier, n'ose le condamner à mort. C'est à Rome qu'il rappelle à la vie une jeune fille de famille consulaire, et qu'il impressionne un peuple superstitieux en prédisant l'avenir. La mort, comme la vie de ce personnage, a quelque chose de mystérieux et d'étrange. Il disparaît tout à coup, et on ne le retrouve nulle part, ni vivant ni mort. Tyane, sa patrie, lui élève un temple. Adrien recueille ses lettres; Caracalla lui rend les honneurs divins; Alexandre Sévère place auprès de lui son image, entre celles d'Orphée, d'Abraham et de Jésus-Christ.

On comprend quelle funeste influence de semblables folies durent exercer, à une époque où le christianisme naissant,

calomnié et persécuté, avait tant d'intérêt à paraître tel qu'il était en réalité, c'est-à-dire pur, sincère, fidèle aux principes de sa constitution divine, ne reconnaissant d'autres règles et d'autres miracles que les miracles et les règles de l'Évangile.

« On vit alors, dit un historien, les magiciens et les charlatans se multiplier outre mesure. Pleins de dévotion pour les noms d'Apollonius et de Pythagore, ils enseignaient qu'une infinité de génies, participant de la nature divine dans des degrés différents, occupaient l'intervalle entre l'homme et Dieu, et que l'homme pouvait contracter des pactes avec eux au moyen de certaines cérémonies, de jeûnes et de mortifications. Le peuple les craignait et les payait; les grands aussi avaient foi en eux, et non pas seulement Caracalla, mais jusqu'à Marc-Aurèle, qui en était engoué; or la malignité les confondait souvent avec les chrétiens, qui pourtant avaient leurs pratiques en horreur. »

MÉNANDRE. — LES NICOLAÏTES. — CÉRINTHE. — ÉBION

Méandre fut l'un des plus zélés sectateurs de Simon et le plus célèbre. Mais il ne s'en tint pas aux doctrines du maître. Il prétendit se faire passer à son tour pour le sauveur envoyé aux hommes, et il attribuait au baptême, qu'il donnait en son propre nom, la vertu merveilleuse de préserver de la mort et de la vieillesse.

Un des premiers diacres de Jérusalem, Nicolas, donna son nom à une secte qui, étendant sans mesure la communauté des choses, sapait les bases de la société, la famille et la propriété.

Cérinthe était d'Antioche et de race juive. Au sortir des écoles d'Alexandrie, il vint, à Jérusalem où la prédication des apôtres commençait à opérer de nombreuses conversions.

Esprit turbulent et novateur, Cérinthe forma une faction parmi les Juifs convertis qui, prétendant allier les cérémonies de la loi ancienne avec les préceptes de l'Évangile, s'opposaient à la présentation de la nouvelle loi aux Gentils. Les apôtres l'ayant exclu de l'assemblée des fidèles, il passa en Asie, et bientôt y constitua une secte dont les doctrines offraient un mélange bizarre de la philosophie orientale, des idées judaïques et des dogmes du christianisme. Saint Irénée, qui fut évêque de Lyon à la fin de sa vie, mais qui avait longtemps habité l'Asie, expose ainsi le système de Cérinthe :

« Il a, dit-il, enseigné en Asie que le monde n'avait pas été fait par le Dieu primitif, mais par une vertu séparée et inférieure, qui ne le connaissait pas; il a abaissé Jésus, en disant qu'il n'était pas né d'une Vierge. Jésus l'avait emporté sur les hommes par sa justice, sa prudence et sa sagesse. Après son baptême, Dieu, qui est universel, avait fait descendre sur lui son Christ, sous la forme d'une colombe, et alors Jésus avait annoncé le Dieu inconnu, et avait accompli toutes sortes de vertus. Enfin le Christ était remonté aux cieux et s'était séparé de Jésus, qui avait été supplicié et avait ressuscité. Le Christ était resté impassible, parce qu'il n'existe que spirituellement. »

Les erreurs de Cérinthe excitèrent une vive émotion parmi les chrétiens d'Asie. Saint Paul les a combattues dans sa première épître aux Corinthiens, et saint Jean, comme nous l'avons déjà dit, dans l'évangile qu'il écrivit aux dernières années de sa vie.

Une anecdote, racontée par Irénée, qui la tenait de saint Polycarpe, disciple de saint Jean, nous peint les sentiments de répulsion qu'inspirait Cérinthe aux fidèles ministres de Jésus-Christ :

« Un jour que Jean, disciple du Seigneur, était venu à Éphèse pour prendre un bain, il aperçut, dans l'intérieur de

l'édifice, Cérinthe, et se retira sans s'y baigner, en s'écriant :

« — Fuyons, de peur que le bâtiment ne tombe sur nous, vu que Cérinthe, l'ennemi de la vérité, s'y trouve. »

Les Ébionites, ainsi nommés de leur chef, Ébion, professaient le christianisme, tout en continuant d'observer la loi mosaïque. Ils insistaient particulièrement sur la nécessité de la circoncision, regardaient Jérusalem comme la cité choisie de Dieu, l'église de la capitale de la Judée comme la première de toutes, dénonçaient saint Paul comme hérétique, et niaient la divinité de Jésus-Christ.

LES HÉRÉSIES DU II^e SIÈCLE

LES GNOSTIQUES : APPELLE, VALENTIN, CARPOCRATE,
ÉPIPHANE, SATURNIN, BARDESANE, BASILIDE

Le mot « gnose », qui vient du grec, était employé dans les écoles pour indiquer une science supérieure aux croyances communes et acquise exclusivement par le travail de l'esprit et le secours de la raison. Le nom de « gnostiques » fut d'abord appliqué aux chrétiens qui possédaient le mieux cette science. Mais il ne tarda pas à désigner les rationalistes de cette époque, qui prétendaient que leur doctrine, indépendante de toute révélation, était supérieure aux systèmes païens dont elle expliquait les symboles, à la religion hébraïque dont elle mettait en lumière les imperfections et les vices, ainsi qu'à la croyance commune de l'Église chrétienne.

Les gnostiques pour la plupart foulaient aux pieds les enseignements apostoliques; d'autres disaient y avoir découvert, par des moyens secrets, la vérité sous la forme impar-

faite ou altérée avec laquelle on la présente au vulgaire; d'autres encore révéraient les livres canoniques, sauf à les interpréter autrement que l'Église.

Tous s'accordaient à distinguer un monde supérieur, de pure lumière et d'immortelle félicité, et un autre de ténèbres, de misères, de mort. Ils admettaient l'existence d'un Être infini, invisible, Père inconnu, abîme d'immense nuit, qui, ne pouvant rester inactif, s'était répandu en émanations.

Ces émanations, non créées, mais émises de l'abîme éternel et participant de l'essence divine, s'appellent « Éons » ou êtres. Les Éons, réunis à la substance, forment le « plérôme », ou la plénitude de l'intelligence. En s'éloignant de leur source, ils diminuent de perfections, et la dernière émanation du plérôme n'est plus que le « démiourgos », mélange de force et de faiblesse, de lumière et d'ignorance, qui, sans l'ordre ou le concours du Père inconnu, a produit ce monde, ensemble vicieux et désordonné qui ne saurait être considéré comme l'œuvre de Dieu. Les gnostiques, abandonnés aux hallucinations de leur raison, se divisèrent en plus de cinquante sectes, chacune ayant ses évêques et ses assemblées, ses docteurs, ses miracles et ses évangiles. Ils peuvent toutefois être classés en deux familles principales : les *Panthéistes*, comme Appelle, Valentin, Carpocrate, Épiphane, et les *Dualistes*, comme Saturnin, Bardesane, Basilide.

Les gnostiques faisaient consister la morale à fournir au corps le nécessaire, à l'exclusion du superflu; à nourrir l'esprit de ce qui sert à l'éclairer, à le fortifier, à le rendre semblable à Dieu, dont il émane; mais ces maximes, si louables en théorie, conduisaient, dans l'application, directement à l'immoralité. En effet, suppose-t-on avec les panthéistes que Dieu seul agit dans l'univers? Où sera la différence entre le vice et la vertu? Suppose-t-on avec les dualistes que l'homme émane d'un double principe, l'un bon, l'autre mauvais? La

liberté est détruite, et avec elle la notion de la vertu. Si l'on admet d'ailleurs que la création est l'œuvre d'un être imparfait et faible, la loi morale qu'il impose est dès lors imparfaite aussi, et il conviendra de s'en affranchir.

C'est ce qui arriva. Quelques gnostiques furent des modèles de vertu, notamment les chefs de l'école. Mais il n'y avait pas de mauvaise action que les gnostiques de bas étage se crussent interdite. Non seulement ils mangeaient sans scrupule les viandes consacrées aux idoles, mais ils assistaient aux solennités païennes, aux jeux du théâtre, et se livraient à toutes sortes de plaisirs, les considérant comme licites. Bien que nous connaissions la corruption de ces temps, c'est à peine si nous parvenons à croire vraies les infamies qu'on leur attribuait, et dont les Gentils, par ignorance ou malice, accusaient indistinctement tous les chrétiens.

CERDON

Cerdon, né en Syrie vers le commencement du ⁱⁱe siècle, se serait converti à la voix des apôtres. Il n'aurait pas tardé à discuter avec eux et à entrer en relation avec Simon le Magicien. Ce qui est certain, c'est qu'il se rendit à Rome sous le pontificat d'Hygin, pendant le règne d'Antonin. Là, ayant enseigné, secrètement d'abord, puis ouvertement les doctrines des gnostiques, il fut invité à rétracter ses erreurs et à se soumettre à l'autorité de l'Église. Sur son refus, il fut retranché de la communion des fidèles.

Cerdon eut pour disciple Marcion, qui a donné son nom à une secte importante devant laquelle l'école de son maître s'efface dans les annales de l'hérésie.

MARCION

Marcion, fils de l'évêque de Sinope, dans le Pont, ayant commis une faute grave contre les mœurs, son père n'hésita pas à prononcer contre lui l'excommunication. Il se rendit alors à Rome, et demanda au souverain pontife Hygin sa réintégration dans l'Église. Mais son repentir ne fut pas jugé suffisamment sincère. Marcion n'avait pas seulement scandalisé ses frères par sa conduite; il avait encore troublé leur conscience par des doctrines hétérodoxes qu'il ne reniait pas complètement. La sentence de l'évêque et du père fut donc maintenue, au moins provisoirement.

Cerdon, l'hérésiarque syrien dont nous venons de parler, professait alors à Rome (138) le gnosticisme oriental, qui fut si funeste à l'Église. Marcion s'attacha au novateur, et annonça aux chrétiens qu'il ferait naître parmi eux un schisme perpétuel. La menace ne se réalisa pas entièrement sans doute, mais l'école sévère et raisonneuse qu'il fonda prit un accroissement considérable, et, si les derniers Marcionites disparurent au *vi*^e siècle, n'est-ce pas possible de retrouver encore certaines idées de leur chef jusque dans les travaux philosophiques des temps actuels?

Le point fondamental de l'hérésie de Marcion était l'opposition qu'il prétendait irréconciliable entre le Créateur et le Dieu des chrétiens, entre l'ancienne loi et l'Évangile. Le Créateur, le Dieu de l'Ancien Testament, est, dans son système, l'auteur de tous les maux. Le Créateur promet, il est vrai, un Messie aux Juifs, son peuple d'adoption. Mais Jésus n'est pas ce Messie; Jésus est le Fils du Dieu invisible, ineffable, inconnu, et il n'est venu sur la terre que pour délivrer les âmes et renverser la domination du Créateur. Conséquent

avec ses doctrines, il imposait à ses disciples de rigoureuses austérités pour détruire le mauvais principe. Il condamnait le mariage, et n'admettait pas au baptême les gens mariés, par ce motif qu'il ne faut pas propager une race destinée à subir la cruelle domination du Créateur. Persuadés que ce monde est la proie du mal, ses sectateurs poussaient le mépris de la mort jusqu'au fanatisme, et couraient au-devant du martyre qui les affranchissait de la vie.

Loin de vouloir, comme les autres gnostiques, épurer l'Évangile à l'aide des doctrines de la Grèce, de l'Égypte et de la Perse, Marcion proclama que l'antiquité n'avait rien produit d'aussi beau, parce que jamais Dieu ne s'était révélé à d'autres avant de se révéler au Christ; mais le Christ, ajoutait-il, avait tu aux apôtres « beaucoup de choses qu'ils étaient incapables de comprendre ». Là, il commençait un travail de critique dont la hardiesse n'a d'égale que celle des exégètes allemands, nos contemporains. En effet, ne reconnaissant qu'un seul Évangile, celui de saint Luc, dans lequel toutefois il retrancha ou modifia tout ce qui pouvait contredire son système, il composa un récit évangélique qui est connu sous son nom. L'évangile de Marcion rejette la plus grande partie des quatre premiers chapitres de saint Luc, et commence par ces mots :

« Dans la quinzième année du règne de César Tibère, Dieu vint à Capernaüm, ville de Galilée, et parla sur le sabbath. »

Marcion a bien soin d'omettre dans les discours de Jésus tous les passages où il reconnaît le Créateur comme son Père. Il disposa et corrigea de la même manière les autres parties des saintes Écritures, et particulièrement les épîtres de saint Paul, sans parler des livres apocryphes qu'il élimina, et dont l'Égypte était devenue un atelier.

Nous avons dit que Marcion était originaire de l'Asie Mineure. Un jour, sous le pontificat d'Anicet, c'est-à-dire à l'époque de sa plus grande célébrité, il rencontra dans les

rues de Rome le vieux Polycarpe, évêque de Smyrne; il osa l'aborder et lui demanda s'il le reconnaissait :

« Je vous reconnais, répondit le saint évêque, pour le fils aîné de Satan. »

Il paraît cependant, et nous avons à cet endroit l'autorité de Tertullien, que le regret de ses erreurs ne cessa jamais de poursuivre Marcion. Il se rappelait les enseignements de sa jeunesse indignement trahis, son père outragé, son évêque méconnu, et, tout en continuant ses prédications insensées, il tentait de se réconcilier avec l'Église catholique. L'Église, mère indulgente, crut enfin à ce repentir; elle offrit de lui rouvrir ses portes, mais à la condition qu'il ferait une rétractation formelle de ses hérésies, et qu'il ramènerait avec lui, dans le sein de l'orthodoxie, ses disciples égarés.

Marcion avait adhéré à cette condition; la mort ne lui permit pas de l'accomplir; elle le frappa, selon toute probabilité, dans les dernières années du pontificat d'Éleuthère (180 à 185).

MONTAN

En 171, Éleuthère étant pape, et Marc-Aurèle empereur, le Phrygien Montan se mit à enseigner que Dieu, après avoir inutilement tenté de sauver le monde par Moïse, par les prophètes et par lui-même, était enfin descendu en lui, son serviteur Montan, l'avait illuminé de son esprit et choisi pour perfectionner la morale prêchée par le Christ. Il se faisait appeler le « Paraclet », c'est-à-dire le « Consolateur ». Plongé dans une ivresse extatique, il exposait ou plutôt imposait ses doctrines, semblable à la sibylle antique rendant ses oracles. Cette fantasmagorie fit la moitié de son succès; sa morale, sévère d'ailleurs comme ses habitudes, fit le reste. Il condam-

nait les secondes nocces, qu'il qualifiait d'adultères, éloignait de lui les pécheurs endurcis, réprouvait tout plaisir, proscri-vait toute recherche dans la parure, multipliait les jeûnes, instituait trois carêmes rigoureux, et défendait de fuir la per-sécution et le martyre. Les évêques, réunis en concile, ne tardèrent pas à déclarer que « le Saint-Esprit perfectionne ceux à qui il se communique, au lieu de les dégrader, et qu'en faisant parler les prophètes, il ne leur ôte pas l'usage de la raison et des sens ».

Montan refusa de se soumettre; il continua ses prédications, et ses disciples envahirent la Phrygie, la Galatie, Constanti-nople et l'Afrique. C'est en Afrique qu'il fit sa plus célèbre et sa plus regrettable conquête. Il séduisit Tertullien. Ce génie ardent, excessif, implacable aux faiblesses humaines, se laissa entraîner par des erreurs qui convenaient à sa nature. Ter-tullien a soutenu les doctrines de Montan dans son livre *de la Monogamie*, dans l'*Exhortation à la chasteté*, dans son traité *Sur les jeûnes*. Il finit par s'éloigner des Montanistes, mais, ni dans ses écrits ni dans ceux de ses contemporains, on ne trouve une seule trace de son repentir ou même d'un désir quelconque de se réconcilier avec l'Église. Il oublia que, dans son livre *contre Marcion*, il avait prononcé lui-même cette condamnation sans réplique de toutes les hérésies passées, présentes ou futures :

« Il est constant que ce qui est le plus ancien est le plus vrai; que ce qui est au commencement de l'Église est ce qu'il y a de plus ancien; que ce qui est au commencement de l'Église est ce qui a été enseigné par les apôtres, et qu'enfin ce qui a été enseigné par les apôtres est ce qui a été consacré dans les Églises qu'ils ont fondées. »

LES APOLOGISTES

Les premiers et les meilleurs apologistes de la religion du Christ furent sans contredit, après les apôtres, ceux qui souffrirent la mort pour elle. Mais, à mesure que la vérité se propageait, de monstrueuses calomnies s'efforçaient de la dénaturer. Les païens ne se contentaient plus de verser le sang des martyrs, ils outrageaient leurs victimes en les représentant comme des hommes voués à toutes les turpitudes. Les écrivains et les doctes accueillent et consacrent de leur autorité ces indignes accusations. Juvénal applaudit dans ses *Satyres* aux supplices des fanatiques que Néron fait brûler dans ses jardins. Tacite, dans ses *Annales*, dit que les chrétiens formaient une secte infâme parmi celles qui infectaient Rome, « cloaque de toutes les immondices. » Lucien, dans l'un de ses *Dialogues*, Celse, dans son *Discours véritable*, font sur les chrétiens d'absurdes plaisanteries. C'était une nouvelle forme de la persécution et la plus odieuse. Les bourreaux, qui jusqu'alors avaient simplement emprisonné, brûlé, déchiré, égorgé leurs victimes, se mettaient à les flétrir ou à les ridiculiser avant de leur donner la mort. Les chrétiens commencèrent à protester. Nous avons déjà vu l'évêque Quadratus et le philosophe Aristide prendre la défense de leurs frères devant l'empereur Adrien. Méliton, évêque de Sardes, et Apollinaire, évêque de Gérapolis, adressèrent également des représentations à Marc-Aurèle. L'exemple fut suivi. D'illustres apologistes parurent. Justin, Athénagoras d'Athènes, Tertulien, Origène, firent entendre leur éloquence indignée, et souvent d'accusés devinrent accusateurs. Désormais il ne fut plus permis aux hommes instruits et équitables de négliger la doctrine nouvelle qui provoquait l'examen et demandait justice.

JUSTIN

Justin, l'apologiste, naquit à Sichem, ancienne capitale de Samarie, dans les premières années du II^e siècle. Après avoir étudié dans toutes les écoles de philosophie sans pouvoir, comme il nous l'apprend lui-même, y trouver la vérité, il quitta l'idolâtrie pour le christianisme. Mais, en devenant chrétien, il ne cessa pas d'aimer et de pratiquer la philosophie, « en ce qu'elle avait de conforme à cette parcelle de raison divine répandue partout. » Il en conserva même les insignes, et, pendant toute sa vie, couvrit du manteau platonicien le disciple du Christ. Le voyage qu'il avait fait à travers toutes les sectes fut pour lui comme une marche progressivement ascendante vers le christianisme. C'est là qu'il découvrit « la science sublime et la vérité parfaite et irréfutable ».

Justin avait trente ans lorsqu'il se fit chrétien. L'épicurien Celse venait de publier son *Discours véritable* contre le christianisme. C'était la philosophie qui, pour la première fois, apportait son concours aux édits de persécution. Justin résolut dès lors de répondre à la critique païenne et de faire luire la lumière sur les institutions et les pratiques de cette foi nouvelle qu'on voulait en même temps écraser et flétrir.

Sa première apologie, composée vers l'année 139, fut adressée à l'empereur Antonin, à son fils adoptif, au sénat et au peuple romain. Elle respire d'un bout à l'autre une noble indépendance.

« On vous appelle, dit-il, princes, philosophes, gardiens et amis de la justice : vos actes feront voir ce qu'il en est. Nous ne voulons pas vous flatter par cet écrit, mais vous demander justice suivant la plus exacte raison, et vous prier de n'écouter ni les préjugés, ni la complaisance pour les superstitieux, ni

la passion, ni les faux bruits semés depuis longtemps, pour rendre des jugements qui vous nuiraient à vous-mêmes. Car, en ce qui nous concerne, nous pensons que personne ne nous



Le baptême aux premiers siècles de l'Église.

peut faire du mal tant qu'on ne pourra nous convaincre d'être des hommes méchants et criminels; vous pouvez nous tuer, mais vous ne pouvez nous nuire! »

Quelle éloquence, et aussi quelle force et quelle habileté de raisonnement dans le passage qui suit :

« On ne peut punir les chrétiens pour leur nom. C'est faire profession de vertu que de le porter... Est-ce donc que les chrétiens conspirent contre l'État? Quand nous disons que nous attendons un royaume, ce n'est pas un royaume humain, mais le royaume de Dieu. Est-ce donc que nous menaçons l'ordre et la morale publique? Dire que rien n'échappe à la morale de Dieu, qu'il voit le méchant, l'avare, le perfide, comme le vertueux et le juste, et donne à chacun, selon ses œuvres, la vie ou le supplice éternel, n'est-ce pas inviter à la vertu et détourner du crime?... Personne n'est plus exact que nous à payer l'impôt : nous reconnaissons volontiers votre puissance; nous adorons seulement un seul Dieu et croyons à l'immortalité qu'il nous a promise... Avec les démons, nous avons abandonné les débauches, l'ambition, l'insatiable avidité, et nous avons dit adieu aux meurtres et aux larcins. Nous partageons avec les pauvres tout ce que nous possédons; nous prions pour nos ennemis et pour ceux qui nous persécutent. »

Justin se garde bien d'oublier qu'il importait de justifier les chrétiens au sujet de leurs assemblées et de leurs cérémonies, sur lesquelles étaient répandus tant de bruits absurdes ou de calomnies infâmes. Et il nous trace un touchant et précieux tableau qui, après dix-huit siècles, nous fait pénétrer dans ces réunions de nos premiers frères, où nous les voyons demandant leur régénération à l'eau purificatrice versée au nom de Dieu, père de toutes choses, du Sauveur Jésus-Christ et de l'Esprit-Saint, priant en commun pour les initiés et pour tous les fidèles, se saluant du baiser de paix, et recevant de la main des diacres le pain et le vin consacrés par l'oraison du Verbe de Dieu et devenus la chair et le sang de Jésus-Christ incarné.

« Si nos usages vous paraissent raisonnables, dit Justin en terminant sa défense, respectez-les; si vous n'y voyez qu'un jeu, méprisez-les comme un jeu; mais ne frappez pas, comme

des ennemis et des coupables, des gens qui n'ont fait aucun mal, car nous vous affirmons que vous n'échapperez pas au jugement de Dieu, si vous persévérez dans cette injustice. De



L'Eucharistie aux premiers siècles de l'Église.

notre côté, nous disons : Que la volonté du Seigneur soit faite! »

L'apologie de Justin fit impression sur l'empereur. Le règne d'Antonin fut un règne de trêve et de repos pour l'Église. Mais Antonin mort, la persécution recommença. C'est alors

(vers 166) que Justin adressa au sénat romain sa seconde apologie. Dans cet écrit, plus incisif, plus énergique peut-être que le premier, il reproche aux persécuteurs les procès iniques dans lesquels on arrache, à l'aide de tortures horribles, à des femmes, à des enfants, à des esclaves, l'aveu de crimes supposés; il expose les nouvelles doctrines, et les met en parallèle avec les autres philosophies dont il démontre l'infériorité sur tous les points qui touchent à la connaissance de Dieu, de l'âme et de la morale. Puis, s'adressant aux païens, il leur demande de quel droit ils osent accuser les chrétiens de crimes monstrueux, de débauches inouïes :

« Pourquoi donc, si ces crimes étaient vrais, ne nous en vanterions-nous pas? Tuer un homme, ne serait-ce pas célébrer les mystères de Saturne? Déshonorer des enfants, se livrer à la débauche et commettre des incestes, ne serait-ce pas imiter Jupiter?... Plût au ciel que quelqu'un s'écriât d'une voix tragique : Rougissez, vous, rougissez d'attribuer à des hommes innocents ce que vous commettez au grand jour, et de reprocher à des hommes sans tache des actions qui sont propres à vous et à vos dieux! »

Ce cri d'indignation jeté à la face du paganisme obtint sa récompense. Justin fut martyrisé en 167.

ATHÉNAGORAS

Athénagoras était d'Athènes, contemporain de Justin, mais de quelques années plus jeune. Comme Justin, il passa de la philosophie au christianisme, et, comme lui, défendit la foi qu'il avait embrassée. La date de l'apologie qu'il adressa à Marc-Aurèle et à son fils Lucius Vêrus Commode peut être placée entre 176 et 179. Dans cet écrit, comme dans celui qu'il composa sous le titre de : *la Résurrection des morts*, on

remarque un style d'une pureté vraiment attique qui rappelle les meilleurs modèles de l'antiquité.

« Il mit de l'esprit dans sa défense, » dit Chateaubriand.

Il y mit aussi l'accent énergique d'un cœur révolté par l'intolérance païenne. Nous en avons la preuve dans le passage qui suit :

« Les persécuteurs ne se contentent pas de nous enlever nos biens, sachant que nous y renonçons volontiers; ils nous attaquent dans notre existence par des accusations qui s'adresseraient mieux à ceux qui nous les opposent. Qu'ils nous convainquent du moindre tort, et nous ne refusons pas le plus cruel châtement; mais tout ce qui nous a été imputé jusqu'ici n'est qu'une vague rumeur; aucun chrétien n'a jamais été convaincu de crime... Et il pourrait se faire que nous mangions des hommes! nous avons des serviteurs qui voient tout ce que nous faisons, et aucun d'eux n'a déposé contre nous. Comment tuerions-nous des hommes, nous qui traitons d'homicide l'avortement et l'exposition des enfants; nous qui ne pouvons même pas souffrir la vue de justes exécutions; nous qui ne supportons pas, comme vous, celle des gladiateurs et des bêtes féroces offerts en spectacle, et ne croyons pas qu'il y ait de différence entre celui qui assiste à un massacre et celui qui le commet. »

On a longtemps attribué à Athénagoras, sans doute à cause du charme de son style, le roman des *Amours honnêtes de Théogène et de Charichlée*. Disons en passant qu'il est reconnu aujourd'hui que ce roman n'est pas de l'apologiste athénien.

TERTULLIEN

Tertullien, « le Bossuet africain et barbare, » comme l'appelle Chateaubriand, naquit à Carthage vers l'an 160, et

mourut dans une vieillesse avancée, probablement en 245. Fils d'un centurion du proconsul d'Afrique, il resta attaché au polythéisme jusqu'à trente-cinq ans.

« Nous avons été des vôtres, dit-il aux païens; les hommes ne naissent pas chrétiens, ils le deviennent. »

Il le devint brusquement, soudainement, comme il était naturel que cela arrivât à cette âme ardente et généreuse où la lumière ne pouvait pénétrer à demi, et que révoltait d'ailleurs le spectacle des brutalités de la force contre les chrétiens. Au lendemain de sa conversion il entra dans la lice, et se fit le champion impétueux et inexorable de la cause qu'il venait d'embrasser : sa vie fut une lutte sans trêve ni repos. La religion sans doute eut des défenseurs plus sages; elle n'en eut jamais de plus dévoués et de plus convaincus. Tertullien, il faut le reconnaître, fut convaincu jusque dans ses erreurs. C'est un hérétique qu'il est juste de ne pas confondre avec les autres.

Nous n'avons à parler ici que des écrits de Tertullien, relatifs à la défense de l'Église. Le premier est sa *Lettre aux martyrs*. Il l'adressa aux chrétiens d'Afrique contre lesquels sévissait la persécution, vers l'an 197; œuvre de jeunesse où le néophyte s'exprime encore avec la langue et les récents souvenirs de la rhétorique. Le traité de l'*Idolâtrie* pouvait être un guide utile aux chrétiens d'alors auxquels il enseignait ce qui leur était permis ou défendu dans leurs rapports avec les païens. Pour nous, chrétiens du XIX^e siècle, c'est un livre où l'exagération des principes et l'extrême sévérité des décisions font présager déjà le futur adhérent du *montanisme*. Mais c'est dans l'*Apologétique* surtout qu'on peut avoir une idée complète de la polémique de Tertullien contre le paganisme. L'*Apologétique* parut à peu près simultanément avec les deux livres : *Aux Païens*, c'est-à-dire vers les derniers jours du II^e siècle ou dès le commencement du III^e, à la veille par

conséquent de la persécution de Septime Sévère. Nous n'avons que des fragments de l'ouvrage : *Aux Païens*, qui semble n'être que la préface de l'*Apologétique*. Mais nous avons l'*Apologétique* complet. Tertullien est tout entier dans cette œuvre avec sa fougue, sa passion, sa violence habituelle, mais aussi avec une puissance de raisonnement qui n'a jamais été surpassée, même par lui, avec des éclats d'indignation qui entraînent, avec une fierté de langage qui fait croire que les rôles sont intervertis et qu'on entend, non pas l'accusé qui se défend, mais le juge qui accuse et condamne. C'est dans ce réquisitoire, le plus formidable qui ait été rédigé contre le paganisme, qu'on trouve le passage fameux si souvent cité :

« Nous ne sommes que d'hier, et déjà nous remplissons les villes, les colonies, l'armée, les places fortes, les campagnes, les palais, le sénat, le forum; nous ne vous laissons que vos temples. Étant si nombreux, nous pourrions faire la guerre au gouvernement; mais nos croyances nous détournent de l'ambition et de l'effusion du sang. Nous pourrions, sans avoir recours à la révolte ouverte, vous combattre, simplement en nous séparant de vous...; nul doute qu'épouvantés de votre solitude, à l'aspect de ce silence universel, devant cette immobilité d'un monde frappé de mort, vous chercheriez à qui commander : il vous resterait plus d'ennemis que de citoyens. »

Remarquons que ce n'est pas là seulement de l'éloquence; c'est un témoignage précieux de la situation du christianisme au moment où s'ouvrait le III^e siècle.

Tertullien composa en outre de nombreux traités avant sa chute dans le montanisme; les principaux ont pour titres : *de la Patience, du Baptême, des Prescriptions contre les hérétiques*, la lettre *A Scapula*, proconsul d'Afrique, dans laquelle il revendique pour ses frères persécutés la liberté de conscience, les traités *contre Hermogène, contre Marcion, contre les Valen-*

tinien, la *Résurrection de la chair*, etc... Sans doute les tendances montanistes de Tertullien imprègnent la plupart de ces écrits, mais elles éclatent dans ceux qui suivent : *Du vêtement des femmes*, de *l'exhortation à la chasteté* : de *la monogamie*, des *jeûnes*, de *la pudeur*, du *pallium*.

On attribue à Tertullien une foule d'ouvrages qui sont apocryphes.

MINUCIUS FÉLIX. — CYPRIEN. — ARNOBE. — LACTANCE.
— CLÉMENT D'ALEXANDRIE

Après Justin, Athénagore et Tertullien, le christianisme eut encore d'éloquents défenseurs parmi lesquels on compte :

Minucius Félix, célèbre avocat romain, qui, au rapport de saint Jérôme, écrivit son dialogue intitulé *Octavius*, dans la première moitié du III^e siècle.

Cyprien (Thascius Cœcilius Cyprianus), né à Carthage, comme Tertullien, passionné comme son compatriote, mais avec plus de mesure, auteur des traités de *la Vanité*, de *l'Idolâtrie* et de *l'Unité de l'Eglise*. Fénelon a dit de Cyprien :

« Il a une grandeur et une véhémence qui rappellent Démos-
thène. »

Mort martyr le 14 septembre 258.

Arnohe, Africain aussi, né sous le règne de Dioclétien (285), a mis au grand jour dans ses *Livres contre les nations* les honteux secrets et les fables ridicules du paganisme, les flétrissant à la fois de sa dérision philosophique et de ses pieux anathèmes, et exaltant le culte nouveau de tout le dédain que lui inspiraient les autres cultes.

Contemporain d'Arnohe, son élève et probablement son compatriote, Lactance enseigna aux écoles de Nicomédie la rhétorique et les lettres profanes avant d'enseigner et de

défendre le christianisme, qu'il embrassa peu d'années avant la persécution de Dioclétien. Ses écrits authentiques sont : les traités de *l'Ouvrage de Dieu*, de *la Mort des persécuteurs*, de *l'Institutions divines*, de *la Colère de Dieu*, et *l'Abrégé des institutions divines*. Le traité de *la Mort des persécuteurs*, retrouvé seulement au xvii^e siècle, est l'histoire de cette guerre terrible, implacable, que la puissance impériale, depuis Néron jusqu'à Dioclétien, fit subir au nouveau peuple de Dieu. C'est aussi un chant de triomphe et un cantique d'actions de grâces après le dernier combat, au moment où se ferme l'ère des persécutions, au moment où s'ouvre l'ère de la paix si chèrement, mais si héroïquement conquise. On y trouve cette belle parole, digne d'un vainqueur chrétien :

« Loin de nous la pensée de nous venger de nos persécuteurs ! que le soin en soit laissé à Dieu. »

Constantin, devenu empereur, lui confia l'éducation de son fils Crispus. On croit que Lactance mourut à Trèves, vers l'an 325.

CLÉMENT D'ALEXANDRIE

Clément d'Alexandrie (Titus Flavius Clemens), le savant et sympathique apologiste, naquit vers 150, à Athènes, selon les uns, et selon les autres à Alexandrie, ainsi que l'indique son surnom. Un passage de son premier ouvrage : *Exhortation aux Gentils*, nous apprend qu'il fut élevé dans les superstitions du paganisme. Après la mort de Pantène, son maître, il dirigea l'école chrétienne (l'école des paroles sacrées), fondée à Alexandrie par saint Marc. Ses principaux ouvrages sont : 1^o *l'Exhortation aux Gentils*, le traité le plus complet que les Pères de l'Église aient écrit contre l'idolâtrie. C'est une éloquente invitation aux Grecs d'abandonner leurs vieilles erreurs

pour se livrer au Christ. « unique précepteur de la vérité. » Tout les convie à ouvrir les yeux à la lumière : la vertu, l'humanité, le progrès. Les dieux ont sanctionné de leur exemple toutes les hontes et ils se plaisent à tous les crimes.

« Impitoyables et cruels, ils aiment le sang qui coule dans les combats féroces du cirque et de l'arène, dans les batailles meurtrières où ils sont invoqués, dans les sacrifices qu'ils exigent des villes et des peuples... Direz-vous qu'il n'est pas permis de bouleverser les usages qu'on a reçus de ses ancêtres? Et pourquoi donc alors ne revenez-vous pas à votre premier aliment, au lait auquel vous habituèrent vos nourrices, quand vous ne faisiez que de naître?... Que l'Athénien suive les lois de Solon, l'Argien celles de Phoronée, le Spartiate celles de Lycurgue; mais si tu es chrétien, tu as le ciel pour patrie, Dieu pour législateur!... Salut, ô lumière descendue du ciel, plus pure que celle du soleil, plus aimable que ce qu'il y a de plus doux dans la vie!..

« Une auguste vocation, dit-il en terminant, se fait en ce moment entendre à tous les peuples de la terre; bien coupables seraient ceux qui résisteraient à cet appel. Si donc les Grecs ont vieilli dans le culte des démons, qu'ils se rajeunissent dans le culte du vrai Dieu; Dieu les mettra au nombre de ses enfants. »

2^o Le *Pédagogue* : ce mot a dans saint Clément un sens nouveau. L'apologiste désigne ainsi « ce précepteur de la vérité », dont il a parlé dans son *Exhortation aux Gentils*, le Sauveur des hommes, le Verbe incarné. Le *Pédagogue* est le livre des néophytes. Il leur trace avec un soin minutieux les règles de conduite qu'ils doivent suivre dans les diverses circonstances de la vie, et entre à ce sujet dans des détails qui nous apprennent à quelles frivolités, à quelles défaillances, à quelles habitudes mauvaises les nouveaux convertis s'abandonnaient encore du temps de Clément d'Alexandrie.

3^o Les *Stromates* : sous ce titre fantaisiste et qui signifie littéralement *tapisseries*, l'illustre docteur composa un recueil d'essais divers sur des sujets de morale, de philosophie et de religion. C'est son plus important ouvrage, et comme le résumé des études de sa vie entière.

Pendant la persécution de Sévère (203), Clément quitta Alexandrie, voyagea en Cappadoce, séjourna quelque temps à Jérusalem, puis à Antioche, et revint mourir à Alexandrie dans la retraite, où il écrivit son dernier ouvrage *les Stromates* (217).

Il eut pour successeur dans sa chaire Origène.

ORIGÈNE

Origène, né vers 186 à Alexandrie, mort à Tyr, en 253, était fils de Léonidas, l'une des premières victimes de la persécution qui commença dans la dixième année du règne de Septime Sévère. Avidé du martyre, il voulut mourir avec son père, et il lui écrivit dans sa prison :

« Marche en avant, ne t'inquiète pas de nous. »

Après avoir pris la vie de Léonidas, les persécuteurs prirent ses biens, laissant dans la misère sa veuve et ses sept fils. Une riche veuve recueillit la malheureuse famille. Origène voua sa vie à l'étude et à la pratique austère de la vertu. A vingt ans, il remplaçait Clément dans la chaire des *Paroles sacrées*. Le nombre de ses ouvrages est immense, et l'on s'étonne qu'un seul homme ait suffi à les composer et même à les écrire. Outre des commentaires sur les livres saints, et particulièrement sur l'Évangile de saint Matthieu (25 vol.) et sur les petits prophètes, il adressa à saint Ambroise, qui était incarcéré, son *Exhortation* au martyre, et publia une

éloquente réutation du *Discours véritable de Celse*; ce fut de tous ses écrits celui qui produisit les plus utiles résultats.

De regrettables erreurs se sont mêlées aux doctrines d'Origène. Elles ne sauraient faire perdre le souvenir de ses vertus, poussées parfois au delà des limites que Dieu même a fixées à l'homme. Origène ayant été arrêté en Palestine, lors de la persécution de Décius, fut jeté en prison et torturé. L'avènement de Gallus le délivra (253); estropié, mourant, il se fit transporter à Tyr, où il expira la même année, à l'âge de soixante-sept ans. Au XIII^e siècle on montrait encore à Tyr le tombeau d'Origène.

LES PAPES DU II^e SIÈCLE

Onze papes se succédèrent sur le siège de saint Pierre pendant le cours du II^e siècle. Ce sont :

Évariste (100 à 109), né à Bethléem, venu à Rome très jeune; se distingua par son zèle et son érudition, institua la célébration publique des mariages et distribua aux prêtres les églises de Rome. Martyrisé en 109, et enterré au Vatican.

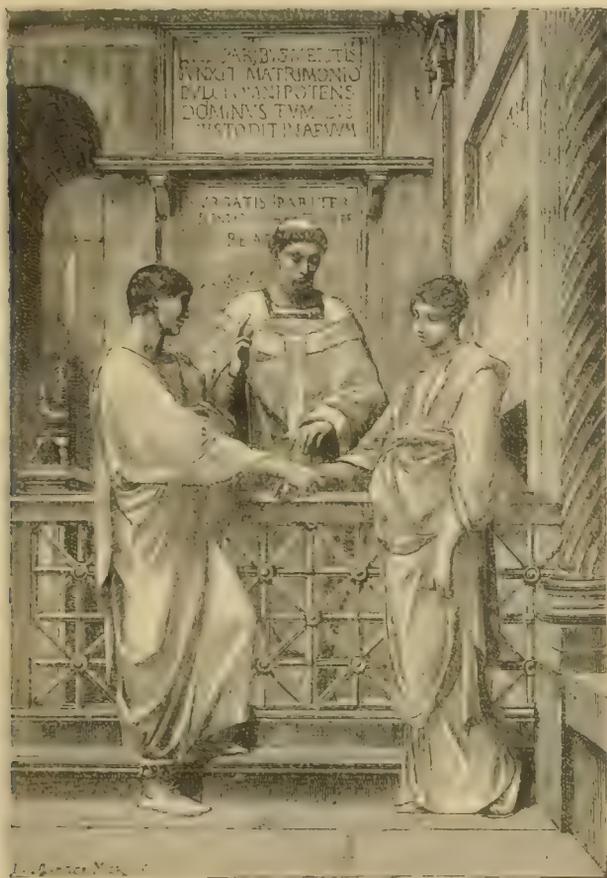
Alexandre I^{er} (109 à 119), natif de Rome, régla les cérémonies du culte, introduisit l'usage de l'eau bénite. On lui attribue des *Épîtres* qui sont apocryphes. Martyr.

Sixte I^{er} (119 à 128), Romain, de famille sénatoriale. **Martyr sous Adrien.**

Thélesphore (128 à 139), Grec d'origine; son père avait embrassé la vie érémitique, et lui-même avait été anachorète. **Martyr sous Adrien.**

Hygin (139 à 142), né, à ce que l'on croit, en Grèce, maintint une ferme discipline et établit la distinction des rangs dans le clergé de Rome; exerça une grande vigilance contre les hérésies de son temps. Martyr.

Pie Ier (142 à 157), né à Aquilée; combattit avec ardeur les hérésies de Valentin et de Marcion. Sur les instances de sainte Praxède, fille du sénateur saint Pudens, Pie Ier érigea dans le



Un mariage chrétien aux premiers siècles de l'Église.

palais de cette chrétienne, où saint Pierre avait habité, un titre *pastoral*, et y fonda une église connue de nos jours sous le nom de *Sainte-Vierge-Pudentienne, sœur de sainte Praxède*. Martyr; fut inhumé au pied du mont Vatican.

Anicet (157 à 168), né, dit-on, à Rome, fut lié d'une étroite

amitié avec saint Polycarpe, l'illustre évêque de Smyrne; lutte énergiquement contre les Marcionites et les Valentiniens. Martyr sous Marc-Aurèle. Son corps est actuellement vénéré à Rome dans la chapelle du palais Altemps.

Soter (168 à 177), né à Fondi près de Naples; s'opposa à la propagation des doctrines de Montan. Martyr sous Marc-Aurèle.

Éleuthère (177 à 193), né à Nicopolis; c'est à lui que les martyrs de Lyon écrivirent au sujet de l'hérésie de Montan, qui troublait l'Église gauloise; saint Irénée lui fut député. Sur la prière de Lucius, roi de la partie de la Grande-Bretagne soumise aux Romains, il envoya Fugacius et Damien dans cette île, en 179, pour y propager la foi catholique. Martyr.

Victor I^{er} (193 à 202), Africain de naissance, poursuivit avec vigueur les hérétiques, et particulièrement Théodote, de Byzance, qui niait la divinité du Christ : on lui attribue des *Épîtres* qui sont supposées. L'Église le vénère comme martyr.

IX

SEPTIME-SÉVÈRE (193-211)

SIXIÈME PERSÉCUTION (202)

Commode avait régné près de treize ans. Pertinax, son successeur, était resté quatre-vingt-dix jours sur le trône, que les prétoriens lui avaient donné et qu'ils lui ôtèrent en l'égorgeant. Didius Julianus, qui avait acheté ce trône à l'encan, ne l'avait occupé que soixante-six jours.

Ces treize ou quatorze ans de crimes, de révoltes militaires, de scènes d'égorgements ou d'infamies, qui paraîtraient incroyables si l'histoire n'était là pour les attester, furent pour le christianisme une véritable trêve dont il profita. Tout semblait indiquer que ce calme se prolongerait sous Septime-Sévère. Voici d'ailleurs ce qui pouvait justifier la confiance des chrétiens.

Bien que le sénat se fût empressé de lui donner le titre d'empereur, aussitôt après l'assassinat de Didius, Sévère ne se dissimulait pas les obstacles nombreux que son nouveau pouvoir allait rencontrer. Les grands lui étaient hostiles; le peuple

murmurait contre ces élections prétoriennes qui lui imposaient un maître : les troupes, corrompues par les largesses des candidats à la pourpre impériale, n'avaient plus qu'une obéissance de mercenaires, « combattant pour la gratification, dit un historien, et non par un sentiment de préférence ou par opinion. » En outre, deux redoutables compétiteurs lui disputaient l'empire : Clodius Albinus et Pescennius Niger. Dans ces graves circonstances, Sévère n'avait pas le temps de s'occuper des chrétiens. Il lui fallait avant tout aplanir les difficultés du dedans et faire face aux dangers du dehors. Il y parvint à force d'énergie et d'habileté. Il effraya les grands par des rigueurs, se concilia le peuple par des fêtes et des distributions, et gagna les soldats en leur accordant l'anneau d'or et en augmentant leur solde. Niger et Albinus furent vaincus et égorgés, leurs familles et leurs partisans proscrits ou mis à mort : Lyon, qui avait résisté, fut détruit, et Sévère put dès lors considérer son autorité comme affermie. Les chrétiens, du reste, s'étaient tenus à l'écart de toutes les luttes politiques qui avaient signalé les commencements de son règne. Sévère leur en sut gré, et se montra tolérant pour eux, réservant son implacable ressentiment pour ceux qui lui faisaient ombrage. Il donna même une nourrice chrétienne à l'aîné de ses fils, et par reconnaissance pour les soins qu'il avait reçus d'un médecin chrétien, Proculus Torpacio, il lui confia l'éducation de ce fils, qui fut Caracalla.

Mais ces dispositions favorables devaient avoir un terme. A son retour de la guerre contre les Parthes (199), il s'arrêta en Palestine, où la turbulence des Hébreux, qu'il confondait avec les chrétiens, ayant excité sa colère, il prohiba, sous les peines les plus rigoureuses, la religion des uns et des autres. Sévère, selon la remarque de Machiavel, « réunissait la férocité du lion à la ruse du renard. » Lorsque le succès de ses armes et de sa politique lui eut permis de porter ses regards

ailleurs que sur des champs de bataille, ou de songer à d'autres dangers qu'à ceux qui pouvaient venir de Rome, il se livra tout à coup à toutes les inspirations de sa double nature défiante et cruelle. En présence de l'accroissement prodigieux du nombre des croyants, « le renard » crut apercevoir un péril pour son autorité, et « le lion » se chargea de le conjurer. Les édits de Trajan furent renouvelés (202). La persécution sévit en Égypte d'abord, et s'étendit bientôt dans le reste de l'empire.

Nous avons vu déjà Léonidas, père d'Origène, subissant le martyre à Alexandrie. Dans la même ville, Potamienne, esclave chrétienne d'une rare beauté, fut dénoncée par son maître, dont les obsessions déshonorantes n'avaient pu vaincre la résistance. Le préfet Aquila ne rougit pas de descendre avec elle à la plus ignoble médiation, en la pressant de céder. Sur son refus, il la condamna à être plongée dans la poix bouillante, après avoir subi les derniers outrages.

« Au nom de l'empereur, s'écria la jeune vierge, épargnez-moi ce supplice ; plongez-moi plutôt dans la chaudière peu à peu, lentement ; faites-moi souffrir mille morts, mais que je meure respectée et couverte de mes vêtements ! »

Les bourreaux y consentirent. L'effroyable torture dura trois heures, et la courageuse jeune fille ne poussa pas un cri. Basilide, l'un des gardes qui assistaient à l'exécution, fut touché de tant d'héroïsme et se déclara chrétien. Il eut la tête tranchée.

Douze chrétiens de Scylla, dans l'Afrique consulaire, sourds aux caresses et aux menaces, furent martyrisés sans proférer une seule plainte. Leur nom, répété dans les assemblées, encouragea les chrétiens, et servit même à convertir beaucoup de gentils.

A Carthage, une jeune femme de condition servile, Félicité, fut emprisonnée comme catéchumène avec un de ses compa-

gnons, Révocatius, une patricienne, Vivie Perpétua, Satur, frère de cette dernière, et deux jeunes gens de familles nobles, Saturnin et Sécondule. Interrogée par le proconsul Flavien, Félicité se déclara chrétienne et refusa de sacrifier aux idoles.

Elle fut condamnée à être exposée dans le cirque et déchirée par les bêtes. Perpétue avait un enfant à la mamelle, Félicité était sur le point de devenir mère. Le père de Perpétue, païen zélé, la pressait de sacrifier aux dieux :

« Ma fille, lui disait-il, pitié pour mes cheveux blancs ! pitié pour ton père !... Ne me couvre pas d'opprobre. Songe à ta mère, songe à l'enfant que tu nourris et qui ne pourra te survivre... »

Et tandis qu'il lui parlait ainsi, il lui baisait les mains, se jetait à ses pieds, pleurant, et l'appelant, non pas sa fille, mais sa dame.

« Mon père, répondait Perpétue, il en sera ce que Dieu voudra ; nous ne sommes pas en notre pouvoir, mais au sien. »

Cependant Félicité mit au monde une fille, qu'une femme chrétienne vint prendre et qu'elle éleva comme son enfant. — La veille du combat, les condamnés eurent la permission de se réunir, et ils s'encouragèrent entre eux. Le geôlier, nommé Pudens, s'était converti. Le soir, on leur servit, selon l'usage, le *banquet libre*, qui se faisait en public. Les martyrs le changèrent en une agape, et ils parlaient au peuple avec la fierté accoutumée, lui disant :

« Regardez-nous bien en face, pour nous reconnaître au jour du jugement. »

Le lendemain, où devait se célébrer la fête donnée pour l'anniversaire de la naissance du César Antonin Géta, second fils de Sévère, les chrétiens furent amenés dans l'amphithéâtre. Perpétue et Félicité, enveloppées de filets, furent exposées à une génisse furieuse, qui, les soulevant de ses cornes, les laissa retomber meurtries et sanglantes sur le sable. Le peuple

demanda qu'on leur donnât le coup de la mort. Perpétue échut à un gladiateur inexpérimenté, qui la piqua entre les os et la fit crier; car les supplices des patients demi-morts étaient le noviciat des gladiateurs. A la fin, elle dirigea elle-même à sa gorge le bras mal assuré de son bourreau.

Les autres martyrs tombèrent sous les dents et les griffes des léopards et des ours.

La persécution de Septime-Sévère fut plus générale et plus barbare que celles qui l'avaient précédée. A Rome, on fustigea jusqu'à des enfants au-dessous de huit ans, par ce seul motif qu'ils étaient fils de chrétiens, et Caracalla, qui à cette époque portait encore la robe prétexte, Caracalla s'indignait de ces supplices, dont il ne pouvait supporter la vue.

Cette persécution eut en outre un caractère particulièrement odieux. Jusqu'alors on s'était contenté des bûchers, des potences et des bêtes féroces. Sous Sévère, il se rencontra des proconsuls qui inventèrent un nouveau châtiment. La plume hésite à le décrire. Qu'il nous suffise de citer Tertullien, s'écriant dans son apologie adressée à Sévère :

« Lorsque vous avez condamné un chrétien et que vous l'avez fait jeter dans les lieux infâmes plutôt que dans l'amphithéâtre, vous avez avoué par là même que, pour nous, la souillure est un supplice plus affreux que tous les genres de tourments et de morts. »

La Gaule, déjà si glorieusement éprouvée au temps de Marc-Aurèle, eut sous Sévère de véritables cohortes de confesseurs, en tête desquels il faut citer saint Irénée.

SAINT IRÉNÉE. — LA PERSÉCUTION A LYON

Irénée avait puisé la foi aux sources primitives de la pure doctrine apostolique. Il avait eu pour maitres, d'abord saint

Polycarpe, évêque de Smyrne, puis saint Papias, évêque d'Hiérapolis. C'est dans l'Asie Mineure, à Smyrne probablement, que naquit, vers l'an 140, celui qui devait être en même temps la lumière et la gloire de l'Église. L'enseignement du vénérable Polycarpe avait fait sur lui une si profonde impression, que, dans les dernières années de sa vie, il en rappelait encore avec précision jusqu'aux moindres détails.

« Je gravais ses instructions, dit-il, non sur des tablettes, mais au plus profond de mon cœur. J'ai toujours présentes à l'esprit la gravité de sa démarche, la majesté de son visage, la pureté de sa vie, les saintes exhortations dont il nourrissait son peuple; il me semble que je lui entends encore dire de quelle sorte il avait conversé avec saint Jean et avec plusieurs autres qui avaient vu Jésus-Christ, les paroles qu'il avait entendues de leur bouche, toutes les particularités qu'ils lui avaient apprises des miracles et de la doctrine du divin Sauveur; et tout ce qu'il en rapportait était conforme aux Écritures. »

Irénée ne fut pas seulement un théologien versé dans toutes les études sacrées et prêt à lutter contre l'hérésie ou à répondre aux critiques des païens, il fut encore, dans toute l'étendue de l'expression, un érudit. Son âme ardente, disait Tertullien, était « curieuse de toutes les connaissances humaines ». Il avait pratiqué, sans y laisser une étincelle de sa ferveur, les philosophes et les poètes de la Grèce, et, dans ce commerce avec les grands génies des temps passés, il avait puisé une élégance, une grâce, une clarté que d'autres apologistes ont peut-être trop négligées. — Son nom signifie, en grec, « ami de la paix; » Irénée était l'homme de son nom. « Il se montra, dit Eusèbe, véritablement amateur de la paix par la douceur de ses mœurs, par la modération de sa conduite, et par les mouvements qu'il se donna pour la procurer à l'Église. »

Envoyé en mission dans les Gaules, il se rendit à Lyon, où

l'évêque saint Pothin s'empressa de l'attacher à son église, comme prêtre. Le zèle qu'il déploya contre la secte de Monta-



Saint Irénée composant son *Traité contre les Hérésies*.

nus, qui, chassée de Rome, s'efforçait de pénétrer en Gaule, le désigna naturellement aux fidèles de Lyon pour porter au pape Éleuthère une lettre dans laquelle ils réclamaient, ainsi

que nous l'avons déjà dit, le concours de son autorité contre l'hérésie nouvelle. Le début de cette missive indique la haute influence qu'Irénée exerçait dans l'Église lyonnaise et la grande estime qu'il y avait promptement conquise.

« Nous avons, disaient-ils, prié notre très cher frère et collègue Irénée de te remettre cette lettre ; nous te le recommandons, et nous te prions de le regarder comme un homme brûlant d'ardeur pour l'Évangile de Jésus-Christ. Si nous pensions que son mérite pût être relevé par sa dignité, nous te le recommanderions en qualité de prêtre. »

Or, tandis qu'il était à Rome, la persécution de Marc-Aurèle faisait couler en Gaule des flots de sang chrétien. Pothin, on le sait, fut l'une de ses premières victimes (178). Les fidèles de Lyon, persuadés qu'ils ne pourraient lui trouver un plus digne successeur, s'empressèrent de donner à Irénée son siège d'évêque, en attendant que Sévère lui donnât sa couronne de martyr.

L'épiscopat d'Irénée dura vingt-quatre ans (178-202). Que de travaux accomplis pendant ce long espace de temps ! Le successeur de saint Pothin avait tout à la fois à cicatriser les plaies saignantes de la persécution, à encourager les forts, à ranimer les faibles, à préserver son troupeau des erreurs du montanisme, à propager la foi, à intervenir auprès de la papauté sur des questions de rite qui menaçaient de diviser les Églises d'Orient et d'Occident. Il suffit à cette œuvre immense. — Son livre : *Exposition et réfutation des mensonges de la gnose*, plus généralement connu sous le titre de *Traité contre les hérésies*, est l'un des ouvrages les plus considérables de polémique chrétienne. La dernière partie contient l'opinion d'Irénée sur le *millénaire*, ou règne de mille ans, auquel il croyait comme son maître Papias, et comme saint Justin, son contemporain. Tache regrettable sans doute, mais qui disparaît dans l'ensemble de l'exposition de la doctrine chrétienne, et qu'Irénée, du reste, a lavée de son sang.

Infatigable apôtre, il parvint, dans un court espace de temps, selon le témoignage de Grégoire de Tours, à faire de Lyon une ville chrétienne. Par ses ordres, des missionnaires allèrent étendre la foi dans les pays voisins, et particulièrement à Valence et à Besançon. Enfin, grâce à sa médiation ferme et respectueuse, la grave question relative à la célébration de la Pâque, qui pouvait amener un schisme, fut réservée par le pape Victor, comme elle l'avait été par l'un de ses prédécesseurs, Anicet, sur les conseils de saint Polycarpe. Elle fut réglée dans des temps plus calmes (325) par le concile de Nicée, qui fixa le jour de la Pâque au dimanche qui suivait la pleine lune la plus rapprochée de l'équinoxe du printemps.

C'est au milieu de tous ces travaux que la persécution vint de nouveau frapper la capitale des Gaules. Elle y trouva un peuple de martyrs. Les ordres de l'empereur étaient impitoyables; ils furent exécutés avec une véritable rage. Plus de formes judiciaires, plus d'instructions, plus d'interrogatoires. On égorgeait en masse. Les soldats du César romain entourèrent la ville, et tous ceux qui se déclaraient chrétiens étaient immédiatement immolés. Le sang inonda les places et les rues; il descendit par torrents des hauteurs de la cité. La langue populaire a consacré ces souvenirs épouvantables; l'une de ces rampes ardues, qui conduisent à la montagne des martyrs, et d'où le sang tombait en cascades, s'appelle encore aujourd'hui « la montée du Gourguillon ». Une inscription ancienne, gravée sur la porte de la crypte souterraine où sont conservés les ossements des victimes de Sévère, nous apprend que le nombre des martyrs s'éleva à dix-neuf mille, et encore ne faudrait-il pas y comprendre les femmes et les enfants. Irénée tomba au milieu de son troupeau. Les actes de son supplice n'existent plus; ont-ils jamais existé? Il y avait alors des bourreaux et pas de juges.

Un saint prêtre nommé Zacharie, qui échappa au carnage, prit soin, dit-on, de la sépulture d'Irénée et lui succéda comme évêque.

LA MORT DE SEPTIME-SÉVÈRE

Lactance a écrit un livre qui a pour titre : *De la mort des persécuteurs*. C'est le récit, comme il le dit lui-même, des châtiments dont le Juge céleste a usé envers les auteurs des persécutions qui ont affligé l'Église. Jetons un coup d'œil sur les derniers moments de Sévère, et nous trouverons dans le spectacle qui va s'offrir à nous un nouvel argument au livre de l'apologiste chrétien.

Accompagné de ses deux fils, Caracalla et Géta, Septime-Sévère s'était rendu dans la Grande-Bretagne, en l'an 208, pour y réprimer une révolte des Calédoniens. La guerre fut longue et terrible ; les Romains y perdirent plus de cinquante mille hommes. Bien que goutteux et âgé, Sévère poursuivait l'ennemi sans relâche, avec le fer et le feu, dans ses retraites les plus inaccessibles. Épuisé de souffrances et de fatigues, il avait été forcé de confier à Caracalla le commandement de l'armée. Ce monstre profita de sa situation pour séduire les troupes et tenter d'assassiner son père. Le complot ayant été découvert, l'empereur fit décapiter les plus coupables, mais il pardonna à son fils, et cet acte de clémence, « unique dans sa vie, dit un historien, fut plus nuisible au monde que toutes ses cruautés. » Rongé de chagrin, torturé par la goutte, le vieil empereur, sentant sa fin approcher, appela près de lui ses deux fils, et leur fit lire le discours que Salluste met dans la bouche de Micipsa, pour exhorter ses héritiers à la concorde. Il leur recommanda surtout, ce qui est la principale habileté des tyrans, de se concilier les soldats par la libéralité, sans se

préoccuper du reste. Puis, leur montrant l'urne qui devait contenir ses cendres, il dit :

« Tu renfermeras bientôt celui que n'a pu contenir l'univers. »

Peu de jours auparavant, il avait donné ces ordres impietoyables :

« Que nul n'évite la mort, que nul n'échappe à l'épée, pas même l'enfant au sein de sa mère. »

Et il mourut incertain du succès de ses armes, en proie à tous les tourments qu'il avait fait subir à ses victimes, demandant à grands cris du poison, et ne pouvant en obtenir, sous le regard impatient de ce fils qui s'était déjà essayé au parricide, et qui ne devait pas tarder à se débarrasser d'un rival en égorgeant son frère. Il s'écria :

« J'ai été tout; que m'en revient-il? Rien. »

Ainsi mourut à Eboracum, le 4 février 211, l'empereur Lucius Septimius Sévère, à l'âge de près de soixante-six ans, après un règne de dix-sept ans et huit mois. Triste mais juste fin du tyran qui monta sur le trône par le meurtre, s'y affermit par le crime, et fut cruel jusqu'à sa dernière heure. La vengeance céleste ne se borna pas à lui infliger en ce moment suprême toutes les douleurs de l'âme et du corps. Elle poursuivit le persécuteur au delà même du tombeau, en lui donnant pour successeur Caracalla.

X

DE CARACALLA A NUMÉRIEN (211-285)

ALEXANDRE SÉVÈRE (222-235)

De la mort de Septime-Sévère à l'avènement de Maximin, c'est-à-dire dans l'espace de vingt-quatre ans, quatre empereurs se succèdent sur le trône : Caracalla, Macrin, Élagabale et Alexandre Sévère. Tout entiers à leurs crimes et à leurs débauches, les trois premiers laissèrent l'Église en paix; Alexandre Sévère lui fut même favorable. Mammée, sa mère, avait fait venir autrefois d'Alexandrie à Antioche le jeune Origène et avait voulu l'entendre parler du Dieu et de la religion des chrétiens. Sans admettre qu'elle eût renoncé au paganisme, bien qu'Eusèbe le laisse supposer, et qu'Orose, historien du ve siècle, l'affirme, il est certain que cette femme, remarquable à tant d'égards, et qui prit un soin si particulier de l'éducation de son fils, conserva une vive impression des entretiens d'Origène, et qu'elle enseigna à son élève les principes de la morale évangélique. Elle lui apprit les destinées immortelles de l'âme, l'existence d'un Dieu unique, source de

toute justice, l'oubli des injures, l'amour du bien, l'horreur du mal. Sa main prudente l'éloigna de toutes les flatteries et de toutes les corruptions, et s'il put entrevoir les infamies de la cour d'Élagabale, ce spectacle, en excitant son dégoût, ne fit que redoubler son ardeur pour la vertu. N'oublions pas d'ailleurs que, né en Asie, et élevé sur les frontières mêmes de la Palestine, il avait en quelque sorte aspiré dès l'enfance le souffle spiritualiste des dogmes chrétiens, qui, de la Judée, se répandait sur le monde, chassant devant lui le polythéisme occidental. Tout se réunissait donc pour que cette âme droite, honnête, ardente au vrai, comprit l'inanité d'un fétichisme qui n'était que l'aliment grossier des superstitions de la foule. C'est à la vertu que le jeune prince rendait son culte, et il la vénérait dans tous ceux qu'il considérait comme ses plus augustes représentants : Abraham, Orphée, Jésus-Christ. Leurs images étaient placées dans son *lararium*, où, chaque matin, avant les travaux de la journée, il se renfermait pour méditer et prier. Il était accessible à tous, mais un héraut, sur le seuil de la porte d'audience, répétait à haute voix cette formule des mystères d'Éleusis :

« Que celui dont l'âme n'est pas innocente et pure s'abstienne d'entrer ici. »

Avant de faire graver sur le fronton de son palais et sur les édifices publics cette maxime qu'il tenait des chrétiens : *Ne fais pas à autrui ce que tu ne veux pas qu'on te fasse*, il l'avait prise pour règle absolue de sa conduite. Sa cour était pleine de chrétiens; il y avait des chrétiens parmi les officiers qui approchaient le plus près de sa personne. Des évêques, des docteurs obtinrent ses bonnes grâces. Il consultait les usages des chrétiens, et, comme faisaient ceux-ci à l'égard des prêtres qu'ils choisissaient, Sévère publiait le nom des gouverneurs désignés pour les provinces, invitant ceux qui auraient des reproches à leur adresser à parler librement.

A sa mort, les chrétiens avaient acquis tant de force qu'au lieu de se réunir, comme par le passé, dans des maisons particulières, ou dans des lieux cachés, ils purent élever des églises, acheter des terrains dans Rome, procéder publiquement à leurs élections, et accomplir sans entraves les cérémonies de leur culte. Sévère leur adjugea lui-même, pour en faire une église, un ancien édifice public que leur disputaient des marchands de comestibles, qui voulaient en faire une halle.

Ainsi, grâce à la protection éclairée de ce prince qu'un pas seulement séparait de la vérité, le christianisme sortait enfin des catacombes, prenait sa place au grand jour, et pouvait entrevoir déjà, dans un avenir que tant d'épreuves toutefois devaient traverser encore, le moment où, vainqueur des dernières résistances, maître des cœurs et des âmes, il entrerait triomphant dans les conseils de l'État et dans la politique du gouvernement.

MAXIMIN (235-238) — SEPTIÈME PERSÉCUTION

L'empire sembla se lasser d'un prince qui, à l'âge où tant d'autres ont encore tout à apprendre, avait déjà fait preuve de qualités admirables et accompli de grandes choses. Alexandre avait vingt-six ans à peine lorsqu'il dut aller sur les bords du Danube refouler une invasion de Germains. Il y fut égorgé. Son meurtrier, Maximin, était un barbare, Thrace de naissance, Goth par son père, Alain par sa mère, inscrit dans les gardes de Sévère, trente-deux ans auparavant, à cause de sa belle mine, de sa taille gigantesque et de sa force extraordinaire, protégé par les successeurs de Sévère et tout particulièrement par Alexandre. La nature lui avait donné tout ce qui pouvait assurer le succès. Les Romains admiraient ce colosse, les soldats l'appelaient Hercule et Ajax. Proclamé par

les troupes, confirmé par le sénat, Maximin donna carrière à son humeur sanguinaire. Il avait pour principe que le pouvoir ne se conserve que par la cruauté. Sa rage tomba d'abord sur ceux qui avaient été les serviteurs ou les favoris de son ancien bienfaiteur, et dès lors un grand nombre de chrétiens de tout rang et de tout sexe se trouvèrent enveloppés dans le massacre.

Un fait qui se produisit aux premiers jours de son commandement fut, selon toute probabilité, l'origine de la persécution générale. Un jour que Maximin faisait des largesses à ses soldats défilant devant lui avec des couronnes de laurier sur la tête, l'un d'eux vint à passer, tête nue et portant sa couronne à la main. Un tribun signala cet homme à l'empereur, qui lui demanda pourquoi il se présentait devant lui autrement que ses camarades :

« Je suis chrétien, dit le soldat, et ma religion ne me permet pas de porter vos couronnes. »

Cette fière réponse exaspéra les fureurs du barbare, et les édits de persécution furent publiés.

Il y eut alors des supplices nouveaux. Enfermés dans des peaux de bêtes fraîchement tuées, les chrétiens étaient jetés en pâture aux lions et aux ours. On les crucifiait avec des criminels; on les égorgeait en masse. Ceux qui enseignaient le peuple et dirigeaient l'Église, c'est-à-dire les prêtres et les évêques, furent surtout l'objet de poursuites et de condamnations implacables. Deux papes, saint Pontien et saint Antère, sont généralement considérés comme ayant été victimes de la persécution de Maximin. De nombreuses églises, que la tolérance du dernier empereur avait laissé construire, furent pillées et brûlées.

Dans le Pont et la Cappadoce, un tremblement de terre qui causa quelques désastres fut attribué aux maléfices des chrétiens. On fit couler leur sang pour apaiser les dieux. La mort violente du tyran mit seule un terme à la persécution.

PHILIPPE L'ARABE (244-249)

Tout en combattant les deux premiers Gordien, puis le soldat Maxime Pupien et le jurisconsulte Claude Balbin, que le sénat lui avait opposé dans l'espoir d'écraser un odieux tyran, Maximin n'avait pas cessé de mener de front et la guerre contre ses ennemis du dedans ou du dehors, et la persécution contre les chrétiens. Mais ceux-ci respirèrent sous Gordien III (238-244), et lorsqu'un crime eut donné le trône de ce jeune prince à l'Arabe Philippe, ils purent croire pendant quelques années que les beaux jours d'Alexandre Sévère étaient revenus pour eux.

Une tradition qui s'appuie, il faut le reconnaître, sur des autorités respectables, représente Philippe comme ayant appartenu à la religion chrétienne.

Eusèbe, sans se prononcer toutefois, cite des lettres qu'Origène aurait adressées à l'empereur ainsi qu'à sa femme, l'impératrice Marcia Otacilla Sévéra. Plusieurs écrivains ecclésiastiques attestent qu'il fut chrétien, et il résulte d'un passage de saint Jérôme, qu'aux solennités de Pâques, Philippe s'étant présenté dans l'église d'Antioche pour prendre part à la fête, l'évêque saint Babylas le repoussa comme meurtrier de Gordien, et lui imposa une pénitence à laquelle il se soumit. Ce qui est certain, c'est qu'il favorisa la religion chrétienne, qu'il gouverna avec douceur et avec justice, et que Rome lui dut des mesures auxquelles la morale publique ne pouvait qu'applaudir. Bien qu'il y ait eu dans la vie de Philippe une époque où « tout à coup il parut meilleur », ainsi que le remarque Bossuet, l'Église ne saurait avoir un grand intérêt à réclamer comme un de ses prosélytes cet Arabe, fils d'un chef de voleurs, qui, après avoir, selon toute probabilité, empoisonné

Misithée, le sage conseiller de Gordien, et sans nul doute assassiné Gordien lui-même, conclut une paix honteuse avec Sapor, roi des Perses, et lui vendit une fraction du territoire romain. Il paraîtrait plus sage d'adopter sur ce point l'opinion des anciens auteurs qui considèrent, non pas Philippe, mais Constantin, comme le premier empereur chrétien.

DÉCIUS (249-251)

Les légions s'étant révoltées, Philippe avait chargé un Pannonien, déjà célèbre sous Maximin, Quintus Trajanus Décius, de les faire rentrer dans le devoir. Décius, arrivé au camp, se laissa proclamer empereur, marcha contre son maître, qu'il rencontra près de Ravenne, le battit, le tua et lui trancha la tête. A Rome, les prétoriens égorgèrent le César enfant que Philippe avait confié à leur garde, et le sénat s'empressa de couronner le traître et le meurtrier.

Tel est l'homme dont le nom, dans l'histoire sanglante des premiers âges du christianisme, se place tout à côté de celui de Néron et de Domitien. Mais comment devint-il l'un des plus implacables persécuteurs? C'est ce qu'il convient d'expliquer.

Décius, en prenant le pouvoir, avait été effrayé de l'état de dissolution dans lequel l'empire semblait se précipiter. D'un côté, les mœurs corrompues au dernier degré, les anciennes institutions foulées aux pieds, le sénat, l'ordre équestre, souillés d'éléments impurs, les impôts mal répartis, la justice vénale; de l'autre, les temples déserts, les dieux méprisés. Décius eut l'idée de se faire réformateur. Il rétablit la censure; il frappa le christianisme. Mais que pouvait la censure dans les circonstances actuelles? Comment espérer que la dépravation armée se soumettrait à une magistrature sans armes? Et d'ailleurs

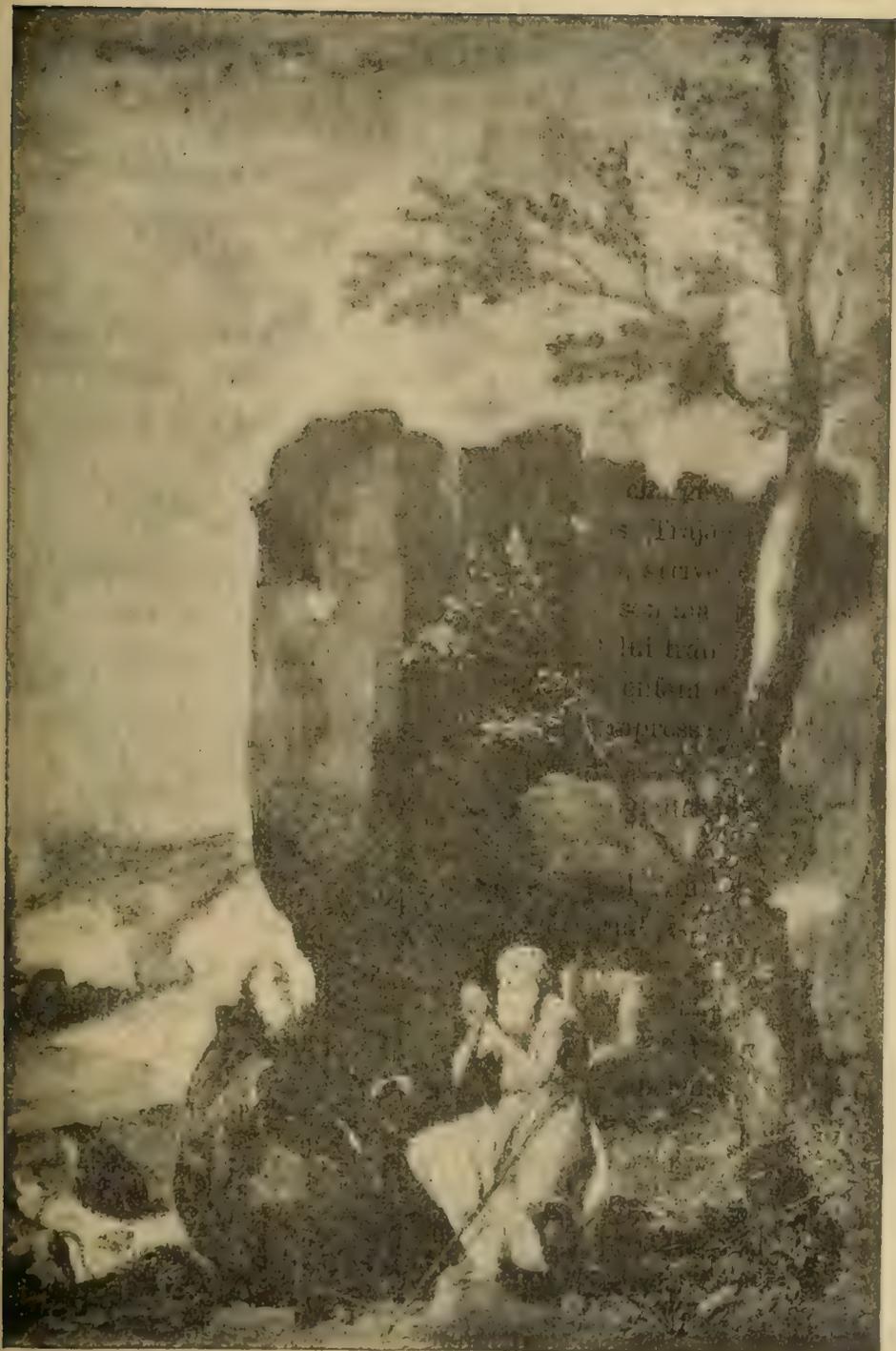
l'invasion des Goths dans la basse Mésie, puis dans la Thrace et la Macédoine, ne devait pas tarder à rendre impossible l'adoption même de la nouvelle mesure.

Quant au christianisme, il avait résisté à d'autres épreuves dans des temps plus difficiles et des conditions plus incertaines. Deux siècles d'existence lui avaient donné une force et une étendue énormes. À l'épiscopat de Dèce, sa hiérarchie était fortifiée et constituée : à Rome seul on comptait quarante-sept évêques, sept diacres, sept sous-diacres, quarante-deux exorcistes, cinquante-deux exorcistes, lecteurs et portiers, quinze cents œuvres, infirmes ou pauvres nourris par l'Église. Les chrétiens se réunissaient publiquement ; ils avaient leurs temples et leurs cimetières ; ils formaient une société dans la société, un État dans l'État. Lorsque parurent les édits impériaux, ils étaient prêts à subir la lutte.

HUITIÈME PERSÉCUTION

La persécution de Dèce, on le comprend, d'après ce qui précède, eut un caractère plus politique que religieux. On y voit l'action réfléchie du pouvoir qui, sans négliger le concours des passions populaires habilement excitées, cherche surtout et d'abord à frapper le christianisme dans ceux qui en sont les premiers représentants.

Le pape Fabien ouvre la longue liste des confesseurs. Il subit le martyre à Rome le 20 janvier de l'an 250. Telle était alors la violence de l'orage qui soufflait sur le troupeau, qu'il y eut vacance du siège pontifical pendant seize mois. — Alexandre, évêque de Jérusalem, qui avait déjà souffert sous l'empereur Septime-Sévère, fut de nouveau persécuté et mis en prison où il mourut. Babylas, l'énergique évêque d'Antioche, qui avait défendu l'entrée de l'église au meurtrier Philippe,



Saint Antoine le Grand et saint Paul, premier ermite. (D'après Vélasquez.)

périt également dans les cachots. A Carthage, le peuple ameuté demandait à grands cris, dans l'amphithéâtre, la mort du pieux et savant évêque Cyprien. Cyprien crut devoir s'éloigner; mais, du fond de sa retraite, il continua de veiller sur son troupeau, jusqu'au jour où, son œuvre étant accomplie, la persécution de Valérien fit couler son sang.

A Alexandrie, Denys, le chef de l'école théologique de cette ville, est arrêté par les soldats du proconsul. Ses disciples le délivrent et le cachent. Dans le récit que le saint docteur nous a laissé de la persécution à laquelle il put échapper, nous trouvons les noms de dix-sept des principaux martyrs d'Alexandrie qui, ajoute-t-il, « ressemblait à une ville prise d'assaut. »

Eusèbe et les historiens chrétiens nous donnent d'effroyables détails sur les cruautés des persécuteurs. Le génie des supplices arriva sous Décius à des inventions atroces. Après les prisons, le fouet, les bûchers, les bêtes féroces, la poix bouillante, la cire fondue, les pieux aiguisés, les tenailles rouges au feu, on mit en œuvre les tortures lentes, afin de lasser la patience du martyr, d'épuiser en lui jusqu'à ses dernières forces, et d'arracher ainsi à la faiblesse, à l'énervement, à la fièvre, une rétractation que les tourments ordinaires, si cruels qu'ils fussent, n'auraient pu amener. On cite un juge qui, après avoir fait subir à un infortuné le supplice du chevalet et des plaques ardentes, ordonna qu'il fût oint de miel et exposé au soleil pour être dévoré par les mouches. D'autres eurent recours aux attraites de la volupté pour vaincre, par la corruption, ces athlètes qui résistaient à toutes les tortures. On vit alors un jeune martyr se couper la langue avec les dents et la cracher au visage d'une femme impudique.

Parmi ceux qui, suivant le conseil des évêques, se dérobaient à la persécution et allaient attendre des jours meilleurs dans des retraites éloignées et parfois jusque dans les déserts, il y eut un jeune homme, nommé Paul, appartenant à l'une

des plus grandes et des plus riches familles de la basse Thébaïde. Après avoir distribué son bien aux pauvres, Paul s'enfonça dans la solitude. Au pied d'une montagne, il trouva une grotte ombragée d'un palmier et dans laquelle coulait une fontaine qui donnait naissance à un ruisseau. Paul s'enferma dans cette grotte et y vécut quatre-vingt-dix ans. Peu de temps avant sa mort (342), il reçut la visite de saint Antoine, qui lui apprit la conversion de Constantin et le triomphe de la religion chrétienne. L'Église honore saint Paul comme le père des anachorètes.

VALÉRIEN (253-260)

La persécution, suspendue ou du moins ralentie sous Gallus et sous le Maure Émilien, successeurs de Décius, se ralluma sous Valérien.

Publius Licinius Valérianus avait dû, moins encore à son illustre naissance qu'à ses grandes vertus, la dignité de censeur, rétablie par Décius. C'était un homme des temps anciens, irréprochable dans sa conduite privée, détestant la tyrannie, brave sur le champ de bataille, et paraissant tout à fait digne de l'empire. Mais lorsqu'il l'eut reçu de l'armée des Gaules et de Germanie, on vit bientôt que le fardeau était au-dessus de ses forces, bien qu'il eût cherché à l'alléger en s'associant son fils Gallien.

Les circonstances d'ailleurs étaient difficiles. Les Germains envahissaient les Gaules du côté du Rhin, et avec eux les Francs, dont le nom apparaît alors pour la première fois dans l'histoire. La Mésie, la Thrace, la Macédoine étaient ravagées par les Goths; la Chalcédoine, Trébizonde et Nicomédie tombaient au pouvoir des Scythes; les Perses, sous la conduite de Sapor I^{er}, s'emparaient de l'Arménie, soumettaient la Syrie et

prenaient Antioche. De tous côtés, les barbares accouraient sur l'empire romain comme sur une proie qui leur était réservée. Fléaux de Dieu, fléaux aveugles, ils allaient devant eux, accomplissant une œuvre de destruction et de ruine d'où, à leur insu, la réorganisation et la vie devaient sortir un jour.

Tandis que Valérien se disposait à faire face à tous ces dangers, un magicien d'Égypte, Macrien, dont il avait fait son conseiller et son ami, lui persuada que l'unique moyen d'assurer le succès de ses armes, et par conséquent de sauver l'empire, était d'anéantir le culte chrétien en abomination aux dieux de la patrie. Macrien entoura le faible prince de devins et d'enchanteurs et lui arracha les édits de persécution.

NEUVIÈME PERSÉCUTION (257)

Tandis que Valérien guerroyait en Orient contre les Perses, Macrien faisait exécuter à Rome les édits impériaux. Ces édits portaient : la mort contre les évêques, les prêtres et les diacres; la mort ou la dégradation des sénateurs et des chevaliers qui auraient embrassé la foi de Jésus-Christ; la mort ou l'exil contre les femmes chrétiennes; la mort contre les affranchis; dans tous les cas, la confiscation des biens des condamnés. Deux papes furent immolés : Étienne I^{er} et Sixte II.

Laurent, premier diacre de l'Église romaine, voyant conduire au supplice Sixte, qui lui avait donné le diaconat et l'avait toujours tendrement aimé, le suivit en versant des larmes, et disant :

« Où allez-vous, mon père, sans votre fils ? »

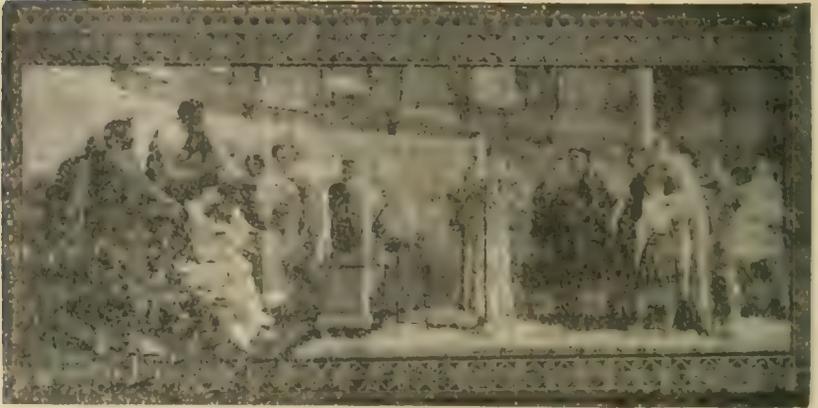
— Patience, mon fils, répondit le confesseur, un plus grand combat vous est réservé; dans trois jours nous serons réunis. »

Laurent était gardien des trésors de l'Église. Le préfet de

Rome exigea que tout lui fût livré : argent et vases précieux. Laurent obtint un délai de trois jours, vendit, suivant l'ordre qu'il avait reçu de Sixte même, le dépôt sacré; puis, ayant rassemblé sur le forum tous les malheureux que l'Église nourrissait, il les montra au préfet et lui dit :

« Voilà les trésors de l'Église. »

Laurent fut battu de verges et grillé sur des charbons



Saint Laurent et le préfet de Rome. (D'après Fracassini.)

ardents. Sa mort héroïque convertit plusieurs sénateurs, qui voulurent rendre à son corps les derniers devoirs; ils l'enterrirent près du chemin de Tibur, à l'endroit où s'éleva, sous le règne de Constantin, l'église qui porte son nom. Rubens et Tâcen ont puisé dans le martyre de saint Laurent une de leurs plus magnifiques inspirations.

Un enfant de Césarée en Cappadoce, Cyrille, étonna ses bourreaux eux-mêmes par son inébranlable fermeté au milieu des supplices.

La Gaule inscrivit, parmi les noms les plus glorieux de son martyrologe, ceux de Patrocle, de Troyes et de Saturnin, de Toulouse, l'Espagne, culta d'un évêque de Taragone.

En Afrique, la persécution déploya toutes ses violences. Les seules mines de la Numidie renfermèrent neuf évêques. Cyprien, qui, sous Décius, avait cru devoir céder aux clameurs et aux menaces des païens, dans la pensée que son éloignement calmerait l'irritation populaire, resta ferme cette fois au milieu de son troupeau, et fit tête à l'orage. Arrêté au mois d'août de l'an 257, exilé d'abord dans les environs de Carthage, puis traduit devant le proconsul, il fut condamné à être décapité. Une foule immense accourut au lieu du supplice. Cyprien se mit à genoux et se prosterna pour prier, donna vingt-cinq écus à l'exécuteur comme témoignage de son pardon, se couvrit les yeux avec un bandeau, tandis que les fidèles étendaient des linges autour de lui pour recueillir son sang, et sa tête tomba sous le fer du bourreau. Deux églises furent bâties dans la suite en son honneur, l'une au lieu de son martyre, l'autre au lieu de sa sépulture. Son nom est inséré dans le canon de la messe, parmi ceux des apôtres et des martyrs dont on célèbre la mémoire.

VALÉRIEN, PRISONNIER DE SAPOR (260 A 263)

La fin tragique de Valérien a ému l'histoire, et à juste titre. Lorsqu'il quitta l'Italie pour aller défendre les provinces d'Asie, ravagées par les Perses, les édits de persécution étaient signés. Les prisons se remplissaient de chrétiens; les tribunaux instruisaient; le sang coulait. Rassuré par l'inexorable fidélité avec laquelle Macrien exécutait ses ordres, persuadé que ces hécatombes de chrétiens ne pouvaient manquer de lui rendre les dieux favorables, Valérien arriva devant Antioche qu'il reprit, courut à Édesse, où il fut battu, et se rendit à peu près seul et désarmé à une conférence où Sapor le fit prisonnier. Son vainqueur lui infligea, non la mort, mais la honte.

Il le traîna, enchaîné et revêtu de la pourpre, à travers les villes de son empire, lui appuyant le pied sur la tête, sur le cou, sur le dos, lorsqu'il voulait monter à cheval ou sur son char. Le supplice dura trois ans. Parfois le captif se tournait du côté de Rome, regardant si Gallien, son fils, ou Macrien, son ministre, venait à son secours. Le ministre avait mis la main dans la trahison de Sapor; le fils s'était réjoui d'un revers qui annonçait pour lui le moment de régner :

« Je savais, dit-il, que mon père était homme. »

Valérien mort, l'historien Agathias fait entendre qu'il fut écorché vif; sa peau tannée, teinte en rouge et empaillée, resta suspendue pendant plusieurs siècles aux voûtes du principal temple de la Perse.

Des écrivains ont exprimé la pensée qu'en la personne de Valérien furent expiés la honte et le malheur de tant de rois humiliés au Capitole.

D'autres ont vu l'intervention de la justice divine dans l'épouvantable châtement qui frappa le persécuteur.

L'EMPIRE SOUS GALLIEN ET LES TYRANS. —

LES CHRÉTIENS DURANT LA PESTE

Pendant la captivité de Valérien et les huit années qui suivirent, l'empire romain présenta un spectacle affreux. Les Barbares franchissent les frontières; l'Égypte se révolte; la Gaule et l'Asie sont perdues. Trente, ou plus sûrement dix-neuf tyrans surgissent sur les différents points du territoire, se partagent le commandement des armées, se battent entre eux, résistent aux troupes du César de Rome, repoussent ou appellent à leur secours les ennemis du dehors. Gallien, couronné de fleurs, passe sa vie dans les festins et les jeux, indif-

fèrent à tout, excepté lorsque le bruit d'une rébellion ou d'une invasion trop voisine menace sa paix. Terrible alors et féroce défenseur de son repos, il donne des ordres impitoyables : il écrit à l'un de ses officiers en Illyrie, où venait de se révolter Ingénuus, souverain improvisé par l'armée :

« N'épargnez pas les mâles, quel que soit leur âge, enfants ou vieillards. Tuez quiconque s'est permis une parole, une pensée contre moi. »

Et tout en s'amusant à des jeux d'enfant avec des roses ou des fruits, il fait mettre à mort quatre ou cinq mille soldats rebelles. Puis, selon la parole de Chateaubriand, « il se replonge avec activité dans sa paresse. »

La terre, faute de culture, cesse de produire. Famine, tremblements de terre, inondations, météores étranges dans le ciel, ténèbres surnaturelles, et, pour couronnement à toutes ces calamités, la peste. La peste, à Rome seulement, emporte parfois cinq mille personnes en un jour. Elle ravage Alexandrie avec la même violence. Mais tandis que les païens se lamentent, fuient effarés, se déchirent dans les rues, ou s'enferment dans leurs demeures comme dans des forteresses, les chrétiens ne trouvent dans le fléau qu'une occasion d'exercer la plus héroïque charité. Eux seuls ont le courage de secourir les malades.

« Ils les visitent, dit saint Denis d'Alexandrie, ils les consolent, ils les soulagent; ils ne sont point arrêtés par le danger de gagner eux-mêmes la maladie, de sorte que plusieurs sont morts en guérissant les autres. Beaucoup de prêtres, de diacres, de laïques vertueux ont aussi sacrifié leur vie; mais ceux qui restent prennent leur place et continuent de rendre aux malades les mêmes services. Les païens, au contraire, prennent la fuite; ils abandonnent ceux qu'ils aimaient le plus; ils les jettent dans les rues, même avant leur mort, et ils laissent les corps sans sépulture comme du fumier, tant

ils craignent de contracter la maladie, que toutefois ils n'évitent pas ».

Au milieu de toutes ces désolations, le lâche Gallien meurt assassiné devant Milan. Claude II reçoit la pourpre, qu'il laisse à Aurélien, après avoir, pendant deux ans, suspendu par son courage la décadence de l'empire.

AURÉLIEN (270-275)

Ce que la valeur de Claude avait commencé, la main de fer d'Aurélien l'acheva. Après avoir contenu, repoussé ou écrasé les ennemis du dehors, ce soldat d'aventure, qui se montra servent à la hauteur de sa fortune inattendue, s'occupa des réformes que l'administration intérieure exigeait. Il y apporta sa rigueur naturellement excessive, qu'il poussa bientôt jusqu'à la cruauté. Dans les commencements de son règne, il avait laissé les chrétiens en paix, non pas qu'il leur fût favorable, comme on l'a cru, mais uniquement parce que les grandes guerres des frontières l'absorbaient tout entier. Déjà, lors de son passage dans les Gaules, où il était allé combattre et vaincre Tétricus, il était sur le point de signer un édit de persécution, quand la foudre tombant tout à coup presque à ses pieds lui fit ajourner l'exécution de ses ordres contre les chrétiens. Une fois maître de l'empire pacifié, il n'hésita plus à verser le sang d'une secte « ennemie des dieux et du peuple romain ».

« Il méditait une persécution générale, dit Eusèbe, mais la mort, ou le mort violente, qui, de Commode à Constantin, frappa presque tous les princes de ces temps malheureux, empêcha la réalisation de ses projets. »

Il ne mourut pas cependant sans avoir trempé ses mains dans le sang chrétien; soit qu'il eût donné des ordres formels,

comme l'atteste Lactance, soit que sa haine bien connue contre les fidèles ait suffi pour stimuler le zèle des magistrats, il y eut des martyrs sous son règne. Le pape Félix I^{er} souffrit le 22 décembre 274. En Lycaonie, saint Comon et son jeune fils furent jetés dans l'huile bouillante. Dans les Gaules périrent saint Firmin, premier évêque d'Amiens; saint Lucien, premier évêque de Beauvais; saint Denys, premier évêque de Paris. Denys, l'apôtre des Gaules, le fondateur des Églises de Chartres, de Senlis, de Meaux, de Cologne, etc., fut arrêté avec le prêtre Rustique et le diacre Éleuthère. Tous trois, après avoir été cruellement tourmentés, eurent la tête tranchée sur cette colline de Lutèce, que les chrétiens appelèrent dès lors *mons Martyrum*, et qui est aujourd'hui Montmartre.

LE CHRISTIANISME A LA FIN DU III^e SIÈCLE (275-300)

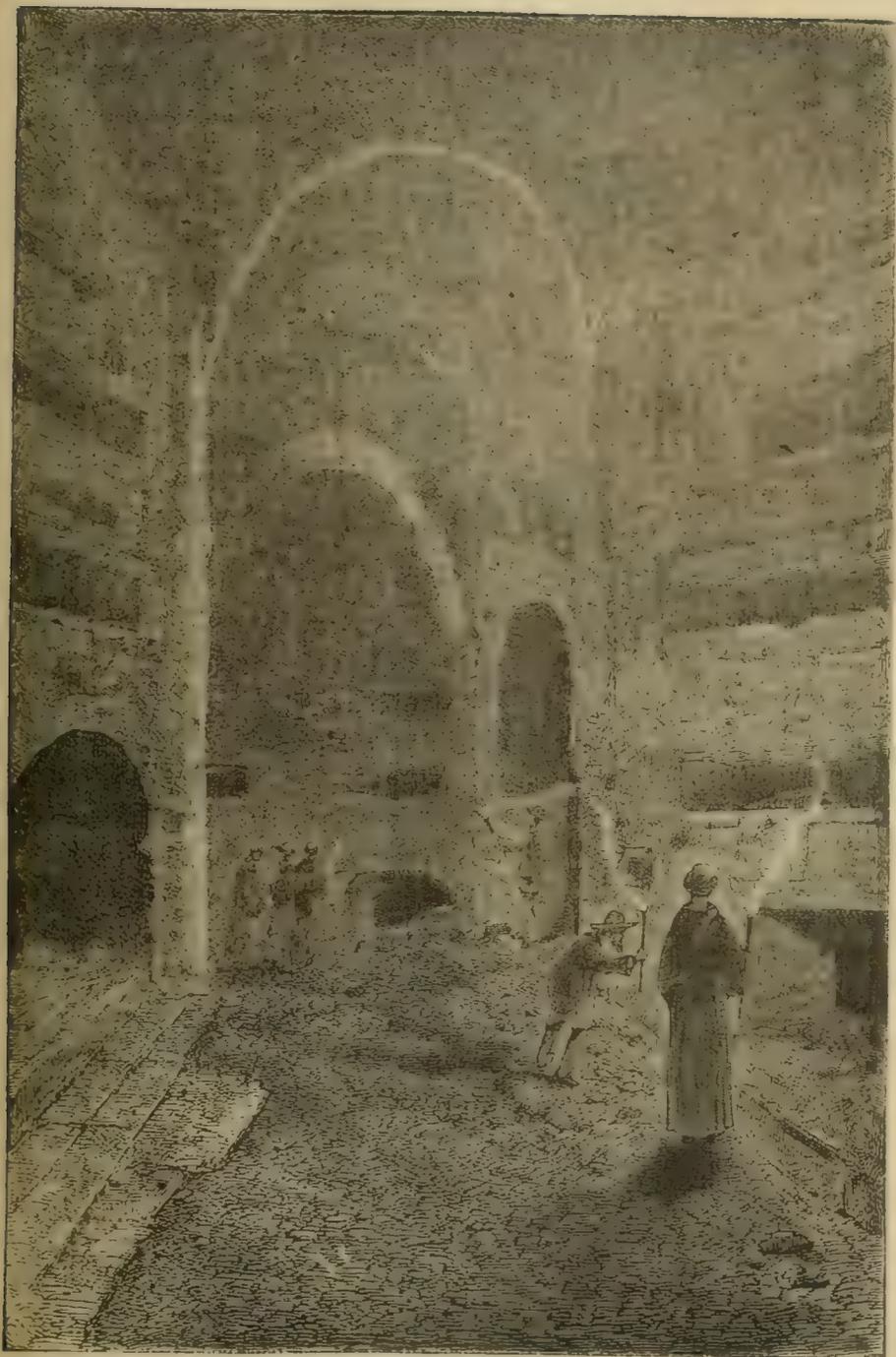
Les successeurs d'Aurélien, Tacite, Probus, Carus, Carin et Numérien, donnèrent la paix à l'Église. Dioclétien lui-même, qui devait lui porter des coups si terribles, ne l'inquiéta point dans les premières années de son règne, de sorte que, pendant vingt-huit ans, elle jouit encore d'une de ces trêves que la Providence lui avait ménagées de temps en temps comme pour lui permettre de reprendre haleine, de se consolider dans la foi, et de faire éclater aux yeux du monde les grandes vérités qui devaient le régénérer.

Dans cet intervalle, on releva les temples chrétiens brûlés sous Maximin, on en construisit de nouveaux, on agrandit ceux qui avaient été épargnés. Les conversions se multipliaient partout. Le pape Fabien avait envoyé dans les Gaules plusieurs évêques apostoliques chargés d'y continuer l'œuvre d'Irénée, et parmi eux saint Paul, qui fonda les Églises de Narbonne, de Béziers et d'Avignon; saint Martial, premier

évêque de Limoges; saint Gatien, premier évêque de Tours; saint Taurin, premier évêque d'Évreux; saint Astrémoine, évêque de l'Auvergne. Ces missionnaires zélés cicatrisèrent peu à peu les blessures que la persécution avait faites à l'Église des Gaules. Mais l'heure du triomphe n'avait pas encore sonné pour la religion du Christ. Le paganisme résistait d'ailleurs avec une fermeté et une habileté extraordinaires. Les progrès de la religion nouvelle semblaient le réveiller de sa torpeur et lui rendre des forces qui l'avaient abandonné depuis longtemps. Un éminent historien, César Cantu, peint parfaitement cette situation :

« Les païens, dit-il, qui n'avaient qu'indifférence ou mépris pour leur religion, s'y attachèrent par esprit de réaction quand les chrétiens se mirent à en démontrer la fausseté et l'indécence. Ils prétendirent que les doctrines ou les pratiques dont le bon sens faisait justice dès qu'on les connaissait, étaient des additions populaires ou des symboles d'une sagesse mystérieuse et d'une morale sublime. On revint donc au respect des anciennes fables, et le dépit de les voir dénigrées par les nouveaux sectaires fit qu'on voulut les soutenir par tous les moyens. Les sacrifices furent en conséquence plus multipliés, plus pompeux que jamais, et l'on en introduisit même de nouveaux. Des initiations et des expiations, destinées à suppléer à ce que l'Église promettait par le baptême et la confession, furent proposées aux croyants. Puis vinrent les miracles, les prophètes, les oracles, les guérisons aux temples d'Esculape; le fanatisme du peuple s'en exalta tellement que les villes et les corporations demandaient à l'envi aux empereurs l'exécution des anciennes lois, c'est-à-dire l'extermination des chrétiens. »

Dioclétien ne devait pas tarder à prêter l'oreille aux réclamations du peuple et à leur donner satisfaction.



Catacombes de Saint-Calliste.

LES PAPES DU III^e SIÈCLE

Quinze papes se succèdent sur la chaire de saint Pierre, pendant le III^e siècle.

Ce sont :

Zéphirin (202-219), Romain de naissance; l'Église célèbre sa fête le 26 juillet.

Calixte (219-223), né à Rome dans l'esclavage; institua le jeûne des Quatre-Temps; fonda, sur le chemin de Rome à Ardée, le cimetière chrétien, qui s'appela d'abord les catacombes de Calixte, et qui s'appelle aujourd'hui le cimetière de Saint-Sébastien. Une inscription placée sur la porte fait connaître qu'il renferme cent soixante-quatorze mille martyrs.

Urbain I^{er} (223-230); son père, Pontianus, était l'un des principaux citoyens de Rome; fut enterré aux catacombes de Calixte; ses reliques sont vénérées comme celles d'un martyr.

Pontien (230-235), Romain, issu de l'illustre famille Calpurnia, exilé sous Maximin dans l'île de Tavolato, voisine de la Sardaigne, où il mourut de misère et d'abandon. Saint Fabien fit rapporter son corps à Rome.

Antère (225-236), Grec de naissance, martyr sous Maximin.

Fabien (236-251), martyr sous Décius, combattit les hérétiques, entre autres Privatus, évêque de Lambesa, en Afrique, et envoya des missionnaires dans les Gaules.

Corneille (251-252), exilé sous Décius à Centum Cellæ (Civita-Vecchia), où il mourut. Son corps fut, dit-on, transporté à Compiègne, dans l'abbaye qui porte son nom.

Lucius I^{er} (252-253), né probablement à Rome; exilé sous Décius avec saint Corneille à Civita-Vecchia; martyr sous Valérien.

Étienne I^{er} (253-257), Romain, martyr sous Valérien, com-

luttit avec zèle les erreurs de Marcien, évêque d'Arles, qui avait embrassé les doctrines de Novatien touchant l'exclusion absolue de la communion chrétienne de tous ceux qui, pendant les persécutions, avaient eu la faiblesse de retomber momentanément dans l'idolâtrie. Il s'éleva également contre Basilide, évêque de Mérida, et contre Martial, évêque de Léon et d'Astorga, accusés d'être « libellatiques », c'est-à-dire d'approuver ceux qui, à prix d'argent, obtenaient des magistrats un certificat attestant qu'ils avaient sacrifié aux dieux.

Sixte II (257-259), né à Athènes, martyr sous Valérien.

Denys (259-269), né en Calabre; condamna l'hérésie de Sabellius, qui n'admettait aucune distinction entre les trois personnes de la Trinité. Saint Basile l'appelle « un homme illustre par l'intégrité de sa foi et par ses vertus de toutes sortes ».

Félix (269-275), Romain, lutte contre les novateurs et surtout contre Sabellius et Paul de Samosate; martyr sous Aurélien.

Eutykien (275-283), né à Luni; institua l'offertoire de la messe; prit des mesures sévères dans l'intérêt de la discipline religieuse.

Caius (283-296), d'origine dalmate, neveu de Dioclétien; obligé de s'enfuir de Rome pour échapper aux premières poursuites dirigées contre les chrétiens, sous le gouvernement de Dioclétien et de Maximin, il ne cessa, du fond de sa retraite, d'exhorter les confesseurs et les martyrs. C'était, disent les historiens, un homme d'une rare prudence et d'une vertu courageuse.

Marcellin (296-308), fils d'un riche citoyen romain nommé Projectus, converti à la foi chrétienne. Son pontificat a été ensanglanté par la terrible persécution de Dioclétien. Pétilius et les Donatistes l'accusèrent d'avoir sacrifié aux idoles. Saint Augustin a répondu à cette calomnie :

« On appelle Marcellin scélérat, sacrilège; moi, je le déclare

innocent. Il n'est pas nécessaire que je me fatigue pour prouver sa défense; car Pétilius ne se hasarde pas à prouver son accusation. »

La plupart des écrivains ecclésiastiques, d'accord avec saint Augustin, proclament le courage et la foi de Marcellin.

XI

DIOCLÉTIEN (285-305)

PARTAGE DE L'EMPIRE — GALÉRIUS ET LES CHRÉTIENS

Le règne de Dioclétien (C. Valerius Jovius Diocletianus), qui embrasse une période de vingt ans, a été souvent appelé, dans l'histoire : « l'ère de Dioclétien. » Les chrétiens l'ont appelé : « l'ère des martyrs. »

Or, comment s'accomplit l'acte qui vint tout à coup déshonorer un règne longtemps sage et modéré? Quelle est, d'un autre côté, la part de solidarité qui doit être attribuée à Dioclétien dans ce grand crime et dans cette grande faute? c'est ce qu'il est nécessaire d'expliquer.

Dioclétien, proclamé par les légions, trouva l'empire dans une situation peu rassurante : insubordination générale dans les troupes, invasion des barbares, révolte des Bagaudes dans les Gaules, insurrection de Carrausius dans la Grande-Bretagne. L'édifice politique d'Auguste s'écroulait. Une reconstruction totale était indispensable, œuvre immense qui dépassait les forces d'un seul homme. Dioclétien n'hésita pas à

partager le pouvoir. Le 1^{er} avril 286, il s'adjoignit un de ses anciens compagnons d'armes, Maximien, avec le titre d'Auguste. Dioclétien adopta le surnom de Jovien, son collègue celui d'Hercule, indiquant ainsi que l'un était la sagesse qui dirige, l'autre la force qui exécute. Quelques années après, comme les difficultés étaient loin d'être aplanies, les Perses ayant pris la Mésopotamie, les Goths, les Germains, les Sarmates occupant les frontières du Rhin et du Danube, prêts à les franchir, les deux Augustes s'associèrent deux Césars : Constance Chlore (le pâle) et Galérius. Ils se divisèrent l'empire.

Dioclétien se réserva la Thrace, l'Égypte, la Syrie, l'Asie, et établit sa cour à Nicomédie.

Il donna à Maximien l'Italie, l'Afrique, la Sicile et les îles de la mer Tyrrhénienne, avec Milan pour capitale.

Constance eut la Bretagne, la Gaule et l'Espagne ; Trèves fut le siège de son gouvernement.

Galérius alla fixer sa résidence à Sirmium, ayant sous son commandement la Grèce, l'Illyrie et les bords du Danube.

Dioclétien, fils d'un affranchi dalmate, soldat de fortune, vaste esprit, âme faible : « Tout ce qu'il a fait de grand et de petit, dit Chateaubriand, découle de l'une ou de l'autre de ces sources. »

Maximien, fils d'un paysan, rude, ignorant, grossier, mais brave et expérimenté, soumis d'ailleurs à l'ascendant et à la supériorité de son collègue.

Constance, cœur honnête, loyal et clément, estimé des païens, aimé à juste titre des chrétiens, qu'il protégeait.

Galérius, Dace d'origine, berger dans son enfance, le mauvais génie de l'empire et de l'empereur, souple, ambitieux, rusé, superstitieux, cruel.

Tels étaient les quatre hommes qui commandaient au monde. L'organisation nouvelle produisit rapidement des résultats favo-

rabdes. Les provinces pacifiées, les barbares repoussés, la paix conclue avec les Perses. Rome célébra la brillante série de ses victoires par un triomphe splendide. Dioclétien, déjà vieux, souffrant, las du pouvoir peut-être, rentra à Nicomédie, après une apparition de treize jours à Rome. Galérius le suivit bientôt dans sa capitale de l'orient. C'était dans l'hiver de 302 à 303. Entouré de sophistes, défenseurs acharnés des vieilles croyances, excité par sa mère, paysanne fanatique, que les chrétiens avaient outragée en refusant de sacrifier avec elle aux dieux des montagnes, Galérius avait juré d'obtenir de l'empereur un édit de persécution. Il manœuvra habilement : mais, si affaibli qu'il fût, l'esprit prudent et modéré de Dioclétien résistait aux mesures extrêmes. Galérius ne se découragea pas. Aidé de quelques personnages éminents, il ne cessait de représenter au prince le danger de la situation : les temples abandonnés, les écoles des philosophes désertes, la secte des chrétiens se multipliant de plus en plus, formant un véritable État dans l'État, entravant l'action de l'autorité légitime, et décomposant ainsi l'indispensable unité des lois et des croyances. C'était une question de vie ou de mort pour l'empire. L'empereur pouvait-il hésiter?... Il hésita, car il savait que l'administration aussi bien que l'armée n'avaient qu'à se louer des chrétiens, soit comme fonctionnaires, soit comme soldats. Les chrétiens qui remplissaient son palais étaient ses plus fidèles serviteurs ; il les avait entourés de sa tolérance, mieux encore de son estime, si bien que, sûrs de ces dispositions favorables, les chrétiens de Nicomédie avaient construit leur église sur une hauteur, en vue même du palais impérial. Il n'ignorait pas en outre que sa femme, l'impératrice Prisca, et sa fille Valéria, objets de sa plus tendre affection, avaient embrassé la religion nouvelle. Frappera-t-il à la fois tout ce qu'il aime, tout ce qu'il respecte, tout ce qu'il a cru devoir au moins tolérer ? Après plusieurs mois d'une

lutte sans répit, il céda. Un premier édit de proscription générale fut signé, mais sous cette condition qu'aucune violence personnelle ne serait exercée.

Le 23 février 303, jour des fêtes Terminales, le préfet du prétoire et les principaux fonctionnaires entrèrent de force dans l'église de Nicomédie. Les saintes Écritures furent brûlées, le temple fut abattu.

Le lendemain, l'édit fut promulgué et affiché dans les rues de Nicomédie. Les églises devaient être démolies dans toutes les provinces, les livres saints jetés aux flammes, les biens des églises vendus à l'encan ou confisqués. Défense, sous peine de mort, d'assister à des conventicules secrets. Le refus de rendre hommage aux dieux était puni, pour les hommes libres, par l'exclusion des honneurs et des emplois ; pour les esclaves, par la perte de tout espoir d'affranchissement. Les uns et les autres, du reste, mis hors la loi, n'avaient ni la faculté de se défendre ni le droit de se plaindre.

Ce décret, si despotique qu'il fût, ne satisfaisait pas Galérius. Il y manquait les supplices et le sang. L'occasion de le compléter se présenta bientôt. Un chrétien, indigné, avait déchiré l'édit : Galérius s'écria que les impies venaient d'offenser la majesté impériale dans la manifestation de ses volontés sacrées, « en attendant qu'ils l'attaquassent dans sa personne elle-même. » Il eut soin que la prédiction ne tardât pas à s'accomplir. Deux fois, dans cette même journée, le feu se déclara au palais de l'empereur ; plus de doute possible, une vaste conspiration unissait tous les chrétiens, et Galérius triomphant obtint les décrets atroces qui, pendant dix années, inondèrent le monde de sang innocent.

DIXIÈME PERSÉCUTION (303-312)

« En ce temps-là, dit Bossuet, Rome, toujours ennemie du christianisme, fit un dernier effort pour l'éteindre, et acheva de l'établir. »

Lactance, qui a écrit au milieu des bourreaux et des victimes, nous a laissé sur cette époque sanglante une page qu'il faut citer :

« On emprisonnait les prêtres et tous les ministres de la religion; puis, sans les entendre, sans même les interroger, on les traînait à la mort. Les chrétiens, sans distinction d'âge ou de sexe, étaient condamnés aux flammes, et, comme il y en avait un grand nombre, on ne les livrait plus isolément au supplice, mais on les entassait sur les bûchers. Les esclaves étaient jetés à la mer avec des pierres au cou. La persécution frappait tout le monde. Les juges, siégeant dans les temples, contraignaient tout le monde à sacrifier. Les prisons étaient pleines. On imaginait de nouveaux genres de tortures, et, pour que personne n'échappât à tant de cruautés, on dressait des autels devant les grilles des cachots et devant les tribunaux, afin que les accusés sacrifiassent avant de plaider leur cause; ils étaient traduits ainsi, non seulement en présence des juges, mais en présence des dieux. »

Les supplices commencèrent à Nicomédie. Le courageux citoyen qui avait arraché l'édit impérial fut brûlé à petit feu. Les officiers du palais, convaincus d'être chrétiens, subirent d'atroces tortures. De Nicomédie, la persécution s'étendit rapidement dans les provinces. Le cri : Mort aux chrétiens! retentissait partout. On spoliait les églises, on les incendiait. En Phrygie, une ville dont les habitants étaient chrétiens fut cernée par un détachement de légionnaires. Les croyants se

réfugièrent dans le temple, où ils furent brûlés jusqu'au dernier.



Martyre de saint Pancrace.

On craignait une rébellion en Syrie, où le nombre des fidèles était considérable. Les troupes aidèrent les magistrats à prévenir tout danger, en égorgant en masse la population.

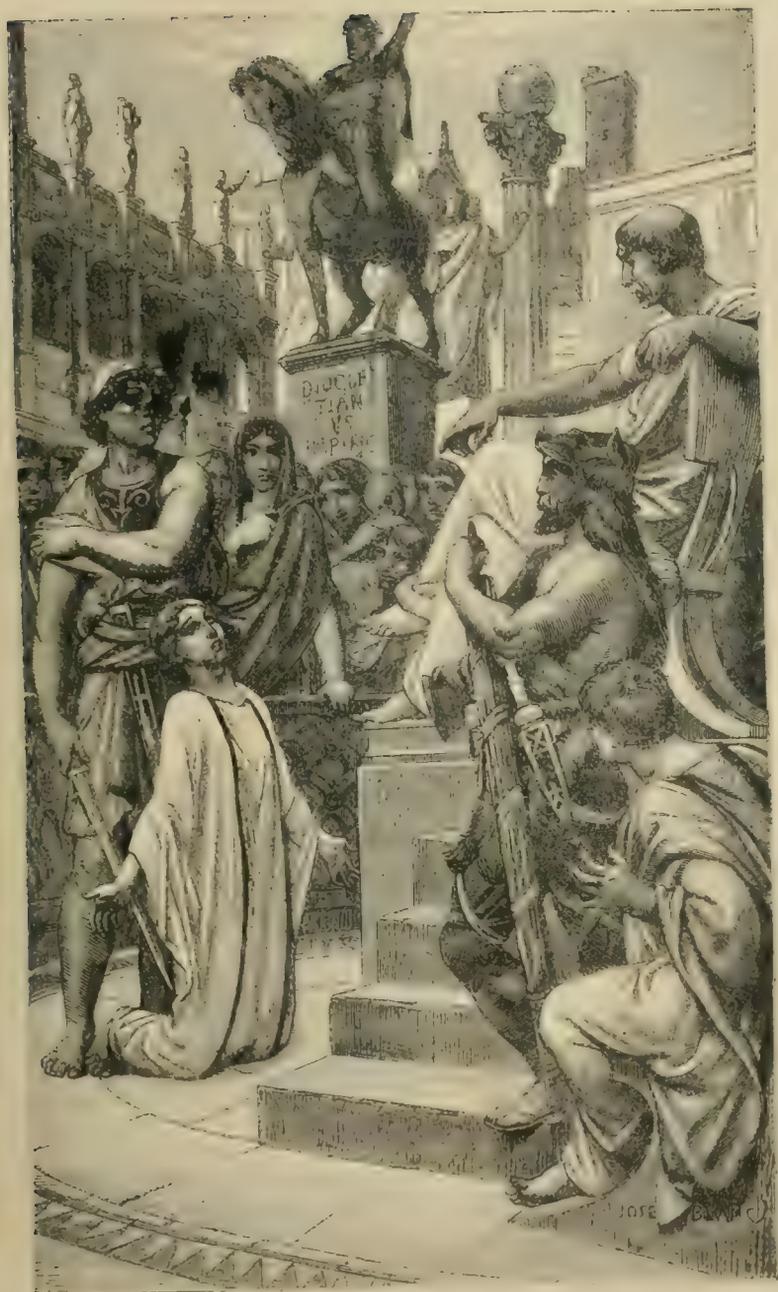
Dacien, gouverneur de l'Espagne, bien que sous les ordres de Constance, se montra l'exécuteur farouche de l'édit de Dioclétien. L'Espagne revendique les noms glorieux du diacre saint Vincent, qui fut martyrisé à Valence, et d'une jeune fille de douze ans, Eulalie, appartenant à une famille illustre, qui fut brûlée vive à Mérida.

En Afrique, la persécution enveloppa jusqu'à Adauctus, chef du trésor privé de l'empereur. — Les deux frères Côme et Damien, nés en Arabie, médecins renommés, furent mis à mort avec d'horribles tourments, en compagnie d'une foule d'autres chrétiens. — En Égypte, le fer des bourreaux, dit Eusèbe, s'émoissait à force de frapper. Les victimes couraient à la mort en chantant des cantiques d'actions de grâces.

L'église d'Italie fut digne de son passé; elle compta parmi ses confesseurs : à Rome, le comédien Gènesius, qui se convertit au moment même où il parodiait sur le théâtre le baptême chrétien; la jeune Sotéris; Panerace, âgé de quatorze ans; Agnès, de douze; le Milanais Sébastien, le prêtre Marcel, l'exorciste Pierre; — à Bologne, Agricola et Vital, son esclave; — à Milan, Celsus, Nabor, Félix, Gervais et Protas; — à Aquilée, Causius Cantien et Cantiénilla, de la famille Anicia; « gloires nouvelles d'un pays où la gloire, dit un historien, avait consisté jusqu'alors à tuer, non à souffrir. »

Dans la Gaule, où commandait Constance, la persécution fut relativement plus douce. Mais la clémence naturelle du prince était souvent impuissante devant des ordres supérieurs. Une lettre des chrétiens de Vienne et de Lyon à leurs frères d'Asie et de Phrygie nous fait connaître la rage qui animait alors leurs persécuteurs.

« Ils nous chassaient des maisons, des bains, des places, et ne souffraient pas, en général, qu'un seul de nous se montrât en public. Les plus faibles se sauvèrent; les plus courageux s'exposèrent à la persécution. D'abord, le peuple s'élançait



Martyre de sainte Agnès.

contre eux confusément, par masse, avec des vociférations, les trainant, arrachant leurs vêtements, les lapidant, les déchirant, leur faisant essuyer tout ce que la fureur peut inventer de plus cruel... »

Saint Quentin souffrit le martyre à Amiens, dont il avait été l'apôtre. Un vaillant officier, saint Victor, fut torturé à Marseille.

Dès l'an 286, Maximien, qui avait été envoyé dans les Gaules pour y réprimer la révolte des Bagaudes, avait exercé sur son passage des rigueurs extrêmes contre les chrétiens. C'est à cette époque qu'il faut reporter l'héroïque martyre de la légion thébéenne. Cette légion, toute composée de chrétiens, était venue d'Orient rejoindre Maximien dans le Valais, à Octodunum (Martigny). Elle avait pour chefs Maurice, Exupère et Candide. Le prince lui ordonna d'aller exterminer des peuplades chrétiennes disséminées dans les montagnes. Elle refusa. Il fit dresser des autels et lui commanda de prendre part aux sacrifices qu'il allait offrir aux dieux. Chefs et soldats se retirèrent alors à quelques lieues d'Octodunum, dans cette vallée où tombe, du haut des rochers abrupts, la célèbre cascade de Pissevache. L'empereur les rejoignit avec des troupes :

« Seigneur, lui dit Maurice, nous sommes vos soldats; nous recevons de vous la solde, mais nous recevons de Dieu la vie, et nous devons lui conserver l'innocence. Voulez-vous que nous tirions notre épée contre l'ennemi, nous sommes prêts, mais non contre des innocents. Nous avons les armes à la main, et voilà que nous les jetons à vos pieds, parce que nous aimons mieux mourir irréprochables que de vivre parjures. »

Maximien fit décimer deux fois la Thébéenne, mais, n'ayant pu vaincre sa résistance, il ordonna à ses troupes de l'envelopper et de la massacrer.

Et cinq mille hommes, braves comme des lions, se laissèrent égorger comme des agneaux.

MORT DES PERSÉCUTEURS

« Ainsi, après trois cents ans de persécution, dit Bossuet, la haine des persécuteurs devenait plus âpre. Les chrétiens les lassèrent par la patience. Les peuples, touchés de leur sainte vie, se convertissaient en foule. Galérius désespéra de les pouvoir vaincre. Frappé d'une maladie extraordinaire, il révoqua ses édits, et mourut de la mort d'Antiochus, avec une aussi fausse pénitence. »

L'édit par lequel Galérius autorisait enfin l'exercice public de la religion chrétienne fut promulgué le 30 avril 311, dans cette même ville de Nicomédie où, huit ans, deux mois et quelques jours auparavant, il avait arraché à la faiblesse et aux terreurs de Dioclétien l'édit de persécution générale. Au milieu des tortures que lui causaient d'horribles ulcères qui dévoraient lentement toutes les parties inférieures de son corps, Galérius demanda grâce au Dieu des chrétiens et réclama les prières de ceux-ci « pour sa conservation et sa prospérité ». Moins d'un mois après, il expirait à Sardica.

Dioclétien le suivit de près dans la tombe. Accablé de chagrin, loin de sa femme et de sa fille, qu'il n'avait pu revoir, et qui étaient mortes dans l'exil et la misère ; menacé par les Césars jaloux de cette ombre d'empereur, obsédé par le souvenir des crimes qu'il avait laissé commettre, il mourut au fond de la Dalmatie, dans sa retraite de Salone, en l'année 313.

Quant à Maximien, il s'était étranglé dans les Gaules, au mois de février 310, pour échapper au supplice infamant auquel il avait été condamné, comme traître et comme voleur des deniers de l'État.

La persécution, toutefois, ne s'éteignit pas entièrement avec ceux qui l'avaient ordonnée, et, malgré les remords tardifs de

Galérius, elle trouva un continuateur cruel dans son neveu Maximin.

Mais un jeune prince que Dieu réservait à de hautes destinées avait grandi au foyer même des persécuteurs. Miraculeusement protégé contre les périls de tout genre qui entourèrent son adolescence, il allait apparaître glorieusement sur la scène du monde et assurer le triomphe définitif de la plus grande des révolutions politiques et morales.

Constantin, premier empereur chrétien, montait sur le trône.

XII

CONSTANTIN LE GRAND (306-337)

Constance-Chlore, lorsqu'il fut nommé César, avait pour femme Héléne, humble chrétienne des environs de Nicomédie, qui avait touché son cœur autant par ses vertus que par sa beauté. Héléne mit au monde, vers 274, en Dacie, l'enfant qui fut Constantin. En 294, la politique brisa les liens qui l'unissaient au nouveau César; Constance dut épouser Théodora, belle-fille de Maximien-Hercule, et la mère de Constantin alla ensevelir ses jours dans une retraite profonde, d'où elle ne sortit qu'à l'avènement de son fils, en 306.

Mais ce fils, elle l'avait gardé près d'elle pendant plus de seize ans, et il serait difficile de contester l'influence de cette première éducation sur les résolutions ultérieures du prince. Les mœurs douces et simples de cette mère chrétienne, ses conseils, sa charité immense, l'exemple même de son père qui lui enseigna la modération, tout devait contribuer à préparer pour Constantin les voies à sa conversion future.

Le vieux Dioclétien aimait ce jeune prince franc, alerte, intelligent. Galérius le haïssait et lui dressait des embûches. Dans l'armée, il était populaire. Sa grande taille, son air mar-

tial, son affabilité, sa bravoure, faisaient de lui l'idole du soldat. On se racontait dans les camps ses prouesses extraordinaires. Un jour, sur les frontières, Galérius l'envoya combattre seul un chef barbare d'une stature effrayante. Constantin, sans hésiter, court droit au colosse, le terrasse, et, le traînant par les cheveux, l'amène sanglant et poudreux aux pieds de son général. Un autre jour, l'Auguste jaloux le força de s'exposer dans l'arène, comme un belluaire, aux griffes d'un lion furieux. Le prince tira son épée, alla égorger le monstre et revint prendre sa place, calme et souriant, au milieu des applaudissements de la foule et surtout des soldats. Constantin ne se dissimulait pas les dangers que la haine de Galérius lui faisait courir. Il se décida à rejoindre son père dans la Grande-Bretagne. Mais, certain qu'il serait poursuivi, il eut recours à un stratagème qui le sauva. Il fit tuer ou estropier, de poste en poste, tous les chevaux qu'il laissait derrière lui jusqu'à Boulogne, où il s'embarqua.

Constance mort (306), les légions proclament son fils Auguste, et Galérius n'ose lui refuser la pourpre. Six empereurs règnent à la fois : Constantin, Maxence et Maximien en Occident; Licinius, Maximien et Galérius en Orient. L'empire se débat entre ces maîtres qui se déchirent et s'écrasent mutuellement. Les peuples, victimes du délire des princes, attendent dans l'anxiété l'heure de la délivrance. Elle va sonner. Maxence, fils de Maximien, maître de Rome depuis cinq ans, tyrannise l'Italie et l'Afrique. Il renouvelle dans son voluptueux palais toutes les folies monstrueuses de Caligula et d'Élagabale. Sous prétexte de venger la mort de son père, il médite d'envahir la Gaule. C'est le moment où va s'accomplir le plus grand fait de l'histoire moderne.

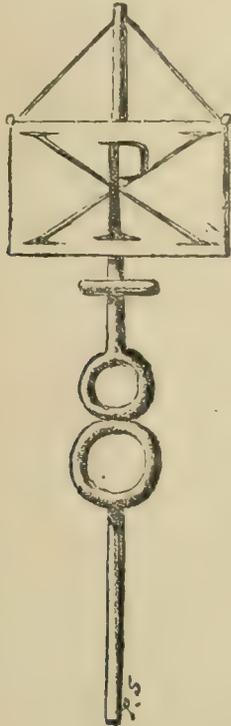
CONVERSION DE CONSTANTIN (311). — BATAILLE
DE SAXA RUBRA (312)

Lorsque Constantin apprit les projets de Maxence, il se trouvait avec son armée entre le Rhin et le Danube, non loin de Brisach. Depuis longtemps il songeait à embrasser la religion qu'avait pratiquée sa mère, et que son père avait constamment entourée d'une sympathie avouée. Agé alors de trente-sept ans, il avait pu voir dans sa carrière militaire déjà longue les exemples de courage et de fidélité donnés par les soldats chrétiens de son armée. Les philosophes qui remplissaient sa cour ne cessaient de l'entretenir de la beauté des dogmes nouveaux, et son esprit, dégoûté du matérialisme païen, se pénétrait sans peine des idées plus pures et plus élevées qu'il entendait exprimer autour de lui. Comme tous les hommes de génie d'ailleurs, il entrevoyait où était la force de l'avenir; il comprenait qu'une pensée nouvelle s'imposait au monde, et que, dans l'intérêt même de sa gloire, comme dans celui de la société, il devait servir cette pensée et non la combattre, se mettre à la tête du mouvement révolutionnaire qui grandissait, et non se laisser dépasser ou emporter par lui, bâter, proclamer même son triomphe, et non pas chercher, comme avaient fait avec une inutile cruauté les Césars, ses prédécesseurs, à l'étouffer dans le sang et les proscriptions.

Ses hésitations, s'il en avait encore, ne devaient pas tarder à s'effacer devant un prodige dont Eusèbe, d'après le récit même de Constantin, nous a laissé le souvenir. L'empereur étant à la tête de son armée, prêt à marcher sur l'Italie, aperçut dans le ciel, un peu après l'heure de midi, deux lignes rayonnantes qui avaient la forme d'une croix. Sur cette croix on lisait, tracés en caractères grecs, ces mots :

« Par ce signe tu vaineras. »

La nuit suivante, le Fils de Dieu lui apparut, tenant ce signe entre ses mains, et lui ordonnant de l'adopter désormais pour l'étendard de ses troupes. Constantin s'empessa d'obéir à la vision céleste. Le labarum impérial, qui jusque alors avait



Le labarum. (D'après une monnaie de Constantin.)

porté l'aigle d'or et les images des dieux, fut orné de pierres précieuses les plus rares, surmonté d'une couronne avec l'anagramme du Christ, et devint, ainsi modifié, l'enseigne des armées de l'empire.

C'est avec le labarum chrétien, précédant ses légions que Constantin franchit les Alpes Cottiennes, s'empare de Suze, de Turin, de Milan, de Vérone, où il défait l'un des généraux de Maxence, Ruricius Pompeianus, et s'arrête à Saxa Rubra, à quelques milles de Rome.

Cependant Maxence tâchait de s'étourdir sur le danger qui le menaçait. Sans interrompre ses honteuses débauches, il consultait les devins, interrogeait l'avenir dans les entrailles palpitantes des victimes humaines, et reprenait courage en lisant dans les livres sybillins une réponse qu'il interprétait comme une prédiction de la victoire :

« Ce jour-là (28 octobre 312), l'ennemi de Rome doit périr. »

Excité par le peuple dans le cirque, par ses officiers dans le conseil, il dut se résoudre à sortir de Rome, et à marcher au-devant de l'ennemi.

L'armée de Maxence était forte de cent soixante mille hommes de pied et de dix-huit mille chevaux. Constantin n'avait sous ses ordres que quarante mille soldats, vieilles troupes, il est vrai, aguerries contre les Germains, pleines de confiance dans l'habileté de leur chef, et sur la bravoure desquelles le chef pouvait compter. Le sort de la bataille ne fut pas longtemps douteux. L'armée de Maxence, taillée en pièces, s'enfuit dans un effroyable désordre. Maxence, tout bardé de fer, gagna le pont Milvius sur lequel s'entassaient pêle-mêle fantassins et cavaliers. Le pont se rompit, et les eaux du Tibre engloutirent les fuyards. Le corps du tyran fut retrouvé, sa tête coupée et promenée dans les rues de Rome, qui reconnut le vainqueur pour son maître. Les provinces suivirent cet exemple.

La promesse céleste, inscrite sur le labarum, avait reçu une première et éclatante confirmation.

LE ORGANISATION DE L'EMPIRE. — LA PAIX DE L'ÉGLISE (313)

Constantin usa modérément de la victoire. Sa sévérité ne s'exerça que sur la famille du tyran; sa clémence, résistant



Bataille du pont Milvius. (D'après Raphaël.)

aux usages barbares de l'époque, épargna les vaincus, respecta leurs biens et repoussa toutes ces délations cupides ou vindicatives qui ne manquent jamais de se produire le lendemain d'une victoire. Une telle mansuétude étonnait le peuple; mais, quand il vit le prince distribuer aux nécessiteux des vivres et des vêtements, écouter les plaintes de chacun, multiplier ses générosités, disant que personne ne devait se retirer triste après avoir eu le bonheur de voir son souverain, il passa de la surprise à l'affection et au dévouement. Un grand nombre de jeunes filles nobles, mais dont les familles avaient été ruinées par les guerres ou par les déprédations de Maxence, furent dotées et mariées à des hommes devenus riches. Les prétoriens, sous les règnes précédents, n'avaient été que des instruments de troubles et de tyrannie; Constantin les licencia, et fit détruire leur camp créé par Séjan aux portes de Rome. Il rétablit l'ordre et la justice dans tout l'empire, et rendit au sénat son ancienne splendeur. Le sénat, reconnaissant, lui décerna toutes sortes d'honneur. Peu à peu ses membres les plus illustres, les magistrats et les fonctionnaires les plus influents cessèrent leurs hostilités aux idées nouvelles et vinrent, à l'exemple de l'empereur, se prosterner devant les étendards de la croix.

L'Église proprement dite est fondée. Constantin accorda au clergé des immunités considérables, telles que l'exemption des impôts et de diverses fonctions onéreuses; il fit de riches présents aux évêques, et reconnut aux églises le droit de posséder des biens-fonds. Il donna au pape Melchiade le palais de Latran, et il y bâtit la basilique qui a porté longtemps son nom. Au lieu des ressources qu'offraient les aumônes des fidèles, le culte, les pauvres et les ministres du Seigneur eurent désormais des revenus assurés.

Enfin, l'édit de 313 vint proclamer la paix de l'Église et consacrer une ère nouvelle. La joie se répandit dans l'univers.

Les chrétiens sortirent des mines ou revinrent de l'exil. Les rites religieux s'accomplirent au grand jour. Les hymnes de reconnaissance retentirent librement dans les temples. On s'embrassait, on se félicitait, comme après une tempête. Et cette révolution s'accomplissait avec une modération et un respect de la conscience humaine qui en augmentaient encore la grandeur. Pas de représailles, pas de violences, pas une goutte de sang versée. L'idolâtrie était condamnée; la liberté du culte était laissée aux idolâtres. Le christianisme, pour vaincre le monde, ne voulait d'autre force que celle de la vérité.

ARIUS (319). — CONCILE DE NICÉE (325)

Les persécutions du paganisme étaient finies; celles des hérésies commencèrent. A peine Constantin avait-il donné la paix à l'Église, qu'Arius la troubla.

Arius était né vers l'an 280 à Alexandrie. Il avait aspiré à remplacer sur le siège épiscopal de cette ville Achillas qui l'avait ordonné prêtre. On lui préféra saint Alexandre; de là, dit-on, l'origine de ses funestes hostilités. Il réunissait d'ailleurs tous les éléments de séduction : taille haute et majestueuse, extérieur grave, abord gracieux et insinuant, parole facile et même éloquente, rare souplesse d'argumentation. Il avait repris, en les développant, les doctrines de Sabellius, sur la Trinité et sur la nature de Jésus-Christ. Toute l'Église d'Afrique et d'Orient était dans l'agitation. Constantin, comprenant que l'unité de la foi était menacée, se détermina à convoquer un concile de toutes les provinces de l'empire. Trois cent dix-huit évêques, accompagnés d'une foule de prêtres, de diacres et d'acolytes, se réunirent à Nicée. D'illustres confesseurs, naguère fugitifs ou martyrs, accoururent à la

voix du prince. On y remarquait Paphnuce, l'un des évêques d'Égypte, à qui Maximien avait fait crever l'œil droit et couper le jarret gauche; Paul de Néocésarée, dont les deux mains avaient été brûlées; Léonce de Césarée, Thomas de Cyzique, Marin de Troade, Eutychus de Smyrne, tous vétérans mutilés des persécutions impériales. Le pape Sylvestre se fit représenter par des légats.

Arius entra au concile, entouré de ses partisans, Eusèbe de Nicomédie, Théognis de Nicée, Maris de Chalcedoine. La première séance eut lieu le 19 juin 325. L'empereur y assista, vêtu d'une pourpre ornée de pierreries, et assis au fond de la salle sur un petit trône d'or. Les débats s'ouvrirent sous la présidence du célèbre Osius, évêque de Cordoue. Arius exposa sa doctrine avec une grande vigueur, et soutint que le Fils de Dieu avait été créé de rien; qu'il n'avait pas toujours existé; qu'il était changeant de sa nature, et que c'était en vertu de son libre arbitre qu'il était demeuré bon et saint; qu'il n'était donc point impeccable essentiellement, et qu'en un mot, c'était une créature et un ouvrage de Dieu, étranger au Père quant à la substance, et n'en étant ni le Verbe ni la propre sagesse. De savants évêques, de profonds théologiens, et entre autres le diacre Athanase, réfutèrent ces nouveautés en s'appuyant sur les livres et sur les écrits des premiers Pères. On lui opposa le texte de saint Luc :

« Allez, avait dit le Christ aux apôtres, enseignez toutes les nations; baptisez au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. »

Puis le texte même de l'apôtre bien-aimé, initié dans les secrets de son divin Maître :

« Il y en a trois qui rendent témoignage dans le ciel, le Père, le Verbe et le Saint-Esprit, et ces trois sont une même chose. »

Après cinq semaines de discussions, le 25 août 325, la majeure partie du concile souscrivit à une profession de foi

qu'on appela « la foi de Nicée », et dont le caractère principal consistait à reconnaître la *consubstantialité*, en opposition avec la doctrine d'Arius.

Constantin reçut avec respect, et comme l'ouvrage de Dieu, l'arrêt suprême du concile. Arius fut exilé en Illyrie. Mais il laissait à la cour des protecteurs dévoués qui finirent par ébranler l'empereur; on mit sous ses yeux une vague rétractation des erreurs condamnées et un acte d'apparente soumission au concile de Nicée. L'hérésiarque fut rappelé, et Athanase, qui avait remplacé Alexandre sur le siège d'Alexandrie, fut banni et relégué à Trèves. Mais au moment où, conduit par Eusèbe de Nicomédie, Arius triomphant allait entrer dans l'église de Constantinople, il expira tout à coup en rendant ses entrailles et baigné dans son sang (336).

CONSTANTIN ET SA FAMILLE A ROME. — HÉLÈNE A
JÉRUSALEM. — LA SAINTE CROIX (326-327)

Dans l'année qui suivit la fermeture du concile de Nicée, au mois de juillet 326, l'empereur partit de Nicomédie pour Rome avec sa famille. Il devait y célébrer avec une grande pompe les vicennales de son règne. Près de lui se trouvaient sa mère, la pieuse Héléne, entourée de respect et d'honneurs, l'impératrice Fausta, ses fils Constantin, Constance et Constant, ses filles Constantine et Héléne, et le fils aîné qu'il avait eu de Minervine, sa première femme, le beau et vaillant Crispus. Les peuples aimaient Crispus à cause de sa grande âme, et les légions à cause de sa bravoure. Il était cher à l'empereur, qui se rappelait l'énergique concours que le jeune héros lui avait donné autrefois dans ses luttes contre Licinius, son dernier collègue. Mais ni l'enthousiasme des peuples et de l'armée, ni la tendresse du père ne devaient protéger Crispus

contre une odieuse intrigue de palais. Un drame horrible ensanglanta les fêtes de Rome. Soit que, mère jalouse, elle



Invention de la sainte Croix, par sainte Héléne. (D'après Passignano.)

prit ombrage du fils de Constantin et de Minervine, soit qu'une passion coupable et repoussée se fût allumée dans son cœur, Fausta accusa Crispus auprès de son mari, et renou-

vela la tragique aventure de Phèdre. Crispus, condamné sans examen par un père aveuglé de fureur, fut envoyé à Pola, en Istrie, où il eut la tête tranchée. Hélène, l'aïeule désolée du prince, fit bientôt la lumière sur l'infamie de la marâtre et de l'épouse, et le drame se dénoua par la mort de Fausta, étouffée dans une étuve sur l'ordre de Constantin. Ces exécutions soulevèrent une indignation générale. Rome, où l'élément païen était considérable encore, n'épargna à l'inflexible souverain ni les malédictions ni les injures. Constantin se courba devant le châtement que lui infligeait l'opinion publique. Il ne se vengea ni des murmures ni des outrages; il se contenta de quitter Rome où il ne revint jamais, et, emmenant sa famille décimée, il regagna en toute hâte Constantinople, la capitale qu'il se faisait bâtir sur les rives du Bosphore.

Hélène, âgée à cette époque de soixante-dix-neuf ans, était partie de Rome, le cœur navré de la perte de Crispus; elle annonça à l'empereur qu'elle avait le désir d'aller chercher des consolations aux lieux mêmes où la Mère de toutes les douleurs avait vu mourir son divin fils. Constantin, s'empresant de souscrire à ce vœu, donna des ordres pour que le pieux pèlerinage s'accomplît avec toutes les facilités possibles. Il lui délégua des pouvoirs spéciaux et mit à sa disposition des sommes considérables. Hélène sema les bienfaits sur sa route, et arriva au Calvaire suivie des bénédictions de tous les malheureux qu'elle avait soulagés, des opprimés auxquels elle avait fait rendre justice, des captifs qu'elle avait fait mettre en liberté, des vieux légionnaires dont elle avait récompensé les services oubliés.

Près de deux cent quatre-vingt-treize ans s'étaient écoulés depuis que l'Homme-Dieu était mort sur le Golgotha. Qu'étaient devenus les instruments de son supplice? Qu'était devenu le sépulchre qui avait reçu sa dépouille et d'où il était sorti vainqueur de la mort? Le temps, les guerres, les profanations

païennes n'avaient-ils pas tout englouti et tout effacé? Hélène, consultant les vieillards de Jérusalem et se conformant à leurs indications, fit commencer immédiatement des recherches sur la montagne sainte. On sait que l'empereur Adrien y avait élevé un temple à Vénus, espérant ainsi anéantir à jamais le souvenir de la mort et de la résurrection du Dieu des chrétiens. Le temple fut abattu; on creusa la terre, et l'on découvrit bientôt la grotte du sépulcre, dans cette grotte trois croix, et, tout auprès, les clous et l'inscription telle que les évangélistes l'ont rapportée. C'était, en effet, une coutume chez les Juifs d'enterrer auprès du corps tout ce qui avait servi à l'exécution des condamnés. Au rapport des historiens Sozomène et Socrate, des miracles firent reconnaître la croix du Rédempteur. Le trésor du culte chrétien fut ainsi partagé: Constantin en reçut un fragment, dont il envoya la moitié à Rome, et garda l'autre qu'il enferma ensuite dans sa statue posée sur une colonne de porphyre à Constantinople. Le reste fut remis à l'évêque de Jérusalem pour être conservé dans cette magnifique église du Saint-Sépulcre, dont Hélène commença la construction, suivant les ordres de l'empereur, et dont Eusèbe nous a donné une si splendide description. La princesse fit élever deux autres églises, à Bethléhem et sur le mont des Oliviers. Mais elle ne vit l'achèvement d'aucun de ces temples. La mère de Constantin quitta la Palestine en 327. Elle alla rejoindre l'empereur qui voyageait alors en Illyrie, et mourut dans ses bras au mois d'août, à l'âge de quatre-vingts ans. Sa dépouille mortelle fut portée à Rome d'où, selon le récit des historiens grecs, elle aurait été transférée, deux ans après, à Constantinople.

MORT DE CONSTANTIN (337)

Constantin est l'un des princes qui ont été jugés avec le plus de passion. La vérité est entre les louanges et les critiques également exagérées. S'il eut la gloire impérissable de se mettre à la tête du mouvement religieux qui devait transformer la société, il eut le tort de s'occuper beaucoup trop des questions dogmatiques qui divisaient les chrétiens, et d'autoriser, par une déplorable faiblesse, les espérances et les prétentions des orthodoxes ou des ariens.

En politique, on peut lui reprocher de n'avoir pas suivi l'exemple de Constance, son père, en réservant l'empire à un seul de ses fils, au lieu de le partager entre les trois. Quel prince cependant avait eu plus que lui l'occasion de reconnaître combien la multitude des Césars était fatale à l'empire romain? Il fut grand, généreux et brave. Il fit redouter ses armes des barbares, ses voisins; il les fit respecter des peuples éloignés. Il pardonna, aussi longtemps qu'il le put, les trahisons de Maximien; il épargna les partisans de Maxence; et, quand il eut proclamé le triomphe de la religion chrétienne, il fit cette belle réponse à ceux qui lui demandaient la condamnation des gentils ou des hérétiques :

« La religion veut qu'on souffre la mort pour elle, non qu'on la donne. »

Mais la mort de son fils Crispus, de sa femme Fausta, de son neveu Licinius, prononcée et exécutée dans l'ombre, imprime une tache à son règne.

Constantin commençait sa soixante-quatrième année, et comptait trente et un ans de règne, lorsqu'en allant lui-même, à la tête de ses troupes, repousser Sapor, qui menaçait les provinces conquises sur Narsès, à l'occident du Tigre, il tomba

malade à Nicomédie. Sentant sa fin prochaine, il demanda le baptême, qui lui fut donné par Eusèbe, et mourut le 22 mai 337, en déclarant que la seule vie véritable était celle dans laquelle il allait entrer.

L'un de ses derniers ordres fut de rappeler de l'exil le patriarche d'Alexandrie, Athanase.

XIII

LES FILS DE CONSTANTIN LE GRAND (337-363)

CONSTANTIN II, CONSTANT ET CONSTANCE II (337-361)

Le concile de Nicée n'avait pas apaisé les orages soulevés par l'hérésie d'Arius. Ce n'était pas au milieu des divisions politiques qui troublèrent le règne des fils de Constantin que le calme pouvait renaître dans les sphères religieuses. Cependant l'ordre donné à son lit de mort par l'empereur, concernant le rappel d'Athanase, avait été exécuté. L'archevêque d'Alexandrie était revenu prendre possession de son siège. Mais ce triomphe des orthodoxes fut de courte durée. Constance régnait en Orient, et avec lui l'arianisme. A peine monté sur le trône, ce prince déposa Athanase, et les évêques ariens nommèrent à sa place un prêtre appelé Pistus. Le pape repoussa Pistus de sa communion; les églises catholiques lui dirent anathème. C'est alors que le second fils de Constantin, Constant, empereur d'Occident, zélé défenseur de l'orthodoxie, écrivit à son frère, de la manière la plus pressante, en faveur d'Athanase. Le prince resta inflexible, et le vertueux prélat

reprit le chemin de l'exil. L'élection de Pistus n'ayant pas eu de suite, les ariens se réunirent à Antioche (341) et élevèrent à l'épiscopat un Cappadocien nommé Grégoire ; mais plus tard, ne trouvant pas en lui assez d'ardeur, ils le déposèrent (354) et mirent à sa place un de ses compatriotes, Georges, qui répondit dignement aux vues de son parti par les vexations, les vols, les exils et même les supplices qu'il ordonna ou laissa commettre, non seulement contre les orthodoxes, mais encore contre les païens. Georges périt dans une émeute populaire, aux premiers jours du règne de Julien.

Cependant Athanase en avait appelé à la papauté. Dès l'an 342, Jules Ier, conformément à l'avis d'un concile convoqué par lui, avait confirmé sur son siège le prélat exilé. Un second concile, réuni à Sardica (Bulgarie) en 344, et auquel assistèrent près de trois cents évêques, outre les légats pontificaux, déclara nulles les élections ariennes, et proclama de nouveau l'orthodoxie exclusive de la foi de Nicée. Toutefois Athanase ne put rentrer que beaucoup plus tard à Alexandrie, sous le règne de Julien, vers 361 ou 362. Encore n'y resta-t-il pas longtemps.

« J'apprends, dit l'Apostat dans une de ses lettres, qu'Athanase, avec son audace ordinaire, s'est remis en possession de ce qu'il appelle le trône épiscopal. Le scélérat ! il ose sous mon règne baptiser des femmes grecques d'une naissance distinguée. Lui, un petit homme de rien, il se fait gloire de braver la mort ! »

En effet, cet Athanase, qui pendant près de quarante-six ans occupa le « trône épiscopal » d'Alexandrie avec des fortunes si diverses, était d'une taille peu élevée ; mais tout respirait en lui la dignité, et le calme de son âme illuminait sa figure. Il fut, à cette époque, le plus énergique représentant de la foi orthodoxe et l'adversaire le plus justement redouté de l'arianisme. Sa vie se passa dans les luttes, dans les exils,

dans les dangers et les souffrances de tout genre. Sa tête avait été mise à prix. Il se réfugia dans la Thébaïde, au milieu des anachorètes, fervente et silencieuse population du désert, où, pendant six ans, il trouva une inviolable fidélité qui déjoua toutes les perquisitions des espions et des soldats de Constance, comme elle résista à toutes leurs violences. Du fond de sa retraite, il entretenait une correspondance suivie avec ceux qui lui étaient dévoués, et rédigeait des exhortations, des apologies, des anathèmes, qu'il envoyait au pape et aux églises. Et c'est ainsi que la voix du vieux solitaire invisible retentissait puissante dans le monde, encourageant les uns, terrifiant les autres.

Les ouvrages d'Athanase : *Exposition de la foi, Lettres aux évêques orthodoxes, Histoire de l'Arianisme, Discours contre les Ariens, Apologie à l'empereur Constance*, etc., ne sont pas seulement une éclatante défense des doctrines du christianisme et de sa conduite personnelle, mais encore une histoire complète et curieuse des divisions sanglantes qui affligèrent alors l'Église, et qui eurent même ce déplorable résultat d'entraîner la défaillance momentanée du pape Libère.

Constance, comme son père et plus que son père, eut le tort grave de prendre une part trop active aux controverses religieuses. Sa prédilection pour les ariens est d'ailleurs facile à expliquer. Il trouvait en eux des hommes soumis, complaisants, prêts à reconnaître en lui la double autorité du souverain et du pontife. Avec eux il pouvait fonder une Église politique, tandis que les orthodoxes, n'acceptant que sa souveraineté temporelle, déclinaient sa juridiction pour tout ce qui touche aux choses de la conscience ou aux règles canoniques, proclamaient un pouvoir supérieur aux pouvoirs humains, et revendiquaient, avec l'intégrité de leur foi, l'indépendance, qui seule était de nature à l'assurer et à la garantir.

On dit qu'aux derniers jours de sa vie, Constance, repas-

sant dans sa mémoire les divers actes de son règne, regretta trois choses : la première, d'avoir, en montant sur le trône, trempé la main dans le meurtre de ses parents, égorgés par la populace; la seconde, d'avoir contribué à l'élévation de son cousin Flavius Julien; la troisième, d'avoir favorisé l'arianisme.

Regrets douteux, et dans tous les cas tardifs. Les esprits étaient plus divisés que jamais en Orient. Julien, en Occident, s'était laissé donner la pourpre par l'armée. La guerre civile menaçait de déchirer l'empire. Constance, se hâtant de marcher contre l'usurpateur, tomba malade à Mopsucrène, près de Tarse, en Cilicie (361). Avant de mourir, il demanda le baptême, comme son père Constantin, et, comme lui, il le reçut d'un arien.

Ce n'était plus un arien qui allait occuper le trône, c'était un païen.

JULIEN (361-363). — LES PREMIÈRES ANNÉES DE JULIEN. —
JULIEN CÉSAR. — JULIEN AUGUSTE. — JULIEN APOSTAT. —
LE TEMPLE DE JÉRUSALEM. — MORT DE JULIEN.

Vingt-quatre ans s'étaient écoulés depuis la tragédie sanglante dont le souvenir serait venu visiter Constance sur son lit de mort.

Constantin le Grand avait partagé l'empire, non seulement entre ses trois fils, mais encore entre deux de ses neveux, Annibalien et Delmace. Frustrés dans leur ambition, Constantin II, Constant et Constance laissèrent déchirer par une soldatesque furieuse le testament de leur père. La descendance mâle de Constance Chlore fut égorgée sans pitié. Les deux frères du premier empereur chrétien et six de ses neveux

périrent dans le massacre. Deux enfants de la famille impériale échappèrent toutefois à la mort : Gallus et Julien, fils de Jules Constance. Gallus, âgé de treize ans, était atteint d'une grave maladie. On ne jugea pas qu'il valait la peine d'être tué. Julien (Claudius-Flavius) n'avait que six ans; Marc, évêque d'Aréthuse, le cacha sous un autel de l'église de Nicomédie. Constance ne se débarrassa de Gallus que dix-sept ans plus tard (354), quand il crut voir en ce jeune prince qu'il avait créé César un compétiteur dangereux. Quant à Julien, il ne cessa de l'entourer de la plus active surveillance, lui permettant toutefois de se livrer à son goût pour l'étude, dans l'espoir que les livres lui feraient oublier l'empire.

Élevé d'abord par l'évêque arien Eusèbe et par l'eunuque Mardonius, vieux serviteur de sa mère Basiline, confiné ensuite (345), par la prudence impériale dans la forteresse de Marcellum, en Cappadoce, où il trouva son frère Gallus, il sortit de cette prison d'État en 351, l'âme aigrie, mais déjà maître de ses impressions, et sachant contenir la haine secrète qu'il nourrissait contre le meurtrier de sa famille. Gallus recouvra également la liberté et alla prendre possession des honneurs qui devaient le conduire à la mort. Julien vint à Constantinople continuer les études qui le menèrent à l'apostasie. De cette ville, où il reçut les leçons du grammairien Nicooclès et du rhéteur Hérébole, deux fois renégat, il fut envoyé à Nicomédie, où, malgré l'empereur et à son insu, il devint le disciple du professeur païen Libanius. Libanius nous a laissé à ce sujet quelques lignes qui sont une révélation précieuse du mouvement qui s'opérait déjà dans l'esprit de son élève :

« Au lieu des eaux corrompues où il s'était abreuvé jusque-là, Julien trempait ses lèvres aux sources plus pures et plus saines de la vérité, disait adieu aux contes ineptes dont il avait été nourri et rétablissait dans son âme, comme dans un

temple, les images méconnues des dieux. Cependant, fléchissant au temps avec adresse, il dissimulait ses sentiments intimes. Il était, au fond, rendu à ces dieux nouvellement révélés à sa piété, mais il semblait toujours esclave des enseignements de son enfance. »



Buste de Julien. (D'après Visconti, *Iconographie romaine.*)

Julien n'avait pas encore jugé à propos de se soustraire à l'esclavage des « enseignements de son enfance ». Bien que dans ses pérégrinations en Asie il se fût fait initier aux mystères d'Éleusis, nous le retrouvons, à Nicomédie, soumis aux volontés de l'empereur, se rasant la tête à la manière des moines, accomplissant ses fonctions de lecteur dans l'église, s'agenouillant sur les tombeaux des saints martyrs et communiant avec tout le peuple dans la solennité de Noël. Il fut impliqué dans la disgrâce de son frère Gallus, mais il sut habilement échapper au danger, et, avec l'aide de l'impéra-

trice Eusébie, il obtint, sous forme d'exil, la faveur de partir pour Athènes. Là, au milieu des rhéteurs et des philosophes, qui s'empresrent autour de lui et achèvent de le gagner à leurs doctrines, il rencontre deux jeunes gens qui l'examinent en silence, l'étudient et le jugent. L'un est saint Basile, l'autre saint Grégoire de Nazianze. Ce dernier nous a ainsi dépeint son condisciple :

« Il était de médiocre taille, le cou épais, les épaules larges... ses pieds n'étaient point fermes, ni sa démarche assurée. Ses yeux étaient vifs, mais égarés et tournoyants; le regard furieux, le nez dédaigneux et insolent, la bouche grande, la lèvre du bas pendante, la barbe hérissée et pointue. Il faisait des grimaces ridicules et des signes de tête sans sujet, riait sans mesure et avec de grands éclats, s'arrêtait en parlant et reprenait haleine, faisait des questions impertinentes et des réponses embarrassées l'une dans l'autre, qui n'avaient rien de ferme ni de méthodique. »

Le portrait n'était pas flatteur, mais Julien lui-même, dans un de ses ouvrages, le *Misopogon*, a pris soin d'attester que le pinceau chrétien n'avait rien exagéré.

« La nature, dit-il, n'a pas donné beaucoup d'agrémens à mon visage, et moi, morose et bizarre, je lui ai ajouté cette longue barbe pour lui infliger une peine, à cause de son air disgracieux... Je ne puis boire ni manger à mon aise, car je craindrais de brouter imprudemment mes poils avec mon pain... Cette barbe démesurée ne me suffit pas; ma tête est sale; rarement je la fais tondre. Je coupe mes ongles rarement, et j'ai les doigts noircis par ma plume. Voulez-vous connaître mes imperfections secrètes? Ma poitrine est horrible et velue comme celle du lion, roi des animaux. Je n'ai jamais voulu la peler, tant mes habitudes sont viles et abjectes... »

Langage tristement cynique, — et nous y avons retranché plus d'un trait, — dans la bouche de celui qui allait être le

maître du monde et qui aspirait dès lors à le ramener au culte du vrai, du juste et du beau !

Julien passa six mois à Athènes. Il prit le manteau des philosophes, afficha des mœurs austères, se livra tout entier à son ardeur pour l'étude, étonna l'école par sa prodigieuse mémoire, sa vaste érudition, son éloquence chaleureuse, et s'entoura ainsi d'une popularité qui n'était pas sans péril. Tout à coup un ordre impérial le rappelle à Milan. Il est associé à l'empire, présenté aux troupes, marié à Héléne, sœur de Constance, et envoyé dans les Gaules, désorganisées au dedans, menacées aux frontières. Il y déploie la valeur d'un soldat, l'habileté d'un vieux général, la sagesse et l'expérience d'un administrateur consommé. Cinq ans lui suffirent pour remettre toutes choses en état.

Julien était entré dans les Gaules résolu à rompre avec le christianisme et à relever le culte des dieux aboli par Constantin et ses successeurs. Il nous en donne lui-même l'affirmation dans ses lettres ; mais il dissimulait devant le peuple et l'armée, accomplissant secrètement avec un de ses serviteurs dévoués les pratiques païennes, et s'associant en public aux prières des chrétiens. Le 6 janvier 364, il assistait à Vienne, dans un temple catholique, à la célébration de la fête de l'Épiphanie. Mais, peu de temps après avoir été proclamé Auguste par les troupes, il lève le masque, répudie l'amitié de Constance, abjure les croyances chrétiennes et annonce solennellement qu'il confie sa vie et sa cause aux dieux immortels.

Constance mort, Julien part pour Constantinople, où l'appelle l'armée d'Orient, qui l'a reconnu. Sur sa route, les temples se rouvrent, l'encens fume sur les autels, des hécatombes sont immolées. En Illyrie, il offre à Cybèle un taurobole pour se purifier de la souillure du baptême. Arrivé à Constantinople, il publie l'édit qui ordonne la réouverture ou la construction des temples. L'enthousiasme païen le dévore :

« Nous vivons sauvés par les dieux, écrit-il à un de ses amis, offrons-leur des sacrifices pour les remercier. Tout sommeil nous est désormais refusé jusqu'à ce que nous ayons acquitté la dette que nous impose l'intérêt de l'univers confié à nos soins. »

Mais, avec sa vive intelligence des choses et des hommes, il savait bien qu'une religion établie depuis trois siècles, et qui s'était assise sur le trône, ne pouvait plus être combattue à l'aide des supplices et des mesures violentes. L'apostat eut recours à d'autres procédés :

« Par tous les dieux, écrivait-il au gouverneur de l'Égypte, je ne veux pas qu'on envoie les Galiléens à la mort, ni qu'on les persécute sans raison : mais il faut que les adorateurs des dieux soient favorisés et préférés, car la folie de ces Galiléens a failli tout perdre. »

Constance avait été sévère, cruel parfois pour les chrétiens qui avaient repoussé l'arianisme : Julien rendit aux exilés la patrie, leurs biens à ceux qui en avaient été dépouillés, leurs foyers, mais non leurs sièges, aux évêques donatistes, novatiens, macédoniens, eunomiens et catholiques, Athanase seul excepté. Ammien Marcellin dit hautement que ce n'était là qu'une ruse, et que, s'il espérait s'attirer des partisans par son apparente justice, il comptait sur sa tolérance pour multiplier les schismes et les bouleversements dans l'Église.

Mais il frappa le christianisme d'un coup plus terrible en lui interdisant l'enseignement supérieur, c'est-à-dire en le condamnant à s'effacer dans l'ignorance et la barbarie. Les chrétiens furent bannis des écoles et des emplois publics. En même temps, les images de l'idolâtrie reparurent dans les palais, dans les prêtres et sur les drapeaux des armées. Julien ne se contenta pas de nommer des professeurs chargés d'enseigner les beautés et les vertus de l'hellénisme ; il leur vint lui-même en aide, et, dans ses ouvrages, les *Césars*, dans

les *Sept livres contre les chrétiens*, il reproduisit toutes les accusations absurdes ou iniques dont ceux-ci avaient été l'objet, faisant surtout usage de la raillerie, arme terrible, parce qu'elle est vulgaire et dispense du raisonnement.

Malgré son habileté incontestable, Julien commit une faute grave qui devait nuire au succès de son entreprise. Quand Constantin voulut proclamer la religion chrétienne, il se garda bien de rester à Rome. Rome était le siège de l'antique polythéisme : souvenirs, mœurs, institutions, là tout était païen, et il eût fallu tout renverser, tout déraciner, tout effacer avant d'atteindre avec succès le culte de la patrie. Il alla à Byzance. C'était une inspiration de génie. Julien n'était pas un génie; c'était un esprit merveilleusement orné, une imagination vive, s'exaltant jusqu'au fanatisme, ayant la passion des nouveautés, mais sans horizon; un sophiste de talent hors ligne, rien de plus. Il resta à Byzance et tâcha d'y ressusciter l'hellénisme.

L'hellénisme, religion des lettrés, des philosophes et des rhéteurs, avait fait son temps. « Il n'avait pu, dit un historien, ni empêcher la décadence des mœurs, ni fortifier la nationalité. » Byzance, d'ailleurs, était depuis un demi-siècle imprégnée de l'idée chrétienne. Constantin, pour la mieux façonner à ses vues et la séparer plus complètement du passé, l'avait même dépouillée de son nom et lui avait donné le sien, en lui donnant un culte nouveau. Julien pensa qu'il suffisait d'une volonté ardente pour ressusciter la Byzance païenne, et des déclarations de ses rhéteurs pour la ramener aux anciennes croyances. Il ne comprit pas que le temps avait marché, et qu'en supposant même que la Providence lui permit de poursuivre et de développer son œuvre comme il le désirait, il pourrait bien parvenir à implanter dans les esprits des classes supérieures une superstition toute scientifique, mais il ne l'enracinerait jamais dans l'âme du peuple.

Parmi les procédés qu'il employa, quelques-uns, logiques

peut-être, sont à coup sûr étranges, sinon ridicules. C'est ainsi qu'il prit les poèmes d'Homère et qu'il voulut en faire l'évangile du paganisme régénéré. Il en épura les mythes sensuels, les embellit, les commenta et en fit sortir tous les principes de morale, de vertu et de charité qui doivent diriger les hommes. Telles sont les doctrines que les philosophes et les rhéteurs furent chargés d'enseigner.

Il y eut alors un curieux spectacle.

« On vit, dit saint Chrysostome, accourir de toutes les parties du monde les magiciens, les enchanteurs, les devins, les augures, et tous ceux qui faisaient métier d'imposture et d'illusion. De sorte que tout le palais se trouvait plein de gens sans honneur et de vagabonds. Ceux qui depuis longtemps étaient réduits à la dernière misère, ceux qui, pour leurs sorcelleries et maléfices, avaient languï dans les prisons et dans les mines, ceux qui traînaient à peine une misérable vie dans les emplois les plus bas et les plus honteux, tous ces gens, érigés en prêtres et en pontifes, se trouvaient en un instant comblés d'honneurs... »

Au milieu de ce pêle-mêle d'aventuriers, de prêtres, d'astrologues et de sophistes, Julien, la tête nue, la barbe en désordre, sans pourpre, sans escorte, parcourait les rues de la ville, chantant des hymnes composés par lui, ranimant l'ardeur des prosélytes, offrant en holocauste les oiseaux les plus rares, et assommant jusqu'à cent bœufs en un seul jour et à un seul autel.

Cependant il n'avait pas réussi complètement à imposer silence aux professeurs et aux écrivains catholiques. Il avait près de lui, s'échauffant de son zèle, Libanius, Édésius, Priscus, Maxime, Sopâtre, ses orateurs et ses sophistes; Andronic et Delphide, ses poètes; Ammien Marcellin et Aurelius Victor, ses historiens; Mamertin, son panégyriste; Osibase, ce médecin dévoué qui, dès la campagne des Gaules, avait

été associé à ses projets d'apostasie. Mais malgré les édits, malgré les sarcasmes et les menaces, le camp chrétien avait d'illustres combattants : Athanase, Basile, Grégoire de Nysse et Grégoire de Nazianze ; le médecin Césarius, frère de ce dernier ; le rhéteur Prohérésius, qui, ne pouvant plus enseigner dans sa chaire à Athènes, continuait à instruire secrètement les fidèles, bravant ainsi la colère du César-apôtre.

Ce serait une erreur de croire que la persécution de Julien fût purement philosophique, et qu'elle ne s'exerçât qu'envers les croyances de ceux qu'il appelait par dérision les Galiléens. Il dépouillait les disciples de l'Évangile en disant :

« Leur admirable loi leur enjoint de renoncer aux biens de la terre afin d'arriver au royaume des cieux ; et nous, voulant gracieusement leur faciliter le voyage, ordonnons qu'ils soient soulagés du poids de tous les biens. »

Les chrétiens se plaignaient-ils, il répondait :

« La vocation d'un chrétien n'est-elle pas de souffrir ? »

Marc, évêque d'Aréthuse, avait, à la tête de son troupeau, renversé un temple païen. Trop pauvre pour en restituer la valeur, le prélat fut arrêté en vertu de la loi romaine qui livre aux créanciers la personne du débiteur insolvable. Battu de verges, la barbe arrachée, le corps nu et frotté de miel, le vieillard, suspendu dans un filet, fut exposé, sous les rayons d'un soleil ardent, aux piqûres des mouches. C'est ce même Marc qui avait dérobé Julien enfant aux assassins de Constance.

Julien, nous l'avons dit, avait substitué Homère à Jésus-Christ dans l'enseignement du peuple. Mais il ne lui suffisait pas de chercher dans l'*Iliade* et l'*Odyssée* la source de tous les principes de morale, il voulut démontrer par un fait éclatant que la parole évangélique n'était que mensonge. Le Christ avait prédit la destruction de Jérusalem, la ruine du Temple, la dispersion des Juifs. Julien jura de confondre le Christ en

rappelant les Hébreux dans leur patrie, en relevant leur ville, en reconstruisant leur Temple. Alypius, architecte célèbre, fut envoyé en Judée pour l'accomplissement de l'œuvre. La nation juive apporta dans une entreprise qui lui était chère cet enthousiasme et cette libéralité qui jamais ne lui firent défaut toutes les fois qu'il s'est agi de sauver son antique patrie ou de relever les murailles de ses villes. Elle accourut avec ses bras et avec son or. C'est sur la cime du Moria que l'érection du nouveau temple avait été décidée. Il devait surpasser en magnificence celui que Constantin et Hélène avaient construit sur le saint sépulchre. Les travaux furent poussés avec ardeur. De vastes cavernes, abandonnées depuis trois siècles, s'ouvraient dans les flancs de la montagne. C'est là que Jérusalem, au temps de sa prospérité, avait ses citernes et ses magasins de blé. D'innombrables ouvriers fouillaient la terre au-dessus de ces abîmes, arrachant les fondements des anciennes constructions, amassant et préparant les matériaux du nouvel édifice. Femmes, enfants, vieillards, tous voulaient contribuer à l'œuvre dont le nouveau Cyrus avait donné le signal.

« La vanité des riches, dit Gibbon, se servit de bèches et de pioches d'argent, et l'on vit porter des décombres dans des manteaux de pourpre et de soie. »

Mais tout à coup, et nous empruntons ici le récit même d'Ammien Marcellin, l'historien admirateur de Julien, « d'épouvantables globes de feu, s'élançant des entrailles de la terre, ébranlent par des secousses répétées les fondements, brûlent les ouvriers ou les empêchent d'approcher, et forcent ainsi de suspendre l'entreprise commencée. »

Il y a ici un grand fait qu'il ne faut pas oublier. Julien ne vit pas seulement son œuvre détruite, mais il servit lui-même, instrument aveugle des volontés divines, à faire disparaître jusqu'aux derniers restes du vieux temple que la montagne gardait dans son sein; et de la sorte tout ce qu'il tenta pour

convaincre d'imposture Daniel et le Christ n'aboutit qu'à donner aux prophéties une éclatante confirmation :

« Il ne restera pas pierre sur pierre. »

Mais au moment même où son orgueilleuse impiété subissait cette honteuse confusion, Julien, qui aspirait à la gloire d'Alexandre après avoir conquis celle de restaurateur du culte, se préparait à aller venger dans la Perse les nombreuses défaites des Romains. Au printemps de l'année 363, il part d'Antioche à la tête d'une armée formidable. Onze cents navires, cinquante galères, une multitude de barques plates assurent, par l'Euphrate, le service des transports, des approvisionnements et du passage des rivières. Il s'engage dans le désert, ravage l'Assyrie, tombe à l'improviste sur l'armée de Sapor II, qu'il défait sous les murs de Ctésiphon, et refuse impitoyablement la paix au roi de Perse, voulant imiter dans cette circonstance Alexandre le Grand qui, lui aussi, avait repoussé les supplications de Darius, et confiant d'ailleurs dans les promesses de ses oracles et dans les prophéties de Maxime. Sur les conseils d'un Perse, qui l'abuse, il brûle sa flotte, et, avec vingt jours de vivres seulement, il s'élançe à la poursuite de l'ennemi. Il ne trouve bientôt qu'une vaste solitude. Ses provisions s'épuisent. Des bandes armées à la légère harcellent sa marche, le poussent aux bords du Tigre et lui coupent la retraite. Malgré les augures, et sous la menace du génie de l'empire qu'il a vu, pendant la nuit, se retirer, pâle et sombre, de la tente impériale, il donne, au point du jour, l'ordre d'attaquer les Perses. Lui-même, sans cuirasse, combat à la tête de ses soldats. Les Perses fuient, mais une javeline lui rase le bras, lui perce le côté droit et pénètre dans la partie inférieure du foie. Transporté évanoui dans sa tente, il juge, en reprenant ses sens, que sa blessure est mortelle.

Deux historiens, Théodoret et Sozomène, disent que Julien

recueillit alors son sang dans ses mains et le lança vers le ciel, en s'écriant :

« Tu as vaincu, Galiléen! »

D'autres prétendent qu'il voulait se précipiter dans une rivière, afin de disparaître comme Romulus et de se faire passer pour un dieu. Ammien Marcellin place dans sa bouche un long discours qui rappelle celui de Socrate mourant. Julien passe en revue les principales phases de sa vie, remercie les immortels de l'enlever au milieu d'une course glorieuse, console ses amis, souhaite que la république trouve après lui un chef intègre, discute sur l'excellence de l'âme, et, après avoir dit que la sienne allait se réunir aux étoiles dont elle était émanée, il demanda un peu d'eau froide, but et expira (26 juin 363).

Julien était âgé de trente et un ans et huit mois. Il avait été chrétien pendant vingt ans. Son règne avait duré vingt mois et quelques jours depuis la mort de Constance.

Veut-on connaître l'impression que produisit en Orient cette fin inattendue du restaurateur de l'idolâtrie? C'est le grand événement de l'époque : ici la joie, là l'effroi. On sent que le coup qui a frappé Julien vient de résoudre la plus haute question qui puisse occuper l'humanité : le triomphe ou la chute d'une religion. Les bruits étranges qui circulent, les faits merveilleux qu'on se raconte, les hymnes de délivrance qui éclatent, tout donne à cet homme des proportions immenses. Il est à peine descendu dans la tombe que la légende s'est déjà emparée de lui.

Et d'abord, qui a tué Julien? Ce n'est pas un Perse, disent les chrétiens, c'est un ange sous la figure d'un barbare. Libanius, le vieux professeur du prince, affirme qu'il a été tué par trahison, comme Achille, et il n'hésite pas à armer de la javeline fatale la main du chef des chrétiens, Basile, Grégoire ou Athanase. Des visions d'ailleurs ont révélé à plusieurs fidèles

la mort du persécuteur. Didyme, un aveugle célèbre, aperçut en songe, raconte Sozomène, des chevaux blancs courant dans l'air, et entendit les guerriers qui les montaient s'écrier :

« Dites à Didyme qu'aujourd'hui, à cette heure même, Julien a été tué. »

Le solitaire Sabbas entendit, de son côté, une voix qui prononçait ces mots :

« Le sanglier sauvage qui ravageait la vigne du Seigneur est étendu mort. »

Libanius, par dérision, demande à un chrétien :

« Que fait aujourd'hui le fils du charpentier ?

— Un cercueil, » répond le chrétien.

Écoutons Grégoire de Nazianze entonnant ce chant de triomphe dont rien, dans toutes les littératures, n'égale la féroce éloquence :

« Peuples, écoutez! soyez attentifs, vous tous qui habitez l'univers!... Écoutez, nations! écoutez, vous qui êtes aujourd'hui, et vous qui viendrez demain! Anges, Puissances, Vertus, écoutez! la destruction du tyran est votre ouvrage. Le dragon, l'apostat, le grand et redoutable génie, l'ennemi du genre humain qui répandait partout la terreur, qui vomissait des blasphèmes contre le ciel, celui dont le cœur était encore plus souillé que la bouche n'était impure, est tombé! Cieux et terre, prêtez l'oreille au bruit de la chute du persécuteur. Venez aussi, généreux athlètes, défenseurs de la vérité, vous qui avez été donnés en spectacle à Dieu et aux hommes! approchez, vous qui fûtes dépouillés de vos biens; accourez, vous qui, injustement bannis de votre patrie terrestre, avez été arrachés des bras de vos femmes, de vos enfants; enfin, je convoque à ces réjouissances tous ceux qui confessent un seul Dieu, souverain maître de toutes choses. C'est ce Dieu qui a exercé un jugement si éclatant, une vengeance si prompte; c'est le Seigneur qui a percé la tête de l'impie. Dans les saints trans-

ports qui m'animent, il n'est point de paroles qui répondent à la grandeur du bienfait... O homme! qui te disais le plus prudent et le plus sage des hommes, voilà l'oraison funèbre que Grégoire et Basile prononcent sur ton cercueil! O toi, qui nous avais interdit l'usage de la parole, comment es-tu tombé dans le silence éternel? »

Chez les païens, la consternation fut profonde.

« Les chrétiens, s'écriait un philosophe, déclarent que leur Dieu est patient, et rien n'est plus terrible et plus prompt que sa colère! »

Libanius voulut se percer de son épée. Les habitants de Carrhes lapidèrent le courrier qui apportait la nouvelle de la mort de Julien. Plusieurs villes placèrent sa statue dans leurs temples et lui rendirent les honneurs divins. Mais ailleurs, à Antioche surtout, il y eut des danses, des festins et des spectacles. Dans les églises comme dans les théâtres, on célébra la victoire de la croix. Unis dans un même sentiment d'exaltation, les chrétiens s'écriaient :

« Où sont vos oracles, insensé Maxime? »

Julien fut enterré, avec toutes les cérémonies du paganisme, dans l'un des faubourgs de Tarse, en face du monument de Maximin. La tombe rapprocha ainsi les deux derniers persécuteurs du christianisme.

XIV

DE JOVIEN A THÉODOSE I^{er} (363-395)

JOVIEN (363-364). — LE CHRISTIANISME RÉTABLI

Les légions avaient hâte de se donner un chef pour l'opposer au redoutable ennemi qui menaçait de les écraser. Julien n'avait pas désigné de successeur, et avec lui la famille de Constantin s'était éteinte.

L'empire fut offert au préfet d'Orient, Sallustius Secundus, qui déclina cet honneur. Jovien l'accepta. Jovien, fils du comte Varronianus, général estimé, était chrétien. Lorsque Julien quitta ses quartiers d'hiver d'Antioche pour marcher sur la Perse, les officiers chrétiens, qui se trouvaient en assez grand nombre dans son armée, reçurent l'ordre de choisir entre leur foi et leur épée. Jovien et l'un de ses camarades, Valentinien, dont le nom va bientôt figurer dans l'histoire, furent de ceux qui déposèrent leur épée pour garder leur foi. Valentinien fut congédié; mais Julien, qui redoutait peu Jovien, lui laissa son grade, l'emmena avec lui, et le nomma même capitaine de ses gardes. Au moment de son élection, il avait

trente-deux ans. Il était beau, généreux, affable et ami des lettres. Ammien Marcellin, dont le témoignage ne doit être accepté ici qu'avec réserve, lui reproche son goût pour les plaisirs, mais ne conteste pas sa bravoure.

Le danger était pressant, la résistance sans doute impossible. Le nouvel Auguste ordonna de continuer la retraite et de tenter le passage du Tigre pour regagner les provinces romaines. Sapor envoya alors des propositions de paix. Elles furent accueillies, bien qu'elles fussent rigoureuses. Une trêve de trente ans fut signée, avec l'abandon de cinq provinces et la cession de la ville de Nisibe, dont les habitants, encouragés par Jacques, leur évêque, avaient opposé aux Perses une défense héroïque.

Jovien subissant, au début de son règne, les fatales conséquences d'une expédition malheureuse, repassa le Tigre avec les débris de son armée. Rejoint sur la rive romaine par les troupes que Procope lui amenait de la Mésopotamie, il se dirigea vers Constantinople. Cinq cents lieues le séparaient de sa capitale, où il ne devait pas entrer; mais dès les premiers jours de cette longue route à travers les provinces de l'empire, il s'occupa des mesures que la situation réclamait. La plus célèbre de toutes, et la seule dont nous ayons à parler ici, fut l'édit qui révoquait les proscriptions de Julien contre les chrétiens et rétablissait le culte du Dieu de Constantin. Le labarum fut arboré de nouveau à la tête des armées. Les églises se rouvrirent. Les sacrifices païens cessèrent. L'idolâtrie, que la volonté d'un sophiste couronné avait un instant relevée, retomba pour toujours. Les philosophes, tout-puissants la veille, fléchirent aux circonstances avec une merveilleuse docilité. Ils se rasèrent la barbe, quittèrent le manteau et se turent. Libanius seul déplora, non sans éloquence, la mort de son élève et celle de l'hellénisme.

Jovien, du reste, en rendant aux chrétiens l'existence légale

dont ils avaient été privés, ne leur avait point permis d'opprimer les païens. Il donna lui-même l'exemple de la modération. Il restitua leurs immunités aux églises, au clergé, aux veuves et aux vierges sacrées; il rappela les évêques exilés, mais il ne persécuta point les idolâtres. Un rhéteur célèbre de l'époque, Thémistius, le loua d'avoir respecté la liberté de conscience, et prohibé seulement les pratiques occultes de la magie.

Les évêques des différentes sectes s'empressèrent d'accourir auprès de l'empereur. Chacun s'efforça de l'entraîner de son côté. Jovien se déclara pour les catholiques. Athanase apprit que son siège d'Alexandrie lui était enfin rendu. L'illustre vétéran de la foi de Nicée sortit de ses déserts, vint remercier l'empereur, le confirma dans ses croyances orthodoxes, et, après lui avoir prédit un long règne, alla affronter les nouveaux orages que l'arianisme ne devait pas tarder à soulever autour de lui.

Les prédictions du vieillard ne s'accomplirent pas. Jovien, après sept mois de marche, était arrivé à Dadastane, petite ville de Bithynie. L'empire l'avait reconnu; Constantinople l'attendait, lorsque un matin on le trouva mort dans son lit. Cette fin extraordinaire fut attribuée à différentes causes, à une indigestion, à la vapeur du charbon allumé dans sa chambre, au poison. Il avait régné sept mois et vingt jours, du 17 juin 363 au 17 février 364.

VALENTINIEN I^{er} (364-375). — VALENS (364-378)

L'ORTHODOXIE ET L'ARIANISME. — LES MOINES D'ORIENT. —

LES LOIS CHRÉTIENNES

Valentinien avait quarante-trois ans lorsque les chefs de l'armée lui donnèrent le trône de Jovien; Valens en avait

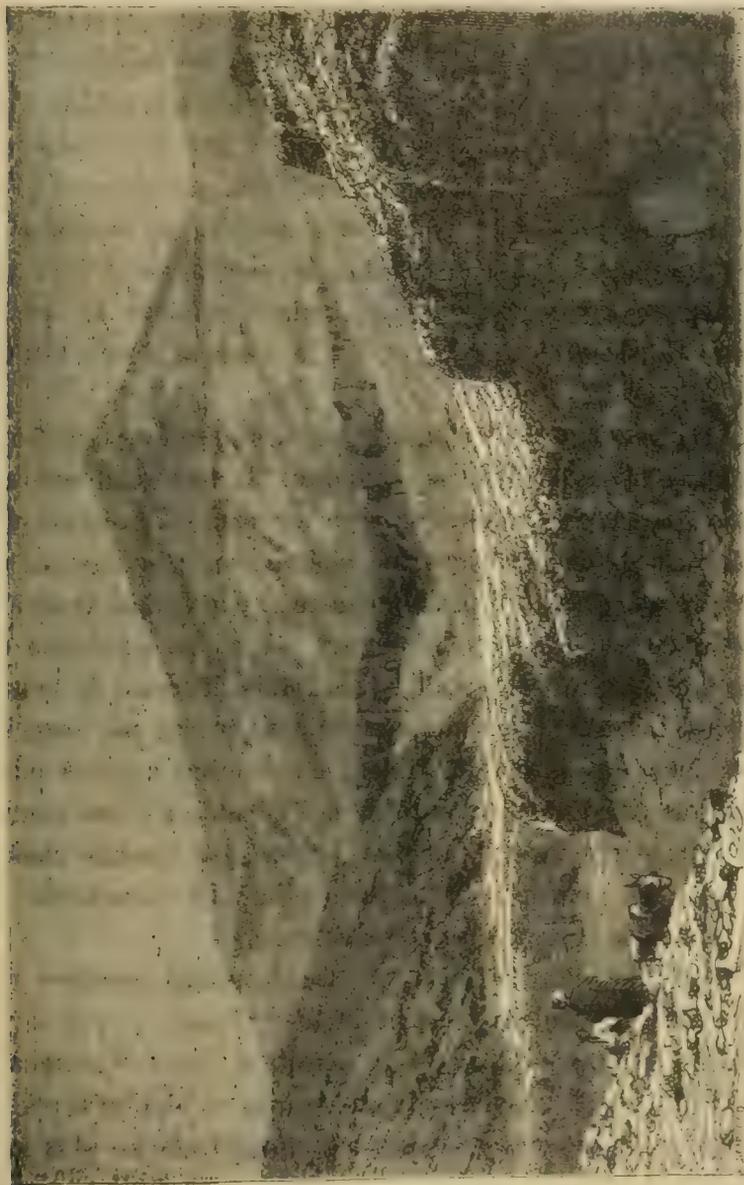
trente-six lorsque le nouvel empereur, son frère, lui donna le titre d'Auguste. Ils étaient chrétiens l'un et l'autre, et nous savons que l'aîné, ayant confessé sa foi sous Julien, avait dû remettre son épée au réformateur.

Les deux frères se partagèrent l'empire. Valentinien prit l'Occident et établit sa cour à Trèves et à Milan. Valens eut l'Orient avec Constantinople pour capitale. C'est au château de Médiana, à trois milles de Naïsse, que s'accomplit ce grand acte politique. La division du monde romain était consommée.

Orthodoxe sincère, Valentinien se déclara hautement pour la foi de Nicée, et s'appliqua à la maintenir intacte, mais sans exercer de violences, soit contre les sectes dissidentes, soit contre les autres cultes. Sa tolérance protégea les synagogues des Juifs et fit respecter certaines cérémonies païennes qui se pratiquaient encore dans les campagnes. Il eut le bon sens de rester constamment étranger aux querelles religieuses, disant que ce n'était point à un laïque d'être juge entre les évêques et les docteurs de la foi. Mais il se montra d'une rigoureuse sévérité pour les magiciens, les devins, les augures qui abusaient de la crédulité du peuple, et souvent même se faisaient les complices de crimes odieux contre les particuliers et contre le souverain.

Valens n'imita pas dans les choses de la religion l'impartiale équité et la sage modération de son frère. Baptisé par Eudoxe, évêque de Constantinople et arien, il adopta l'arianisme et persécuta les orthodoxes. Un concile tenu à Lampsaque s'était prononcé contre les ariens; il annula sa décision, et remit à ses coreligionnaires la cathédrale de Constantinople. Quarantevingts prêtres, qui avaient courageusement protesté contre les vexations infligées aux fidèles, furent jetés sur un navire qui devait les conduire en exil. En pleine mer, soit par l'effet du hasard, soit par suite d'ordres secrets, un incendie dévora le

bâtiment, et les quatre-vingts proscrits périrent dans les flammes ou dans les eaux. La persécution atteignit Athanase;



Désert de la Thébaidé.

mais le peuple d'Alexandrie se souleva et défendit son évêque. Le vieil athlète catholique mourut en 373. Cet obstacle dis-

paru, les violences les plus cruelles frappèrent l'Égypte et s'étendirent au désert.

Nous avons déjà parlé de ces hommes qui, pour se dérober aux persécutions, allaient chercher dans les solitudes de la Thébàïde la sûreté de leur vie et la liberté de la prière. Paul, le premier ermite, avait eu un glorieux imitateur dans saint Antoine. Autour d'Antoine, de nombreux disciples se groupèrent, dociles à sa voix, priant et accomplissant ensemble les exercices religieux, mais pour tout le reste vivant à part dans les cabanes qu'ils s'étaient construites ou dans les grottes naturelles des montagnes. Tel fut le berceau de l'institution conventuelle.

Au iv^e siècle, saint Pacôme établit les premiers monastères réguliers. Chacun d'eux se composait de trente ou quarante moines, soumis à une même règle et sous la direction d'un supérieur auquel ils devaient obéissance. C'est parmi eux qu'Athanase, persécuté par Constance et par Julien, trouva un asile inviolable. Vers la fin du iv^e siècle, Basile donna une règle monastique qui devint la discipline générale de tous les couvents orientaux. Les moines s'étaient accrus par l'esprit et le malheur des temps. Ils étaient au nombre de cinq ou six mille, lorsque Valens fit envahir la Thébàïde par ses troupes. Les monastères furent pillés et brûlés, les moines chassés, emprisonnés, enrôlés dans les légions ou massacrés. Des prêtres ariens avaient dirigé l'expédition.

Valentinien ne fut doux et tolérant qu'en matière religieuse. Nature violente, esprit inculte, il croyait que la justice ne peut être bonne qu'à la condition d'être rigoureuse et même cruelle. Il assistait aux exécutions et aux tortures. Ses bonnes grâces étaient acquises aux magistrats les plus impitoyables. Maximin, préfet des subsistances à Rome, avait décimé les familles les plus nobles de la ville sous prétexte qu'elles avaient pris part à des actes de magie; Valentinien le

récompensa en lui donnant la préfecture des Gaules. Il avait, dans son palais, près de sa chambre, deux ourses d'une grande férocité; il appelait l'une *Innoxia* (l'inoffensive), et l'autre *Mica Aurea* (paillette dorée); il jouait avec elles et leur donnait des malfaiteurs à déchirer.

« Mais si Valentinien était tyran par colère, Valens, dit Chateaubriand, l'était par faiblesse. »

Les prêtres ariens qui le dominaient lui inspirèrent toutes ses mesures cruelles contre les orthodoxes, et le soin de sa propre sûreté lui fit répandre sans pitié des flots de sang. Il apprit un jour que des devins, à Antioche, avaient consulté le sort pour savoir qui succéderait à l'empereur. L'oracle avait répondu par les quatre lettres ΘΕΟΔ (Théod). Valens fit mettre à mort une foule d'individus du nom de Théodose, Théodore, Théodote, Théodule, etc. D'autres personnes éminentes furent comprises dans les poursuites. Maxime, l'ancien conseiller de Julien, fut livré au supplice; Jamblique le philosophe s'empoisonna; Libanius échappa avec peine à l'accusation.

Chose étrange! tandis que le sang des empereurs romains se retrouve dans les cruautés de Valentinien et de Valens, le caractère des empereurs chrétiens éclate dans les lois qu'ils nous ont laissées, et dont quelques-unes sont empreintes au plus haut degré de l'esprit évangélique. L'exposition des enfants, que Trajan et Antonin surtout avaient si généreusement combattue, fut interdite sous des peines sévères. Valentinien institua les médecins des pauvres et les avocats des pauvres. Les villes et les églises eurent des défenseurs particuliers chargés de veiller à leurs intérêts. Des écoles pour la rhétorique et la grammaire furent établies dans la métropole de chaque province. Des règlements améliorèrent le sort des esclaves et multiplièrent les cas de liberté. Les bonnes mœurs furent sévèrement protégées. Des abus s'étaient glissés dans le clergé; il fut défendu aux prêtres de recevoir des

legs testamentaires. Saint Jérôme a justifié cette loi en disant :

« Ce n'est pas d'elle que je me plains, mais bien de la nécessité qui nous l'a fait imposer. »

Voilà surtout ce qui restera remarquable dans le règne de ces deux princes. Le christianisme n'avait pu modérer les emportements de l'un, ni inspirer à l'autre une sage et équitable tolérance; mais, malgré les défaillances des souverains, malgré leurs fautes, malgré leurs crimes, la bénignité évangélique passait peu à peu des mœurs publiques dans la législation et s'affirmait par des mesures auxquelles le paganisme, au moins pour quelques-unes, n'avait jamais songé.

GRATIEN (375-383). — THÉODOSE (379-395). —
LES BARBARES DANS L'EMPIRE

La situation du monde romain semblait désespérée. Valentinien, qui avait résisté aux Barbares avec courage et habileté, était mort dans un accès de colère (27 novembre 375); Valens avait péri misérablement à la suite de la sanglante défaite d'Adrianopolis (3 août 378). Les Goths victorieux étaient cantonnés dans les provinces. Les Germains menaçaient les Gaules, les Perses l'Orient, les Scots le Nord. Un enfant de sept ans, Valentinien II; un jeune homme de dix-neuf ans, Gratien, restaient seuls pour faire face à ces immenses périls. Les circonstances mûrirent Gratien et lui inspirèrent une heureuse pensée. Il offrit à un illustre exilé, Théodose, de partager le trône, à la condition de concourir avec lui à la défense de l'empire.

Théodose, sous le règne de Valentinien, s'était signalé par sa bravoure et ses talents militaires en Afrique, en Bretagne et surtout dans la Mésie, qu'il sauva des Sarmates. Son père,



Saint Martin intercède pour les priscillianistes auprès de l'empereur Maxime.

général d'un grand mérite, ayant été décapité par l'ordre de l'ingrat et cruel empereur, Théodose renonça à la brillante carrière qui s'ouvrait devant lui, et se retira dans sa patrie, à Cauca, en Galicie, où, entouré de sa femme Flacilla, de ses enfants Arcadius, Honorius et Pulchérie, il se consacra, nouveau Cincinnatus, à la culture et à l'administration de ses domaines. Quand le message de Gratien lui arriva, partagé entre le sentiment filial qui lui rappelait la condamnation inique de son père et le désir de venir en aide à la fortune romaine, Théodose hésita longtemps ; mais le patriotisme l'emporta dans ce noble cœur. Les peuples et l'armée accueillirent avec enthousiasme le sauveur qui leur venait du pays de Trajan et d'Adrien.

L'empire fut ainsi divisé : Théodose eut l'Orient ; Gratien, les Gaules, l'Espagne et la Bretagne ; Valentinien II, sous la tutelle de Justine, sa mère, l'Illyrie occidentale, l'Italie et l'Afrique.

Théodose justifia bientôt les grandes espérances qu'on avait conçues de lui. De Thessalonique, où il établit son quartier général, il surveille les mouvements des Barbares et dirige les efforts de ses lieutenants. Les fortifications des villes sont réparées ou augmentées, les garnisons renforcées, et des succès partiels sur les Barbares prouvent aux troupes que l'ennemi n'est pas invincible. Les Goths, trop nombreux pour rester longtemps réunis en corps d'armée, se divisent par bandes, diminuant ainsi leurs chances de succès et facilitant celles de leurs adversaires. Au lieu de diriger contre ces bandes éparses une guerre à outrance qui eût épuisé peut-être les forces de l'empire et sans nul doute amené la dévastation complète de ses provinces, Théodose, profitant de la discorde qui s'était mise entre les chefs barbares, adresse à chacun d'eux des propositions de paix, et, grâce à des concessions de terres, à des exemptions d'impôts, à des livraisons de troupeaux et de blé,

il les carie, il les désarme, il les gagne à l'empire. Distribués par colonies dans la Thrace, dans la Phrygie, dans la Lydie, incorporés dans l'armée, accueillis à la cour, placés dans les rangs mêmes de la garde du prince, les Goths, et bientôt avec eux des Huns, des Franks, des Calédoniens, des Maures, des Sarrasins, des Perses, des Ibériens, ne sont plus que les auxiliaires de ceux qu'ils avaient juré d'exterminer. L'empire romain était devenu l'empire romain-barbare.

Ces grands événements, que nous ne pouvons qu'esquisser ici, ne s'accomplissaient pas sans exciter le mécontentement des sujets de Théodose et de Gratien et, par conséquent, sans porter quelque atteinte à la popularité de ces princes. Mais ils poursuivaient leur œuvre providentielle, sourds aux murmures qui s'élevaient autour d'eux. Les temps marqués pour la chute de l'empire n'étaient pas encore arrivés, et le bras de ces mêmes étrangers, qui devaient l'anéantir un jour, le défendait alors.

Sous l'influence de la paix, l'agriculture et le commerce refluèrent. Gratien marchait sur les traces de son collègue. Il protégeait les lettres et les cultivait lui-même. Dans son gouvernement, il arrêtait les persécutions exercées par les ariens, en proclamant une tolérance égale pour les croyances chrétiennes.

De son côté, Théodose, préoccupé de l'idée de créer dans l'État l'unité religieuse, s'efforçait d'apaiser les troubles excités par l'hérésie d'Arius, qui, par suite de la protection des derniers empereurs, était devenue toute-puissante en Orient et opprimait la grande majorité, profondément attachée au catholicisme. Un édit qu'il promulgua en janvier 381 interdit le culte public à toutes les sectes qui n'admettaient pas le symbole de Nicée, et ordonna aux ariens de restituer Sainte-Sophie et les autres églises dont ils s'étaient emparés par violence. Au printemps de cette même année 381, il convoqua le second

concile œcuménique à Constantinople; la foi de Nicée y fut confirmée, mais Grégoire de Nazianze, que l'empereur avait élevé au patriarcat de la capitale de l'Orient, dut, pour obéir aux vœux du concile, résigner sa dignité, qui fut donnée à l'orthodoxe Nectaire. Démophile, le patriarche arien, avait eu antérieurement le choix entre la soumission à la foi catholique ou l'abandon de son siège; il préféra se retirer.

Théodose ne se borna pas à frapper l'hérésie : il étendit sa sévérité à l'idolâtrie. C'est de son règne que date vraiment la ruine du paganisme. Les sacrifices furent interdits, les temples fermés. Le Sérapéum d'Alexandrie, consacré au dieu Sérapis, fameux par ses richesses, par sa grandeur et par la beauté de sa construction, fut pillé et démoli par le peuple, après une lutte sanglante contre les païens qui s'y étaient retranchés. Sur les ruines du temple de Canope s'éleva un couvent de moines. Les statues de bronze furent fondues, et la valeur en fut distribuée aux pauvres et aux églises.

Il est juste de remarquer ici que, malgré la sévérité des lois nouvelles contre les païens, on ne peut citer aucun exemple d'une sentence de mort prononcée en Orient pour cause de religion. Il est même certain que Théodose maintint dans les hautes fonctions de l'État plusieurs païens sincèrement attachés à leur culte. Nous verrons qu'il n'en fut pas de même en Occident.

Maxime, compatriote et ami de Théodose, homme d'un grand talent militaire, mais dévoré d'ambition, soulève les troupes en Bretagne, se fait proclamer empereur, et arrive dans les Gaules avec trente mille soldats et cent mille Bretons. Gratien s'enfuit de Lutèce à Lyon pour se rapprocher de l'Italie; l'usurpateur l'attire dans un piège et le tue (25 août 383). Gratien était âgé de vingt-quatre ans; il en avait régné huit depuis la mort de Valentinien I^{er}, son père.

Sur la promesse de Maxime de se renfermer dans ses

royaumes de Gaule, d'Espagne et de Bretagne, et de respecter les possessions du jeune Valentinien en Italie et en Illyrie, Théodose, à qui il répugnait d'ailleurs d'allumer la guerre civile, consentit à le reconnaître pour collègue. Maxime, peu de temps avant son usurpation, avait embrassé la religion chrétienne. Afin de s'attacher plus étroitement les populations orthodoxes de ses nouveaux États, il combla de prévenances et d'hommages les évêques les plus vénérés, entre autres Martin de Tours, et frappa les hérétiques avec une rigueur que ce vertueux prélat blâma sévèrement. Priscillien, célèbre hérésiarque espagnol, avait répandu ses doctrines dans les Gaules et s'était fait de nombreux partisans, surtout dans les hautes classes de la société. Chassé par Gratien, repoussé par le pape Damase et par saint Ambroise, évêque de Milan, qui refusèrent de l'entendre, il reparut à Trèves, sous Maxime. Cédant aux conseils de quelques évêques qu'animait un zèle imprudent, Maxime fit arrêter Priscillien et ses complices. Saint Martin, qui se trouvait alors à Trèves, employa toute sa charité, toute son éloquence pour détourner le coup qui menaçait ses frères égarés. Ses efforts furent impuissants; Priscillien fut décapité avec plusieurs de ses disciples. La veille de sa mort, il était un saint pour ses sectateurs; le lendemain il fut un martyr. Ses doctrines, mélange de gnostisme et de manichéisme, se propagèrent, et l'on comptait encore beaucoup de priscillianistes au *vie* siècle. Ce fut là d'ailleurs le premier exemple d'une rigueur sanglante au sein du catholicisme.

Cependant Valentinien II, ou plutôt sa mère, l'impératrice Justine, continuait à gouverner l'Italie. Justine était arienne. Elle voulait faire dominer ses croyances et ouvrir à Milan une église de sa confession; Ambroise s'y opposa. Des troubles éclatèrent. L'évêque reçut un ordre d'exil et refusa d'obéir. Le peuple le défendit.

C'est au milieu de ces émotions (387) qu'une nouvelle

arriva des Gaules : Maxime avait levé une armée considérable ; il venait de franchir les Alpes ; il marchait sur Milan. Justine s'enfuit avec son fils, et alla implorer, à Thessalonique, l'appui de Théodose. La population de Milan, dont l'immense majorité était catholique, avait accueilli Maxime sans résister. Ambroise, fidèle aux souverains qu'il avait combattus sur le terrain de la foi, s'éloigna de la ville et repoussa toute communication avec l'usurpateur. Théodose couvrit de sa protection l'enfant et la mère dépossédés. A la tête de troupes aguerries, il marcha à la rencontre de Maxime, le défit sur les bords de la Save, l'enferma dans Aquilée, le prit, et, le laissant égorger par ses soldats, vengea le meurtre de Gratien et une indigne trahison (27 août 388).

ANTIOCHE ET THESSALONIQUE (387 ET 390)

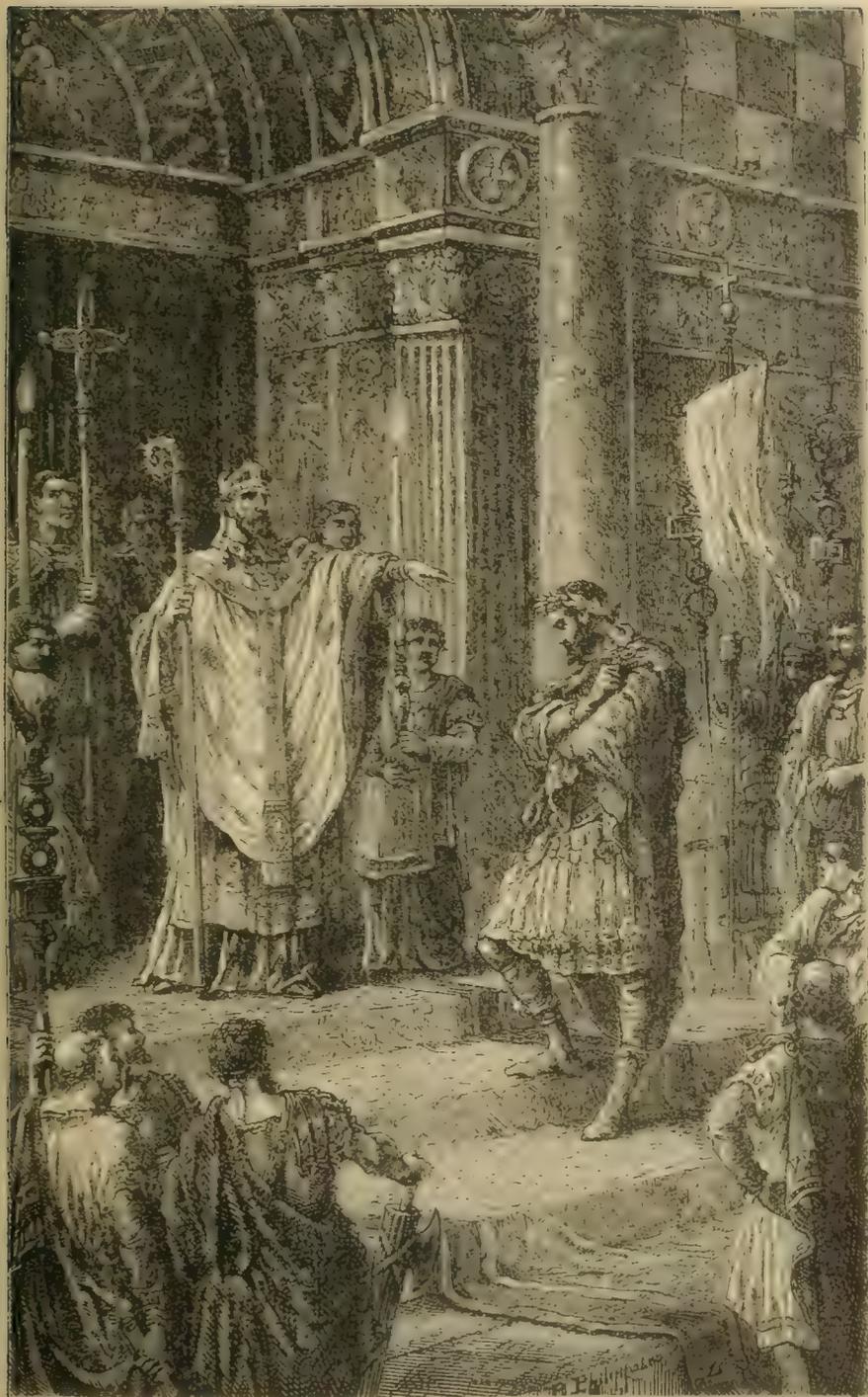
L'année qui précéda la défaite et la mort de Maxime fut signalée par un fait qui a vivement ému l'histoire. Antioche s'était révoltée. Cette ville, métropole de la Syrie, avait reçu de l'empereur des embellissements et des privilèges. L'impératrice Flaccilla, première femme de Théodose, y avait acquis des droits à la reconnaissance du peuple en visitant les hôpitaux, en soignant les malades de ses propres mains, en distribuant aux pauvres d'abondantes aumônes. Un nouvel impôt ayant été ordonné pour subvenir aux frais de la guerre projetée contre Maxime, Antioche murmura, injuria les officiers collecteurs du fisc, et, renversant les statues du souverain, celle de son père, de ses fils et de sa vertueuse femme, les traîna dans les rues. A cette nouvelle, l'empereur fit connaître qu'il réservait à l'ingrate cité une éclatante punition. Les théâtres, le cirque, les bains publics furent fermés. Dépouillée de toutes ses prérogatives, Antioche fut soumise à la petite

ville de Laodicée. Les prisons se remplirent. Assis sur leur tribunal, au milieu du forum, deux officiers du prince faisaient comparaitre devant eux les accusés, et prononçaient des arrêts de confiscation, d'exil ou de mort. La terreur planait sur la ville.

On vit alors un spectacle touchant et instructif. Tandis que les philosophes, dont il y avait encore affluence dans Antioche, se dérobaient à l'orage par une fuite prudente, les solitaires des environs, descendant de leurs montagnes, vinrent apporter des consolations à leurs malheureux frères et implorer la pitié des juges. Chrysostome, de son côté, faisait entendre ses éloquents exhortations dans les temples, dans les rues, et jusque dans le prétoire, où il accompagnait les citoyens accusés. Le vieil évêque Flavien alla à Constantinople se jeter aux pieds de l'empereur, et demander grâce au nom du divin fondateur de la religion, mort en pardonnant à ses bourreaux. Théodose se laissa fléchir et accorda une généreuse amnistie. Les condamnations furent révoquées, les biens confisqués rendus, et Antioche devint la capitale de l'Asie. Le retour de Flavien fut un triomphe. La ville entière se porta à sa rencontre : les rues et les places qu'il devait traverser étaient semées de fleurs; on s'embrassait, on se félicitait, on louait la clémence de l'empereur, et, dans les temples, on faisait des prières pour sa prospérité et pour le succès de ses armes.

Trois ans après, Thessalonique, non moins coupable qu'Antioche, n'eut pas le même bonheur. Bothere, gouverneur de la ville, avait fait jeter en prison, pour un fait d'odieuse immoralité, un conducteur de chars dont le peuple avait coutume d'applaudir l'habileté dans les jeux du cirque. Le peuple réclama son cocher favori, et, n'ayant pu l'obtenir, tua Bothere, égorgea plusieurs de ses officiers, qui défendaient leur général, et traîna leurs cadavres dans les rues.

Excité dans sa juste colère par son ministre Rufin, Théo-



Saint Ambroise interdit l'entrée de l'église à l'empereur Théodose.

dose donna des ordres implacables. La foule, réunie au cirque, fut assaillie par des troupes cachées dans les édifices voisins. Le massacre, qui dura trois heures, enveloppa les innocents comme les coupables. Sept mille personnes au moins périrent. Un marchand étranger avait conduit ses deux fils au spectacle. Il offrit sa fortune et sa vie pour la rançon de ses enfants. Les soldats consentirent à laisser vivre l'un d'eux; mais tandis que le père, pleurant et gémissant, les regarde l'un et l'autre et qu'il hésite, les sicaires impatients épargnent à sa tendresse l'horreur du choix; ils égorgent les deux enfants.

Ambroise, saisi d'horreur à la nouvelle de l'épouvantable massacre de Thessalonique, s'éloigna de Milan comme pour fuir le meurtrier, qui s'y trouvait alors. De sa retraite, il adressa à l'empereur une éloquente réclamation en faveur des droits de l'humanité outragée :

« Ne vous laissez pas éblouir, lui disait-il, à l'éclat de cette pourpre qui couvre un corps infirme et mortel. Ceux à qui vous commandez sont de la même nature que vous, et vous servez avec eux le même Dieu, qui est le maître des sujets et des souverains. Oseriez-vous donc entrer dans son temple? Oseriez-vous étendre vos mains, encore teintes du sang innocent que vous avez versé, pour prendre le corps sacré de Jésus-Christ?... Retirez-vous, et n'ajoutez pas un nouveau crime à celui que vous avez commis. »

Ces libres remontrances firent pénétrer le remords dans l'âme du prince, mais ne le retinrent pas. Il se présenta, accompagné de sa cour, à la basilique de Milan. Ambroise tout à coup apparaît sur le seuil, lui reproche publiquement son forfait, et l'arrête. L'empereur, interdit, allègue l'exemple de David :

« David! s'écrie le saint évêque, vous l'avez imité dans son crime; imitez-le dans sa pénitence. »

L'empereur se soumit. Déposant les insignes de la puissance suprême, il vint, comme un suppliant, au milieu de

l'église, s'avoua coupable et obtint à ce prix, après une expiation de huit mois, la rémission de son péché et sa réintégration dans la communion des fidèles.

Théodose consacra la sincérité de son repentir en publiant une loi qui suspendait les exécutions à mort pendant trente jours, depuis le prononcé de l'arrêt.

« Belle et admirable loi, dit Chateaubriand, qui donnait le temps à la colère de mourir, et à la pitié de naître! Sublime leçon, qui tournait au profit de l'humanité et de la justice! »

MEURTRE DE VALENTINIEN. — DÉFAITE D'ARBOGASTE
— PARTAGE DE L'EMPIRE. — MORT DE THÉODOSE

Théodose avait reconquis sur Maxime le trône du jeune Valentinien. Il fit quelque chose de plus grand et de plus héroïque, dit Fléchier: ce trône, qu'il avait conquis, il le rendit, Valentinien, du reste, se montra digne de la protection de Théodose. Ses mœurs étaient simples et même austères. Il aimait le travail, il était juste. Les historiens ses contemporains citent de lui des traits admirables chez un prince de dix-huit ans. On le blâmait d'avoir trop de goût pour les jeux du cirque; il s'en abstint. On l'accusa d'intempérance; il multiplia les jeûnes. On lui apprit qu'une comédienne de Rome exerçait sur la jeunesse milanaise une dangereuse fascination; il la fit venir à la cour et la renvoya sans la voir, pour l'exemple. Ses sœurs étaient en procès avec un orphelin; il voulut que l'affaire fût soumise au juge ordinaire, puis il les amena à renoncer à leurs prétentions. Sa mère, l'ambitieuse Justine, étant morte, il se rallia à la foi catholique et apaisa les troubles que les préférences ariennes de sa tutrice avaient excités. Un traître mit brusquement fin à ce règne, qui s'annonçait sous de si favorables auspices.

Un Frank, Arbogaste, qui avait occupé de grandes charges militaires sous Gratien, et qui avait combattu avec une grande valeur sous les ordres de Théodose, dans l'expédition contre Maxime, s'était rendu maître de la maison du jeune souverain d'Occident. Ambitieux et habile, il rêva l'empire, distribua des faveurs, se fit des partisans, entoura Valentinien de ses créatures et le retint en quelque sorte prisonnier à Vienne, dans les Gaules. Valentinien fit connaître sa position à Ambroise et à Théodose ; mais il n'eut pas la patience d'attendre. Il appela le Barbare devant son trône, et lui remit l'ordre qui le destituait :

« Tu ne m'as pas donné le pouvoir, dit le Frank en déchirant le papier, tu ne peux me l'ôter. »

Valentinien, transporté de courroux, voulut le percer de son épée et se frapper lui-même : on le désarma. Quelques jours après, on trouva l'empereur égorgé dans son lit (15 mai 392).

Arbogaste avait la couronne ; il la donna à l'un de ses anciens secrétaires, Eugène, rhéteur « qui ne savait que discourir », dit Bossuet. Théodose se prépara deux ans à venger ce lâche assassinat. Enfin il marche sur l'Occident avec une formidable armée que grossissent les Barbares alliés. Un solitaire de la Thébaïde, Jean, lui a prédit la victoire. Ses principaux généraux sont Stilicon et Timase ; il a dans ses rangs un soldat goth qui s'appelle Alaric, et qui sera un jour le destructeur de Rome. Le combat s'engage dans les plaines d'Aquilée. Théodose, à la tête de ses bataillons, fait le signe de la croix et s'écrie :

« Ou est le Dieu de Théodose ? »

Une effroyable tempête souffle tout à coup dans la direction des ennemis, les aveugle et empêche l'effet de leurs flèches. Eugène, trahi par ses soldats, est conduit enchaîné aux pieds de Théodose, et reçoit la mort sous ses yeux. Arbogaste se tue lui-même (6 septembre 394).

Théodose, devenu par sa victoire l'unique maître du monde romain, se hâta, dans une sage prévision de l'avenir, de partager l'empire entre ses deux fils. Il assigna l'Orient à Arcadius, avec Rufin pour ministre, et l'Occident à Honorius, sous la direction de Stilicon. Au milieu des fêtes célébrées à Milan à l'occasion de ce grand acte politique, Théodose, épuisé avant l'âge, s'éteignit tout à coup dans la nuit du 27 janvier 395. Il avait cinquante ans à peine, et en avait régné seize.

« En montant sur le trône, dit Niebuhr, Théodose accepta une tâche qui devait le faire reculer d'effroi ; c'est avec raison qu'il a reçu le nom de Grand. Il exécuta de grandes choses d'une façon grandiose ; il fut le dernier empereur qui méritait le nom de César. »

LES LOIS DE THÉODOSE

Il convient de jeter un coup d'œil rapide sur les lois promulguées par Théodose : elles sont l'un des titres les plus glorieux de son règne : elles portent la vive empreinte de l'esprit nouveau que le christianisme avait répandu dans le monde.

L'ancienne législation attribuait au trésor seul les biens des exilés ; Théodose ordonna qu'ils fussent partagés entre le trésor et le condamné ou ses héritiers.

L'héritage entier du père de famille ayant subi la peine capitale fut laissé à ses enfants.

Il défendit aux délateurs d'exercer aucune sollicitation relativement aux biens des citoyens condamnés sur leurs indications pour cause de complot ; sage mesure qui diminua l'espionnage, en supprimant les honteux avantages attachés autrefois aux dénonciations.

Le mariage fut prohibé entre oncles et nièces, tantes et neveux, beaux-frères et belles-sœurs, ainsi qu'entre cousins germains. La violation de la loi fut punie de peines exorbitantes, telles que le feu, la confiscation des biens et la bâtardise des enfants; mais cette loi, qui ne fut guère que comminatoire sous Théodose, fut abrogée sous Arcadius. — La prohibition, en matière de mariage, fut étendue aux unions entre chrétiens et juifs.

Défense aux juifs d'acheter des esclaves chrétiens; autorisation aux chrétiens d'affranchir sans restriction ceux qu'ils possédaient.

La police de l'empire fut réglée avec le plus grand soin. Au souverain seul appartient la nomination des magistrats. Vénéralité des offices interdite sous des peines sévères; choix scrupuleux des fonctionnaires.

Les juges furent tenus de visiter fréquemment les prisons, de recevoir les plaintes des prisonniers, et de prendre note exacte de leurs réclamations.

Les privilèges accordés à des particuliers au préjudice des corporations auxquelles ils appartenaient furent révoqués.

Les tribunaux ne purent prononcer des décisions que conformément au texte de la loi, et tout citoyen fut affranchi de l'obligation d'obéir aux ordres que les magistrats auraient prétendu tenir verbalement du souverain.

Les lois de Théodose, auxquelles furent ajoutées les lois romaines et les constitutions impériales depuis Constantin, furent réunies dans la suite, par les ordres de Théodose II, et formèrent un vaste recueil appelé le « Code Théodosien », dont la mise en vigueur fut promulguée le 1^{er} janvier 439, à Rome et à Constantinople à la fois.

XV

LES PÈRES DE L'ÉGLISE

Les martyrs avaient donné leur sang pour la religion du Christ; les apologistes l'avaient défendue contre les Césars persécuteurs; les Perses la défendirent contre les derniers païens et contre les hérétiques. Une étude rapide sur ces illustres champions des croyances orthodoxes trouve forcément sa place dans l'histoire de l'Église à la fin du iv^e siècle et au commencement du v^e.

SAINT JEAN CHRYSOSTOME

Son éloquence l'avait fait surnommer « bouche d'or », et sa charité, « Jean l'aumônier. » Le rhéteur païen Libanius, dont il avait été disciple, s'écriait, admirant ses talents oratoires :
« C'est à Jean que j'aurais laissé mon école, si les chrétiens ne nous l'avaient enlevé! »

Il renonça aux grandes carrières qu'ouvraient devant lui sa naissance, sa fortune, son savoir, et, sourd aux supplications de sa mère, il alla se préparer dans le silence de la retraite à

la mission qu'il devait remplir. Comme Ambroise, comme Basile, comme Augustin, il fut ordonné prêtre malgré lui. Alors commença le cours de ses prédications. Sa parole inspirée, ardente comme la flamme qui s'échappe de la fournaise, consolait le peuple, stimulait le zèle des prêtres, reprochait aux riches le luxe de leurs vêtements, de leurs esclaves, de leurs palais et de leurs voitures, fulminait contre les jeux du cirque, la passion du théâtre, l'orgueil des philosophes, la foi aux augures, derniers souvenirs du paganisme que n'avait pu effacer la religion du Christ. La charité, thème habituel de ses discours, tirait surtout de son âme des élans d'une ineffable éloquence. Juifs, gentils, hérétiques, orthodoxes, accouraient pour l'entendre. Cent mille auditeurs se pressaient parfois autour de sa chaire. Pâle, maigre, courbé par les austérités de sa jeunesse, par les jeûnes, les veilles, le travail, il se transfigurait sous l'impulsion divine; l'éclair jaillissait de ses yeux, sa voix vibrait; rien ne pouvait plus, il nous le dit lui-même, « maîtriser l'ardeur de son âme, » et la foule ivre d'enthousiasme faisait retentir l'enceinte sacrée de frénétiques applaudissements. Sa popularité était immense. Arcadius l'éleva au siège patriarcal de Constantinople en 398. Jean donna aussitôt ses biens aux pauvres, réforma les églises de son obédience, fonda des hôpitaux, et continua à tonner contre les vices des grands et des puissants. L'impératrice Eudoxie, que sa libre parole avait blessée, le fit déposer par le concile de Chalcédoine et exiler en Bithynie (403). L'ordre fut révoqué à la suite d'un soulèvement du peuple qui réclamait son patriarche, et d'un tremblement de terre qui effraya l'empereur et l'impératrice. Mais de nouvelles cabales le renvoyèrent en exil. Il mourut près de Comana, dans le Pont, le 14 septembre 407. Il était né à Antioche, selon les uns en 347, selon d'autres en 344.

L'œuvre de Jean Chrysostome comprend plus de sept cents

homélies, vingt-huit discours, vingt et un panégyriques, une multitude de lettres, trois grands traités, dont le plus célèbre est celui *du Sacerdoce*, et une foule d'autres travaux sur des sujets de dogme ou de morale.

SAINT GRÉGOIRE DE NAZIANZE ET SAINT BASILE

Ces deux noms sont inséparables. Grégoire et Basile avaient même âge; ils eurent même ardeur pour l'étude, mêmes aspirations religieuses, même enthousiasme pour la vie calme et libre de la solitude. Ils s'aimèrent au delà du tombeau. Basile mort, ce fut Grégoire qui prononça son oraison funèbre, une des plus belles pages et des plus touchantes de la littérature religieuse, ou plutôt de toutes les littératures.

Grégoire, fils de l'évêque de Nazianze, naquit dans un petit bourg de Cappadoce, en 329. Son père l'envoya achever ses études à Athènes; il y trouva Basile, l'ainé de dix frères, dont l'un fut Pierre, évêque de Sébaste, et l'autre Grégoire, évêque de Nysse. Ils eurent pour condisciple Julien, qui fut Julien l'apostat. Nous avons dit ailleurs comment le fils de Constance préludait, au milieu des rhéteurs et des philosophes d'Athènes, au rôle qu'il devait jouer un jour. Veut-on maintenant savoir comment s'écoulaient pour les deux jeunes amis les heures fortunées des premières études dans cette cité toute pleine encore du souvenir de Platon, et comment ils s'aimaient, et quels sentiments faisaient battre ces nobles cœurs; écoutons Grégoire :

« Nous poursuivions, dit-il, avec une égale ardeur, un objet extrêmement envié parmi les hommes, le savoir; mais il n'y avait pas de jalousie en nous, et l'émulation seule nous était connue. Nous disputions, non pas à qui des deux obtiendrait le premier rang, mais à qui le céderait à l'autre; car nous

regardions chacun les succès de l'autre comme nos propres succès; il semblait que nous n'eussions qu'une seule âme pour animer nos deux corps. Notre occupation commune était de pratiquer la vertu et de vivre pour les espérances éternelles, en nous isolant de cette terre avant de l'abandonner... Confondus au milieu d'une foule de jeunes gens poussés aux excès par leurs penchants et par l'âge, nous passions des jours tranquilles, semblables à cette source qui, dit-on, conserve la pureté de ses eaux au milieu même de l'onde amère... Nous ne connaissions que deux heures, celle de l'Église et celle des maîtres. »

Basile, né à Césarée, la même année que Grégoire (329), reçut dans sa famille même une éducation chrétienne et libérale. Son père était l'un des hommes les plus vertueux et les plus éloquents de Césarée. Son aïeule Macrine, sa mère Émilie, ses frères Grégoire et Pierre, furent mis au nombre des saints.

« Je n'ai jamais oublié, dit-il, quelles fortes impressions faisaient sur mon âme encore tendre les exemples que j'avais sous les yeux. »

Après avoir parcouru à vingt-cinq ans tout le cercle des connaissances profanes, grammaire, éloquence, philosophie, dialectique, géométrie, arithmétique, médecine, il quitta Athènes, y laissant son ami, et vint ouvrir à Césarée une école de rhétorique. Il parut au barreau, et s'y distingua. La gloire humaine ne put le séduire. Il vendit ses biens, fit d'abondantes aumônes et alla visiter les solitudes de l'Égypte, de la Syrie et de la Mésopotamie. Au retour (357), il fixa sa retraite dans le Pont, sur une montagne baignée par l'Iris, en face même du monastère de femmes que venaient de fonder sa mère et sa sœur. Il se hâta d'appeler Grégoire auprès de lui.

« Mon habitation, lui disait-il, est sur la saillie la plus avancée d'une haute roche, de sorte que toute la vallée se

déploie sous mes yeux, et de là je puis contempler le cours du fleuve... Que te dirai-je des douces exhalaisons de la terre, et de la fraîcheur qui monte du fleuve? Un autre admirerait la variété des fleurs, le chant des oiseaux; mais je n'ai pas le loisir d'y faire attention..., ce séjour me donne le plus doux des biens, la tranquillité. Non seulement il est exempt du tumulte des cités, mais on n'y voit pas même de voyageurs, excepté quand il nous arrive quelque chasseur égaré... »

Les deux amis se réunirent. L'ermitage se peupla. Basile lui donna une règle, celle qui subsiste encore de nos jours dans les monastères de la Grèce et de l'Orient.

« La petite communauté était pauvre, dit M. Villemain, mais la sobriété et le travail des mains suppléaient à tout; on bêchait, on arrosait la terre, on exploitait des bois, des carrières. »

Une partie de la journée était consacrée à l'étude des lettres chrétiennes, aux prières, aux chants religieux, à l'instruction des disciples. Sage mélange de la vie contemplative qui élève l'âme et des travaux du corps qui rappellent à l'homme l'une des premières lois du Créateur.

La Providence mit un terme à la vie cénobitique des deux amis (365). Une famine était survenue dans la Cappadoce; Basile vola au secours de ses compatriotes. Grégoire, rappelé par son père, le vieil évêque de Nazianze, dut se rendre auprès de lui pour l'aider à diriger son troupeau et consoler ses derniers jours. L'un et l'autre avaient immolé leur passion au devoir. Ils furent ordonnés prêtres malgré eux.

« Un homme, s'écriait Grégoire, peut-il souffrir qu'on le mette à la tête du troupeau de Jésus-Christ sans s'y être longtemps préparé par la méditation de la parole de Dieu, sans avoir acquis l'intelligence des divines Écritures, et y avoir puisé les moyens d'enrichir les autres? Mais, puisque la chose est faite, ajoutait Grégoire, il faut nous résigner. »

Ils éblouirent le monde de l'éclat de leurs vertus et de leur talent. Sous le règne de leur condisciple Julien, ils se tinrent



Saint Basile dictant sa doctrine. (D'après Herrera.)

à l'écart, suivant la règle qui fut celle des premiers chrétiens, et que Grégoire formula nettement ainsi :

« C'est une loi du martyre de ne pas s'exposer volontaire-

ment à la lutte, par égard pour les faibles et par compassion pour les persécuteurs. »

Mais quand l'apostat eut interdit aux chrétiens le culte des lettres profanes, tous deux furent indignés de cette mesure aussi habile qu'odieuse. Grégoire protesta en poète dont la jeunesse s'était abreuvée aux larges fleuves de la poésie antique; il consola les amis des Muses en composant ses *Carmina*, chefs-d'œuvre religieux où, sous la forme des anciens poèmes, on sent l'inspiration chrétienne, tendre, rêveuse, empreinte de cette ineffable mélancolie qui depuis lors ne s'est retrouvée qu'une fois dans les *Méditations* de notre Lamartine. Julien tombé, le doux poète redevint l'orateur foudroyant dont nous avons déjà parlé. C'est à cette époque (363) que se rapportent les deux discours (*invectives*) qu'il prononça contre l'ennemi des chrétiens, et dont nous avons cité des passages.

Proclamé par les catholiques évêque de Césarée, en 370, après la mort d'Eusèbe, qui lui avait conféré les ordres sacrés, Basile se consacra tout entier au gouvernement de son Église. Austère comme un anachorète, n'ayant qu'une seule tunique, vivant de pain et de légumes, il fit des prodiges de zèle et de charité. Il fonda des fabriques et des écoles, ouvrit un hospice pour les indigents et les étrangers, sans distinction de croyances, bâtit à Césarée une église magnifique, et, puisant dans son âme une énergie surhumaine, il suffisait à toutes les lourdes charges de son ministère. Il prêchait assidûment, publiait de savants traités de controverse ou de morale, visitait son diocèse et combattait l'hérésie. Valens mit tout en œuvre pour l'attirer dans son parti. Quelques évêques, séduits ou effrayés, avaient fléchi. Basile fut appelé devant le tribunal du préfet Modeste.

« Il s'y rendit comme à une fête nuptiale, » dit Grégoire.

L'agent de Valens, entouré de licteurs, le menaça de confis-

cation, d'exil, de tortures, de la mort, s'il refusait de se réunir à la religion du prince.

« La perte de mes richesses? répondit Basile; je n'ai que mes vêtements et quelques livres. La mort? Je ne fais cas que de la vie éternelle. L'exil? Ma patrie est partout où l'on adore Dieu.

— On ne m'a jamais parlé de la sorte, dit Modeste.

— C'est que vous n'aviez jamais rencontré d'évêque, » reprit Basile.

Valens voulut essayer de la séduction. Il se rendit à l'église un jour de solennité. Un peuple immense remplissait le temple; l'évêque, calme, recueilli, auguste, officiait au milieu de toute la pompe du culte catholique. Le prince demeura immobile et comme glacé d'une sainte terreur. Puis, s'avancant au pied de l'autel, il présenta son offrande; Basile la reçut comme celle des orthodoxes.

Ce grand caractère de prudence dirigea constamment la conduite du saint évêque. Sa modération sans faiblesse et sa charité sans bornes lui firent des amis dans toutes les sectes dissidentes. Quand il mourut (1^{er} janvier 379), tout le peuple de la province accourut à ses funérailles.

« Les païens et les juifs, dit M. Villemain, le disputaient aux chrétiens par l'abondance de leurs larmes, car il avait été le bienfaiteur de tous. Plusieurs personnes ayant péri dans la foule prodigieuse qui se pressait à son convoi, on les trouvait heureuses d'être mortes un tel jour; et plus d'un enthousiaste, dans son christianisme idolâtre, les nommait des *victimes funéraires*. »

Les *Lettres* de saint Basile sont le monument le plus curieux, le plus savant, le plus pur de la littérature ecclésiastique. Ce sont des modèles par le style et par la pensée. Ses *Homélie*s sont d'admirables traités de morale contre l'avarice, l'envie, l'abus des richesses, et d'éloquents exhortations à la charité.

Son ouvrage sur les *Six jours de la création* a, sans nul doute, inspiré les *Études de la nature* de Bernardin de Saint-Pierre.

Grégoire resta sur la terre encore quelques années; sa mission n'était pas achevée, et Dieu semblait d'ailleurs vouloir réserver à Basile un panégyriste digne de lui. La douleur que lui causa la mort de son ami se peint dans une lettre qu'il écrivit alors à Grégoire de Nysse, frère de Basile.

Évêque de Sasime, puis de Nazianze, Grégoire, après la mort de son père, fut élevé, comme nous l'avons dit, au siège archiepiscopal de Constantinople par l'empereur Théodose. Nous avons raconté ailleurs les tribulations qui affligèrent son épiscopat, et rappelé les travaux auxquels il consacra, dans sa retraite, les dernières années de sa vie. Un jardin, une source d'eau vive et l'ombre de quelques arbres, faisaient les délices du vieux solitaire. Il jeûnait et priait; une natte était son lit, un sac grossier lui servait de couverture. Revêtu d'une simple tunique, nu-pieds, sans feu, il n'avait pour compagnons que ses livres et les animaux des champs. C'est dans cette retraite qu'il mourut, en 389, à l'âge de soixante et un ans.

SAINT GRÉGOIRE DE NYSSÉ

Né à Sébaste, en Cappadoce, vers 331, le frère de saint Basile le Grand s'adonna de bonne heure à la culture des lettres que plus tard, et bien qu'engagé dans les ordres ecclésiastiques, il professa avec éclat. Mais sur les observations de Grégoire de Nazianze, qui lui reprocha d'avoir déserté le sanctuaire et scandalisé les fidèles, le jeune rhéteur chrétien se pressa de rentrer dans le sein de l'Église, et l'on dit que toute sa vie il regretta ce moment de défaillance, à l'égal d'une apostasie. En 371, il alla aider son illustre frère dans l'administration du diocèse de Césarée, et dès l'année suivante il fut, malgré sa résistance, consacré évêque de Nysse

en Cappadoce. Grégoire s'appliqua avec ardeur à maintenir l'unité catholique contre les hérétiques et les schismatiques. Poursuivi sous Valens, remplacé par un hérétique sans foi, sans mœurs, sans instruction, « plus digne d'être valet qu'évêque, » dit un historien, il alla pleurer dans l'exil, non ses dignités perdues, mais les malheurs de l'Église. A l'avènement de Gratien (378), il reprit ses fonctions épiscopales. Le concile d'Antioche le chargea de visiter les églises de Palestine et d'Arabie, de réprimer les abus qui s'y étaient glissés et de cicatriser les plaies qu'y avaient faites le schisme et l'hérésie. Outre cette mission importante, la vie de Grégoire de Nysse est marquée par de nombreux travaux. Il présida, en 381, le second concile œcuménique de Constantinople, qui lui donna le titre de *Père des Pères*, et prononça en 385 l'oraison funèbre de l'impératrice Flacilla, première femme de Théodose.

Les ouvrages qu'il a laissés se composent de discours, d'homélies, de traités, de lettres, d'ouvrages dogmatiques ou de controverse, et de livres ascétiques. Esprit moins vaste que saint Basile et que Grégoire de Nazianze, moins vigoureux, moins éclatant, l'évêque de Nysse a une profondeur et une portée philosophique égales, sinon supérieures, à celles des plus grands orateurs du iv^e siècle. Il mourut en 396, suivant quelques auteurs, mais plus probablement le 10 janvier de l'an 400.

SAINT JÉRÔME

Jérôme naquit à Stridon en Pannonie, vers 331. Ses parents, riches et chrétiens, l'envoyèrent à Rome perfectionner ses études. Il eut pour maîtres Donat, commentateur de Térence et de Virgile, et le célèbre rhéteur Victorin. Nature ardente, il ne tarda pas à expérimenter, selon ses propres expressions,

« combien est glissant le chemin de l'adolescence. » Il ne sut pas échapper aux pièges de la grande ville; « il tomba, nous dit-il lui-même, dans la Charybde de la luxure, ce gouffre qui dévore le salut, là où Scylla, avec sa figure de vierge, sourit et flatte pour entraîner les naufragés de la pudeur. » Jérôme commença comme Augustin; mais comme lui, et plus promptement que lui, il se releva, et, après avoir reçu le baptême des mains du pape Libère, il passa en Orient et se retira dans le désert, sur les confins de la Syrie et de l'Arabie. Là, isolé de tout être vivant, abîmé dans les larmes, les jeûnes, les prières, il demandait au ciel le pardon de ses erreurs. La légende raconte que les lions respectaient le pieux anachorète; mais des moines jaloux le chassèrent de sa retraite, le traitant de sabellien et d'hérétique. Jérôme se rendit à Jérusalem, puis à Antioche, où il reçut la prêtrise des mains de l'évêque Paulin (372). Il alla en 381 à Constantinople, et se lia d'une vive amitié avec Grégoire de Nazianze, dont il devint, à cinquante ans, le plus zélé disciple. De là il partit pour Rome, où le pape Damase se l'attacha comme secrétaire.

C'est à cette période de sa vie que se placent les grands travaux qui ont illustré son nom. Profondément versé dans la connaissance du grec, du latin, de l'hébreu et du chaldéen, familiarisé avec les coutumes de l'Orient, nul mieux que lui n'était apte à découvrir le véritable sens littéral des Écritures. Le pape Damase le chargea de reviser la version italique des Évangiles, dont le texte, réputé le plus fidèle, avait été altéré par des variantes et des interpolations. Il dut également corriger le Psautier, Job et d'autres livres aujourd'hui perdus. Enfin il s'occupa de la traduction de l'Ancien Testament. Cette traduction, adoptée par l'Église, consacrée par le concile de Trente, s'appelle la Vulgate. Ces travaux l'absorbèrent quinze ans. Poursuivi par d'odieuses calomnies dont il démontra l'iniquité, las du monde, il retourna en Orient, et se réfugia



La communion de saint Jérôme. (D'après le Dominiquin.)

dans une grotte à Bethléhem, près de la crèche du Sauveur, où il passa ses dernières années dans la prière, l'étude et la pauvreté. Nourri dans les chefs-d'œuvre de la littérature profane, Jérôme ne quittait les prophètes que pour se repaître de la lecture des poètes, des orateurs et des philosophes. Ses livres, l'unique richesse de son ermitage, étaient aussi l'unique distraction de son isolement. Tant qu'il vécut à Bethléhem, sa grotte fut en quelque sorte le foyer des lumières sacrées, et l'on venait le consulter de tous les pays soumis au christianisme. Parfois cependant le grand homme, descendant des hauteurs de son génie, ne dédaignait pas d'enseigner aux enfants pauvres de sa patrie adoptive l'Évangile, l'histoire sainte, les langues et les belles-lettres. Un grand nombre de personnes illustres se fixèrent à Bethléhem pour jouir de sa parole : deux nobles dames romaines, Paula et sa fille Eustochia, vinrent fonder des monastères auprès de son humble demeure. Jérôme mourut dans cette retraite, le 30 septembre 420, à l'âge de quatre-vingt-neuf ans.

SAINT HILAIRE

Hilaire naquit au commencement du iv^e siècle à Poitiers, dont il fut probablement le premier évêque. L'arianisme le considéra comme l'un de ses adversaires les plus redoutables, et l'Église des Gaules comme l'une de ses plus vives lumières. Relégué pour sa foi par l'empereur Constance sur les côtes de Phrygie, il se mit en rapport avec les grands docteurs, la gloire de l'Église d'Orient, et puisa dans leurs entretiens une nouvelle énergie. Pendant cet exil qui dura cinq ans (356-361), il composa son traité sur la *Trinité*, le plus complet qui ait été fait sur ce mystère; celui des *Synodes*, savante réfutation des doctrines ariennes; son *Commentaire sur le livre de Job*, et divers écrits adressés à l'empereur. Sa dialectique est

puissante: son raisonnement vif, serré, habile. On trouve çà et là, et surtout dans ses lettres à Constance, des élans d'indignation d'une incomparable éloquence. Saint Jérôme appelait Hilaire « le Rhône de l'éloquence latine ».

A la mort de Constance, Julien ayant révoqué les édits de proscription contre les évêques, Hilaire fut rétabli dans son Église de Poitiers. Les dernières années de sa vie furent consacrées à la défense des principes orthodoxes. Il mourut le 1^{er} novembre 367.

SAINT AMBROISE

Le sauveur d'Antioche, le vengeur de Thessalonique, Ambroise, ne semblait destiné ni par sa naissance, ni par les emplois qu'il occupa dans sa jeunesse, à devenir l'une des gloires de l'Église d'Occident. Né à Trèves, en 340, dans le palais de son père, préfet de la Gaule méridionale, il résidait lui-même à Milan en qualité de gouverneur de la Ligurie et de l'Émilie, quand le Cappadocien Auxence, évêque arien, vint à mourir.

L'élection du successeur d'Auxence donna lieu à des troubles violents. Ambroise, comme gouverneur, se rendit dans l'assemblée du peuple et fit entendre des paroles fermes, mais conciliantes. Tout à coup une voix d'enfant jeta ces mots :

« Ambroise, évêque! »

Mille voix répétèrent :

« Qu'Ambroise soit notre évêque! »

Catholiques et ariens s'étaient réunis dans un vote dont l'unanimité parut miraculeuse. Ambroise chercha vainement à se dérober par la fuite à l'honneur qu'on lui imposait; il fut obligé de céder aux vœux du peuple, se fit baptiser, car il n'était encore que catéchumène, puis, dans l'espace de huit jours, reçut la prêtrise et la dignité épiscopale. Il distribua

son argent aux pauvres, donna ses propriétés à l'église, et se mit à étudier les Écritures et les Pères avec tant d'ardeur et de fruit, qu'il ne tarda point à être proclamé le premier des docteurs de l'Occident.

Ambroise n'eut pas le génie de Chrysostome, de Grégoire ou de Basile; mais il leur fut supérieur par une activité pratique qui le rendit plus sublime encore dans ses actions que dans ses écrits. Les princes, connaissant son expérience des affaires, sa prudence et sa fermeté, lui confièrent les plus importantes missions. Valentinien lui recommanda ses fils en mourant. Maxime, détourné par lui d'entrer en Italie, lui reprocha de l'avoir trompé et le menaça de sa vengeance. Après le meurtre de Gratien, l'évêque alla réclamer à l'assassin le cadavre de la victime. Théodose, auquel, on le sait, il ne ménagea en aucune circonstance la vérité, disait de lui :

« Nul, comme Ambroise, ne porte dignement le nom d'évêque. »

Sa réputation de sagesse était si grande, que deux seigneurs vinrent de la Perse à Milan exprès pour l'entendre. Après avoir discuté avec lui, pendant toute une journée, sur des questions allégoriques, ils repartirent sans avoir fait autre chose dans la ville. Des princes barbares demandèrent un jour au comte Arbogaste s'il connaissait Ambroise; sur sa réponse qu'il était son ami :

« Nous ne sommes plus surpris, s'écrièrent-ils, que tu sois aussi heureux dans les combats, puisque tu as des rapports familiers avec un saint dont la parole arrêterait le soleil. »

La vie d'Ambroise était absorbée par les soins les plus divers; il jugeait les différends que lui soumettaient les fidèles, administrait les hôpitaux, secourait les pauvres, accueillait chacun avec affabilité, et, au milieu de ces occupations, il méditait et composait. Parmi ses écrits, on distingue les deux traités des *Devoirs des ministres* et de la *Virginité*. On lu

attribue communément le *Te Deum*, mais il paraît certain que cette hymne lui est postérieure de plusieurs siècles. Ce qui est incontestable, c'est qu'il réforma le chant de l'Église d'Occident. Ambroise mourut en 397, à l'âge de cinquante-sept ans.

SAINT MARTIN

Un grand acte de charité a popularisé la mémoire de saint Martin. Qui ne connaît l'histoire de ce jeune officier arrêtant son cheval, par une froide journée d'hiver, auprès d'un pauvre presque nu, faisant de son épée deux parts de son manteau, et jetant l'une sur les épaules du mendiant? C'est dans les Gaules, aux portes d'Amiens, que se serait accompli cet acte de touchante charité, raconté dans toutes les chroniques religieuses, et qui a tant de fois inspiré le pinceau des artistes. Martin, le héros de la scène, arrivait alors de Hongrie, où il était né, vers 316, et, à peine enrôlé sous les drapeaux de Constantin, il débutait ainsi dans la carrière des armes et dans la pratique de la religion chrétienne qu'il avait récemment embrassée. Constantin mort, Martin quitta le service et alla se ranger parmi les disciples de saint Hilaire de Poitiers. D'accord avec son illustre maître, il fonda, non loin de Poitiers, le fameux monastère de Ligugé (360). Il y passa onze ans. Son savoir, l'austérité de ses mœurs, son inépuisable charité, avaient étendu dans toutes les Gaules sa réputation. L'évêque de Tours, saint Lidoire, étant mort, il fut enlevé à sa chère solitude, et, malgré lui, les fidèles le revêtirent de la dignité épiscopale. Il administra son diocèse comme un monastère, conservant les habitudes ascétiques, rude pour lui-même, doux, tolérant et dévoué pour les autres. Partout où il y avait du bien à faire, on le voyait accourir. Il gagnait les âmes par sa bonté et les éclairait par sa parole. Cet homme simple avait une fermeté qui ne fléchissait que devant Dieu. Maxime, après le meurtre

de Gratien, avait fait arrêter les évêques des Gaules qui étaient restés fidèles à son rival. Martin fut chargé d'aller à la cour de



Saint Martin partageant son manteau. (D'après un tableau de Rubens.)

Trèves protester contre ces violences. Il accepta ce périlleux mandat, et ses représentations énergiques obtinrent la liberté

de tous les captifs. C'est dans le cours de cette mission qu'il s'opposa au supplice de Priscillien et de ses complices. Vains efforts, comme nous l'avons dit plus haut; les instances du fatigué évêque Ithacius firent tomber les têtes de l'hérétique et de ses disciples. L'année suivante, Martin étant revenu à Trèves demander à Maxime la grâce de Narcès et de Léocadius, accusés de rébellion, refusa de voir Ithacius. Maxime promit la grâce, mais exigea une réconciliation. Le pieux prélat, détournant les yeux pour cacher son dégoût, tendit la main au conseiller du meurtre de Priscillien, et, ayant ainsi, au prix d'une héroïque défaillance, racheté la vie des condamnés, il se hâta de quitter la ville de Trèves.

Saint Martin a fondé dans les environs de Tours un monastère qui, sous la règle de saint Benoît qu'il adopta plus tard, ne devint pas moins célèbre que celui de Ligugé. Il a laissé un opuscule sur la Trinité, inséré dans la *Bibliothèque des Pères de l'Église*. Il mourut à Candès, en Touraine, vers 396, et plus probablement en l'année 400.

SAINT AUGUSTIN

Né le 13 novembre 354, à Tagaste, petite ville de Numidie, non loin d'Hippone, qu'il devait illustrer un jour, Augustin (*Aurelius Augustinus*) abandonna sa jeunesse aux séduisantes doctrines des manichéens, au scepticisme des académiciens, et à ces désordres éclatants dont il a fait l'aveu devant le monde. Son père, nommé Patrice, était païen et ne se convertit que dans un âge avancé. Monique sa mère, chrétienne et pieuse, s'écriait dans son affliction qu'elle ne se croyait mère qu'à demi, « tant qu'elle n'aurait pas communiqué la vie de la grâce à celui qui lui devait la vie naturelle. »

« Rassurez-vous, lui disait un évêque, il est impossible que le fils de tant de larmes soit réservé à la perdition. »

Les erreurs d'Augustin durèrent neuf ans. Pendant ce long naufrage et des mœurs et de la foi, il professa la rhétorique à Carthage d'abord, puis à Milan, où le Dieu si tendrement invoqué de Monique semblait le conduire pour le remettre entre les mains d'Ambroise et le retirer de « l'abîme affreux de misères où il était plongé ». C'est dans les *Confessions* qu'il faut lire les pages admirables où le pécheur repentant raconte les luttes terribles qu'il eut à soutenir alors, c'est là qu'il faut entendre ce cri du ciel qui retentit dans son âme : « Prends et lis. » (*Tolle, lege.*) C'est là enfin qu'il faut voir Augustin lisant ces lignes de saint Paul :

« Ne passez pas votre vie dans les festins et les plaisirs de la table, mais revêtez-vous de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et gardez-vous de satisfaire les désirs déréglés de la chair. »

Ébloui, terrassé, vaincu, Augustin sera désormais l'apôtre de son siècle et de tous les siècles.

A l'âge de trente-deux ans, la veille de la Pâque de 387, il fut baptisé par saint Ambroise; puis il se hâta de retourner en Afrique auprès de sa mère, qui mourut consolée.

Élu évêque d'Hippone en 395, il combattit l'hérésie et consolida la foi par de savantes compositions sur toutes les matières de religion, de philosophie et de critique, par des prédications, par des correspondances avec les empereurs, les grands de l'empire, les papes et les évêques. Il édifia les fidèles par sa charité envers les pauvres, auxquels il distribua tous ses biens. C'est à Hippone qu'il mourut, plein de grandes œuvres et d'années, le 28 août 430, pendant le siège que cette ville soutenait contre les Vandales, qui s'en emparèrent. Il nous reste de saint Augustin quatre-vingt-treize ouvrages, sans compter un immense recueil de lettres. Les plus célèbres de ces écrits sont le traité du *Libre arbitre*, les *Confessions* et la *Cité de Dieu*.

LES PAPES DU IV^e SIÈCLE

Marcel I^{er} (308-310), né à Rome, mort dans la même ville le 16 janvier 310. Son pontificat fut fécond en institutions utiles à l'Église. Il créa vingt paroisses dans Rome, ordonna vingt et un évêques, vingt-cinq prêtres et deux diacres. Selon quelques historiens⁹, il aurait été martyrisé par les ordres de Maxence, qui n'avait pu le contraindre à sacrifier aux idoles. Selon Fleury, « le pape Marcel mourut après avoir tenu le siège un an et près de huit mois. Il avait été odieux à plusieurs parce qu'il voulait obliger ceux qui étaient tombés *dapsi* pendant la persécution à faire pénitence de leur crime, et la division en vint jusqu'à la sédition et au meurtre. »

Eusèbe (310-314), Grec de naissance, fils d'un médecin et médecin lui-même. Il fut, comme son prédécesseur, d'une grande sévérité pour les chrétiens qui, dans le cours de la persécution de Maxence, avaient livré aux employés du fisc les vases et les livres sacrés. Le tyran le condamna à l'exil, où il mourut. Le siège resta vacant plus de neuf mois.

Miltiade ou Melchiade (311-314), né en Afrique selon quelques historiens, et, selon d'autres, à Madrid. Son pontificat fut marqué par deux grands événements : la conversion de Constantin et la défaite de Maxence. On a contesté à Miltiade le titre de *saint*, parce qu'il ne souffrit pas le martyre ; mais, ainsi que beaucoup d'autres, il fut vénéré comme un saint pour avoir confessé la foi dans des temps difficiles.

Silvestre I^{er} (314-335), né à Rome vers 270, mort dans la même ville, le 31 décembre 335. C'est sous son pontificat, en 319, qu'éclata l'hérésie d'Arius. Les infirmités l'empêchèrent de se rendre au concile œcuménique de Nicée ; mais il s'y fit représenter par deux prêtres, Gui et Vincent, et chargea le savant Osius, évêque de Cordoue, de le présider en

son nom. Il est le premier pontife romain qui porta la tiare.

Marc (335-336), Romain de naissance, élu le 18 janvier 336, mort le 7 octobre de la même année. Court, mais actif pontificat. Saint Marc fonda deux basiliques, et ordonna beaucoup de prêtres et d'évêques. Il est certain qu'avant son élection il porta le titre de cardinal. C'est la première fois que ce titre apparaît dans l'histoire. Il fit réciter à la messe, après l'Évangile, le Symbole de Nicée : *Credo in unum Deum*. Quelques historiens attribuent cette prescription à Damase I^{er}.

Jules I^{er} (336-352), né à Rome, où il mourut le 12 avril 352. Il soutint énergiquement Athanase contre les ariens, l'accueillit avec honneur à Rome, et le rétablit sur son siège d'Alexandrie. Une lettre qu'il adressa à ce sujet aux évêques dissidents d'Orient est regardée comme un des plus beaux monuments de l'antiquité.

Libère (352-366), né à Rome, élu le 8 mai 352, mort le 24 septembre 366. D'accord avec les évêques d'Égypte, avec le concile qu'il réunit à Rome, et malgré le concile d'Arles, où les ariens triomphèrent, Libère prit la défense d'Athanase contre les hérétiques et contre l'empereur Constance. On voulut le séduire par des présents, l'effrayer par des menaces ; il résista. Enlevé de Rome, il fut relégué à Bérée en Thrace, puis rétabli sur son siège, un instant occupé par le diacre Félix, que les ariens y avaient placé et qui fut chassé par le peuple. Saint Épiphane, saint Basile et saint Ambroise parlent de lui avec éloge. Son nom figure au martyrologe de saint Jérôme.

Damase I^{er} (366-384), né à Rome d'une famille espagnole, élu le 1^{er} octobre 366, mort le 10 décembre 384. En 355, il accompagna Libère dans son exil de Bérée, et revint avec lui à Rome en 358 ; mais il resta inébranlable dans sa foi. Élu à la mort de Libère par la majorité du clergé et du peuple, il eut à lutter contre une forte minorité qui nomma le diacre

Ursin. Après de sanglantes collisions, le diacre Ursin fut relégué dans les Gaules. Damase s'appliqua à ramener les dissidents par la persuasion, à combattre l'hérésie, à détruire les abus qui s'étaient introduits dans le clergé. Il obtint des empereurs Valentinien, Valens et Gratien, une loi qui déclarait les prêtres et les cénobites incapables de recevoir, par donation ou testament, aucun avantage pécuniaire de la part des fidèles dont ils dirigeaient la conscience. Il confia à saint Jérôme le soin de traduire les livres saints en langue latine. Cette version célèbre, qu'on appelle la Vulgate, est la seule approuvée par l'Église catholique. On a de lui des épîtres et des poésies religieuses.

Sirice (384-398), né à Rome en 324, élu le 22 décembre 384, mort le 26 novembre 398. Il fut le premier des évêques de Rome qui prit le titre de pape. Il ordonna que toutes les causes concernant la religion ou les églises fussent portées au tribunal des évêques et non des princes temporels; il condamna par divers décrets les manichéens, les priscillianistes, les novatiens et les donatistes, présida en 390 le concile où fut condamné Jovianus, moine de Milan, qui niait la virginité de Marie, et éteignit le schisme de l'Église d'Antioche, après un concile assemblé à Capoue en 391. Saint Jérôme, par son ordre, donna au *Canon* de la messe la forme qui subsiste encore aujourd'hui.

Anastase 1^{er} (398-402), probablement d'origine romaine. Sous son pontificat fleurirent saint Chrysostome, saint Augustin et saint Jérôme; des conciles furent réunis à Carthage, à Constantinople et à Éphèse; la réconciliation de l'Église de Rome avec celle d'Antioche fut opérée, après un schisme de dix-sept ans. Anastase combattit vivement les doctrines d'Origène. Saint Jérôme l'appelle « un homme d'une vie sainte, d'une riche pauvreté et d'une sollicitude apostolique ».

XVI

FIN DE L'EMPIRE D'OCCIDENT (395-476)

ARCADIUS, EMPEREUR D'ORIENT (395-408). — HONORIUS, EMPEREUR D'OCCIDENT (395-423). — RUFIN, EUTROPE, STILICON, ALARIC.

Après la mort de leur père, Arcadius sous la tutelle de Rufin, Honorius sous celle de Stilicon, allèrent s'ensevelir, le premier à Constantinople, le second à Ravenne.

Ambitieux, perfide, avare et cruel, Rufin, à peine au pouvoir, ne songea qu'à s'enrichir en vendant la justice et les emplois. Son pupille, au dire des chroniqueurs, était chétif, noir, laid et inepte. Rufin ne voyait en cet être disgracié qu'un faible obstacle qui le séparait du trône. Il voulut lui faire épouser sa fille; mais une intrigue de palais, habilement conduite par l'eunuque Eutrope, chambellan du jeune empereur, fit échouer ces projets, et donna pour femme à Arcadius Eudoxie, fille de Bauton, chef frank devenu comte et général romain.

Stilicon, gouverneur d'Honorius, était de race vandale. Par sa bravoure et ses talents militaires, il s'était attiré la faveur

de Théodose, qui lui avait fait épouser sa nièce Séréna. Fier de cette alliance, le demi-barbare se prétendait appelé à réunir en ses mains la tutelle des jeunes princes, et ce n'était qu'avec peine qu'il supportait la puissance que Rufin s'était faite en Orient. Entre ces deux hommes, une rivalité naissait qui ne pouvait s'éteindre qu'avec la vie de l'un d'eux.

Rufin, d'ailleurs, avait dans le chambellan Eutrope et dans l'impératrice Eudoxie des ennemis non moins redoutables que Stilicon. Eutrope, qui aspirait à le remplacer, et Eudoxie, qui naturellement devait se défier de celui dont elle avait ruiné les projets, l'accusaient auprès d'Arcadius d'avoir conseillé aux Barbares l'envahissement de l'empire. L'accusation était d'autant plus grave, que tout semblait la justifier.

Les Goths qui s'étaient réunis jadis aux armées de Théodose pour combattre les Huns, et qui avaient secondé ce prince dans son expédition contre Eugène, soulevés par Alaric, leur chef, dévastaient les provinces romaines au sud du Danube, et venaient butiner jusque sous les murs de Constantinople. Rufin sortit de la ville en habit goth pour traiter avec les Barbares, qui l'accueillirent avec de grandes marques de respect; ce qui n'était pas de nature à infirmer les soupçons.

À la nouvelle de la rébellion des Goths, Stilicon accourut avec l'armée qui avait battu Eugène. Mais Rufin, qui voyait dans ce secours inattendu l'éroulement de tous ses plans, sut inspirer des craintes au faible Arcadius, et fit enjoindre à Stilicon de s'arrêter, s'il ne voulait pas être considéré comme rebelle. Le Vandale obéit, et, remettant au capitaine goth Gainas le commandement des légions, il s'éloigna, après lui avoir confié le soin de sa vengeance. Rufin, qui avait prodigué l'or parmi les soldats, croyait toucher au trône; mais ceux-ci, dit Chateaubriand, « lui apportaient une autre pourpre. » Étant sorti de Constantinople avec Arcadius pour aller au-

devant de l'armée d'Occident, Gaïnas le fit envelopper et massacrer aux pieds même de l'empereur. Sa tête et sa main droite furent coupées et promenées dans les rues au bout d'une pique. Les lèvres, maintenues ouvertes à l'aide d'un caillou, semblaient demander l'aumône que la main attendait; effroyable satire populaire contre les exactions de l'insatiable ministre.

Eutrope remplaça Rufin et le continua dans ses vices, dans ses violences et jusque dans son hostilité envieuse contre Stilicon.

Alaric avait passé le défilé des Thermopyles, ravagé l'Attique et le Péloponèse, brûlé Corinthe, Argos, Sparte, pillé et renversé les temples. Stilicon, débarquant sur les côtes de la Grèce, était parvenu à l'acculer au pied du mont Pholoë, dans l'Arcadie; mais, tandis qu'il se repose au milieu des banquets et des fêtes, Alaric s'échappe et va ravager l'Épire.

Eutrope démontra à Arcadius que Stilicon n'avait pas le droit de venir au secours de la Grèce, la Grèce faisant partie de l'empire d'Orient, et il obtint sans peine, du sénat de Constantinople, un décret qui déclarait l'illustre général ennemi public et confisquait ses biens. Déjà il s'était attaché Gaïnas, en lui prodiguant les titres et les honneurs. Mais il lui fallait un autre auxiliaire; il traita avec Alaric, et lui donna, au nom d'Arcadius, le commandement de la province d'Illyrie, que le Barbare venait de ravager. L'Orient, par les mains d'un empereur imbécile et d'un ministre ambitieux, semblait tout préparer pour hâter la destruction de l'Occident.

Toutefois Arcadius n'avait fait d'Alaric qu'un gouverneur de province; les Goths lui donnèrent un autre titre; ils le proclamèrent roi, sous le nom de roi des Wisigoths. Or il fallait au nouveau monarque un royaume, et c'est sur l'Italie qu'il jeta les yeux. Des oracles qu'il fait habilement répandre annoncent qu'il est destiné à détruire Rome et l'empire. Ses bandes, grossies par l'appât du butin, sont prêtes à marcher.

Les arsenaux de l'Illyrie lui ont fourni des armes et des machines de guerre. Il part (400).

Le ve siècle, qui devait voir s'écrouler à jamais l'empire d'Occident et se fonder les royaumes barbares, s'ouvre donc par l'envahissement de l'Italie. La terreur s'étend partout. Les riches fuient avec ce qu'ils possèdent de plus précieux.

« Les dieux, disent les païens, vengent leurs autels renversés.

— Le ciel, disent les chrétiens, punit les crimes de Rome. »

Honorius, réveillé dans son palais au bruit de la tempête, veut se réfugier dans les Gaules. Stilicon le retient, rassemble des troupes, prépare sur tous les points la défense, fond à l'improviste sur les Goths à Pollentia, le jour de Pâques, 29 mars 403, les bat, fait prisonniers la femme, les brus et les fils d'Alaric, et force le chef barbare à évacuer l'Italie, après lui avoir rendu toutefois sa famille et promis, au nom d'Honorius, une somme de quatre mille livres pesant d'or, comme dédommagement pour ses frais de guerre.

Honorius alla à Rome (404) demander un triomphe que Stilicon avait mérité. Il fit des libéralités aux Églises, se montra plein de respect pour le sénat et donna des jeux magnifiques. Rome, qui depuis cent ans n'avait vu que trois fois un empereur dans ses murs, accueillit avec enthousiasme l'hôte généreux qui venait la visiter. Elle l'appela Victorieux, et consacra par un arc triomphal la destruction de la race des Goths.

A la nouvelle des jeux sanglants qui se préparaient dans le cirque, un pieux ermite nommé Télémaque était accouru de sa solitude de l'Orient pour protester, au nom du Christ, contre des fêtes barbares que proscrivait la loi de l'Évangile. De son côté, un poète chrétien, Prudence, avait conseillé en de beaux vers au pupille impérial de renoncer à un projet indigne du fils de Théodose. La voix du poète se perdit dans

les cris de la foule, enivrée de l'esprit du meurtre, et quand l'ermite, descendu dans l'arène, voulut séparer les gladiateurs, le peuple, furieux, le massacra à coups de pierres; « vrai martyr de l'humanité, dit un historien, il racheta de son sang le sang répandu au spectacle de la mort. De ce jour, les combats de gladiateurs furent définitivement abolis. »

Cependant les Barbares avaient pris le chemin de l'Italie. A peine Alaric est-il rentré dans sa province d'Illyrie, qu'un autre Goth, Radagaise, parti des rives méridionales de la Baltique à la tête d'une foule de Vandales, de Suèves, de Burgondes et d'autres peuplades que l'espoir du butin attache à sa fortune, apparaît sur le Danube, traverse sans obstacle la Pannonie, les Alpes, le Pô, arrive en Toscane, dévastant les campagnes, pillant et brûlant les villes, et vient assiéger Florence (405). Stilicon, qui a rassemblé en toute hâte trente ou quarante mille soldats, enferme l'ennemi dans d'immenses et solides retranchements, le laisse se consumer par la famine, et le force à se rendre. Radagaise est décapité; ses compagnons sont vendus à vil prix et meurent presque tous par le changement de nourriture et de climat. D'autres bandes s'étaient arrêtées dans les Alpes; Stilicon favorise leur retraite, s'inquiétant peu qu'elles aillent ravager les provinces, pourvu qu'il sauve l'Italie, c'est-à-dire tout ce qui reste de l'empire d'Occident.

Tandis que les Alains, les Vandales et les Suèves, auxquels se joignent les débris des armées de Radagaise, envahissent les Gaules (406); tandis que les Bourguignons et les Franks leur disputent le pays et s'y fixent, après en avoir expulsé leurs adversaires; tandis que la Bretagne révoltée chasse les troupes romaines, proclame tour à tour empereurs Marcus, puis Gratien, puis un soldat, Constantin, qui débarque à Boulogne, s'établit à Arles, se fait reconnaître ou tolérer par Honorius, et soumet l'Espagne à sa puissance (407), Alaric se relève menaçant et marche de nouveau vers l'Italie.

Soit prudence, soit ambition secrète, Stilicon estima qu'il fallait gagner l'amitié du roi barbare, le détacher du gouvernement d'Arcadius et le désarmer par des faveurs et des titres. Le commandant de l'Illyrie orientale fut donc nommé général des armées d'Honorius dans l'Illyrie occidentale. Devenu ainsi l'auxiliaire du pupille de Stilicon, Alaric non seulement suspendit ses projets contre l'Italie, mais offrit d'aller combattre Constantin dans les Gaules, à condition qu'on lui donnerait de l'argent et des terres. Stilicon appuya ces prétentions devant le sénat de Rome; il échoua : l'alliance du roi barbare fut repoussée comme étant, non pas la paix, mais « un contrat d'esclavage » (408). Les légions applaudirent aux résolutions du sénat. La puissance de Stilicon venait de recevoir un coup mortel. Le prestige qui depuis vingt ans entourait ce grand homme s'évanouissait. Olympius, favori d'Honorius, profitant des circonstances pour abattre un rival jusque-là inattaquable, l'accusa auprès de son maître de vouloir se perpétuer dans la tutelle dont l'avait investi Théodose, si même il ne songeait à donner la pourpre à son fils Euchérius. Rien de terrible et de soudain comme la colère des faibles. Honorius se rend au camp de Pavie, travaillé d'avance contre le régent. A un signal donné, les soldats romains se jettent sur les amis de Stilicon et les égorgent. Le général était à Bologne quand cette nouvelle lui parvint; il vit accourir auprès de lui les troupes auxiliaires, prêtes à le venger; mais, préférant sa ruine au malheur public, il refusa leur concours et se retira à Ravenne. Il y trouva un décret d'Honorius qui le condamnait à mort. Ses amis, ses gardes fidèles voulurent le défendre; il les éloigna, et, avec autant de dignité que de courage, alla lui-même se livrer au bourreau (23 août 408).

Euchérius, son fils, fut tué; Thermantia, sa seconde fille, qui avait succédé à l'aînée, Marie, comme épouse d'Honorius, fut répudiée et chassée du palais. Tous ceux qui étaient con-

nus pour avoir été les partisans du ministre guerrier furent torturés et mis à mort. La mémoire du sauveur de l'empire



Les Barbares en vue de Rome.

fut déclarée infâme, et celui qui fit tomber sa tête, Héraclien, fut anobli et reçut le titre de comte d'Afrique.

« Telle fut, dit M. Amédée Thierry, la fin de celui qu'on pourrait surnommer plus justement que tout autre le dernier des Romains. Il était Vandale, mais il se crut Romain, et s'obstina à vouloir l'être en dépit de Rome... La politique qu'il essaya de fonder pouvait seule opérer sans secousse le passage de la société romaine à sa dernière et plus féconde transformation, celle qui devait donner naissance aux nations modernes. Après lui, il ne se trouva plus de Barbare qui voulût abdiquer son origine et la force qu'il tirait d'elle au profit de cette société ingrate. Au reste, ce représentant de la conciliation entre deux mondes, si impolitiquement sacrifié, eut des funérailles dignes de sa cause. Trois mois après sa mort, Alaric était aux portes de Rome. »

ALARIC ASSIÈGE ROME (408 ET 409). — SAC DE ROME (410).
— MORT D'ALARIC (410)

La mort de Stilicon fut le signal de l'insurrection des Goths. Plein de respect pour son ancien adversaire, fier de son récent allié, Alaric jura de le venger. L'imbécile Honorius se chargea lui-même d'augmenter les forces du roi barbare. Sous prétexte d'épurer les rangs de son armée, il congédia les officiers auxiliaires suspectés d'arianisme ou d'idolâtrie, et, pour montrer sa force, fit égorger en un même jour, sur les divers points de son empire, leurs femmes, leurs enfants, leurs parents, en ordonnant la confiscation de leurs biens. Trente mille Barbares, ivres de rage, vinrent se joindre à Alaric.

En face du danger qui la menaçait, la cour de Ravenne trembla. On envoya des ambassadeurs au roi goth, on le calma; mais celui-ci fit ses conditions. On crut que cette modération était de la peur, et toutes ses propositions furent repoussées. N'écoutant plus alors que son ressentiment, Alaric

franchit les Alpes Juliennes, montre à ses bandes l'Italie qui les attend avec ses richesses, et, en moins de trois mois d'une marche triomphale, vient dresser ses tentes sous les murs de Rome.

Un ermite se présente devant lui et tâche d'apaiser sa fureur :

« Je ne puis m'arrêter, répond le Barbare; Dieu me pousse en avant. »

Rome, livrée au désespoir, ne trouva pas un seul homme qui tentât de la sauver. Le Tibre fermé, la famine et la peste désolèrent la ville. Chrétiens et gentils, au lieu de se réunir contre l'ennemi commun, ne songeaient qu'à s'adresser d'intempestives récriminations. Le peuple, qui dans les circonstances désastreuses voit la trahison partout, prétendit que Séréna, la veuve de Stilicon, était d'intelligence avec Alaric, et demanda sa tête au sénat, qui s'empressa de la lui donner, en y ajoutant celle de Thermantia, fille du grand capitaine et femme répudiée d'Honorius.

Cependant la famine et la peste faisaient d'horribles ravages. Tout le dévouement des moines, toute la charité de Lœta, veuve de l'empereur Gratien, étaient impuissants à combattre le double fléau. Les rues étaient remplies de cadavres. On se disputait les plus immondes aliments. Rome, se ressouvenant de ses dieux, consulta les oracles; « mais les sibylles, qui avaient prédit l'éternité de la ville à sa naissance, dit un historien, n'avaient plus de voix pour lui annoncer la mort quand elle était à l'agonie. » Du haut de ses remparts, elle regardait du côté de Ravenne, espérant encore des secours d'Honorius; mais elle reconnut bientôt qu'il ne lui restait qu'à implorer la clémence du roi des Goths.

Un sénateur, Basile; le tribun des notaires, Jean, se rendirent au camp des Barbares. Comme ils essayaient de produire quelque impression sur l'esprit d'Alaric, en lui repré-

sentant que Rome avait encore de nombreux défenseurs qui lui permettaient de prolonger la résistance et d'attendre des secours :

« Plus le foin est épais, dit le roi, mieux il se fauche ! »

Et il leur enjoignit de lui livrer tout l'or, tout l'argent, tous les objets de prix qui se trouvaient dans la ville, ainsi que les esclaves barbares.

« Mais que nous laisseras-tu donc ? demandèrent les députés.

— La vie, » répartit Alaric.

Toutefois, cédant à des sentiments d'humanité dont il donna plus d'une fois des preuves, Alaric restreignit ses exigences à cinq mille livres d'or, trente mille d'argent, trois mille de poivre, quatre mille tuniques de soie, trois mille pièces de pourpre, et la liberté de tous les esclaves étrangers. La fortune des citoyens ne put fournir cette énorme rançon ; on dépouilla les temples, on fit fondre des statues, entre autres celle de la Valeur, symbole vénéré de la vertu romaine.

Alaric s'éloigna avec son butin et quarante mille esclaves qu'il avait délivrés. Il alla en Étrurie attendre la ratification du traité de paix qu'il avait proposé à la cour de Ravenne. Il réclamait des otages, une provision annuelle en argent et en blé, la charge de général des armées d'Occident, et la possession de la Dalmatie, du Norique et de la Vénétie. Honorius, ou plutôt Olympius, son ministre, refusa de souscrire à ces conditions. Alaric patienta. Une révolution de palais ayant emporté Olympius, il négocia avec Jovius, son successeur, par l'intermédiaire du pape Innocent I^{er}. Honorius, plein de bravoure au milieu de ses marais de Ravenne où il se croyait inexpugnable, écrivit au pape une lettre injurieuse pour les Barbares et pour leur roi. A cette réponse qui lui fut communiquée, Alaric marcha sur l'Italie, s'empara du port d'Ostie, et somma Rome de se rendre à discrétion (409).

Maître une seconde fois de la Ville éternelle, Alaric lui donna pour empereur Attale, souverain de comédie que le dédain d'un Barbare avait créé comme le digne collègue du ridicule monarque de Ravenne. Il ne tarda pas d'ailleurs à lui enlever la pourpre dont il l'avait revêtu, et, en témoignage suprême de ses intentions pacifiques, il l'envoya à Honorius avec les autres insignes de la royauté.

Honorius, excité par ses ministres dans son orgueil stupide, repoussa toute proposition d'arrangement. Alaric reparut alors pour la troisième fois sous les murs de Rome. Après un long siège, aidé peut-être par la trahison de quelques esclaves, il pénétra enfin dans la ville, et, suivi de ses Goths ivres de sang et ne respirant que le pillage, il passa sous ces mêmes arcs de triomphe qui, sept années auparavant, avaient été élevés à la destruction entière de sa race. Le sac de Rome dura six jours. Sauf les églises, que protégeaient les ordres formels du roi, tout fut pillé, brûlé, détruit. Les richesses immenses conquises dans l'univers et accumulées pendant plus d'un siècle, chefs-d'œuvre des arts, meubles précieux, vaisselle d'or, bijoux, tout devint la proie des Barbares, qui les jetaient pêle-mêle avec les tables d'argent, les tapis et les robes de soie sur la longue suite de chars que trainait derrière elle l'armée des Goths. La flamme dévorait les monuments; la hache brisait les statues et les vases précieux; la torture arrachait aux vaincus la révélation des trésors qu'ils avaient enfouis.

« Donne-moi ton or, disait un Goth à une pieuse fille qu'il menaçait de son épée.

— Le voici, répondait la chrétienne en ouvrant une armoire qui renfermait des vases d'or d'un grand prix. Mais je vous préviens que ces objets sont consacrés à saint Pierre; si vous les touchez maintenant, que le sacrilège retombe sur vous! »

Le Barbare s'éloigna, et Alaric, prévenu, fit reporter en triomphe ces vases dans l'église du prince des Apôtres,

« triomphe bien différent de ceux qu'avait vus Rome autrefois, et qui annonçait les temps nouveaux prêts à éclore au milieu des ruines. » Tous ceux qui se réfugièrent dans les temples furent épargnés. A cette heure fatale, la religion du Christ fut l'unique sauvegarde des hommes et des choses.

Ainsi finit la Rome des Césars, le vingt-quatrième jour d'août de l'an 410, subissant à son tour, par droit de représailles, ce qu'elle avait fait subir à tant de villes, de pays et de peuples, pendant les onze cent soixante-trois ans qu'avaient duré sa grandeur et sa puissance.

Les Goths, chargés de dépouilles, se dirigèrent vers l'Italie méridionale, dévastant sur leur passage la Campanie, l'Apulie et la Calabre. Les Italiens fuyaient devant le destructeur de Rome. Quelques-uns abordèrent en Afrique; d'autres arrivèrent en Égypte, à Constantinople, à Bethléhem, où ils furent accueillis et consolés par Jérôme. Ceux qui avaient pu sauver quelques débris de leur fortune les employaient à soulager les pauvres ou à racheter les prisonniers. Une illustre matrone, Proba, qui avait perdu toutes ses richesses au sac de la ville, étant parvenue en Afrique, distribua aux réfugiés les revenus des vastes propriétés qu'elle y possédait. L'Église mit ses trésors au service des effroyables misères de l'invasion.

Alarie, son œuvre accomplie, se disposait à conquérir la Sicile et l'Afrique. Mais, comme si la Providence eût dit : « Tu n'iras pas plus loin, » au moment même où il réunissait une flotte dans le détroit de Messine, il mourut tout à coup à Consentia (Cosenza), dans les derniers jours de l'an 410. Son peuple, au rapport de quelques historiens, lui fit des funérailles étranges, que les Huns devaient renouveler plus tard, au moins en partie, pour leur chef Attila. Les guerriers goths détournèrent le cours du Buxentius (Bussento), qui baigne les murs de la ville, creusèrent dans son lit la fosse du héros et l'y déposèrent avec de riches dépouilles; puis ils rendirent

le fleuve à ses rives naturelles, après avoir égorgé les esclaves qui avaient été employés à ce travail, afin que nul ne sût jamais où reposait celui qui avait été la terreur de Rome.

Alaric eut pour successeur son beau-frère Ataulphe.

Ataulphe épousa Placidie, fille de Théodose et sœur d'Honorius, que les Goths avaient faite prisonnière à Rome. Ce Barbare avait rêvé un instant la pourpre romaine; mais il comprit bientôt qu'avec des hommes comme ceux auxquels il commandait, on pouvait bien faire des ruines, mais non pas édifier; et, abjurant les mœurs et les victoires de sa nation, il offrit à Honorius son alliance et l'appui de ses armes, alla combattre les usurpateurs des Gaules, occupa Narbonne, Toulouse, Bordeaux, échoua devant Marseille, défendue par le comte Boniface; battit et tua Jovin, que les Franks et les Alemans, alliés de Constantin, avaient couronné à Metz; rompit avec l'empereur, oublieux des services rendus; passa les Pyrénées et prit Barcelone, où il périt assassiné par Sigéric, qui avait été son ami avant d'être son meurtrier. Sigéric monta sur le trône d'Ataulphe, dont il fit égorger les six enfants, et fut massacré le septième jour de son élection. Il eut pour successeur Vallia, qui traita avec Honorius et lui renvoya Placidie, moyennant une forte rançon.

Placidie, remariée malgré elle à Constance, ministre d'Honorius, donna le jour à une fille, Justa Grata Honoria, et à un fils, qui fut Valentinien III.

Au moment où Honorius meurt, en 423, à l'âge de trente-neuf ans, après un règne qui en avait duré vingt-huit, l'empire d'Occident a perdu la Bretagne tout entière; sur les sept provinces d'Espagne, trois lui restent; sur les dix-sept de la Gaule, une s'est rendue indépendante; les Visigoths en occupent trois; trois également sont au pouvoir des Franks et des Alemans, leurs alliés.

Vers 418, les Burgondes, traversant la Germanie sous la

conduite de Gondicaire, étaient venus s'établir dans la partie occidentale de la Gaule, que leur avait concédée Honorius. De là ils s'élançèrent dans le riche et beau pays qui prit d'eux le nom de Bourgogne.

Vers la même époque, les Franks, ayant à leur tête Pharamond, fils de Marcomir, passèrent le Rhin, se fixèrent dans le nord de la Gaule, se répandirent peu à peu dans le territoire, et donnèrent à la partie dont ils s'emparèrent le nom de France.

Ainsi s'écroulait le colosse romain. Ainsi s'amoindrissait cet empire d'Occident, semblable à ces fleuves qui ne sont plus qu'un ruisseau quand ils se jettent dans l'Océan.

Constantinople, protégée surtout par sa situation topographique, devait résister encore dix siècles à l'invasion.

THÉODOSE II (408-450). — VALENTINIEN III (425-455). —
RÉGENCE DE PLACIDIE (425-450). — GUERRE DE PERSE.
— AÉTIUS ET BONIFACE. — GENSÉRIC EN AFRIQUE

Arcadius était mort le 1^{er} mai 408. Sous le nom de ce fantôme d'empereur, Rufin, Eutrope, Eudoxie, avaient gouverné l'Orient pendant treize années.

Arcadius laissait un fils, Théodose II, et trois filles, Pulchérie, Arcadia et Marina. Théodose n'avait que sept ans; le préfet du palais, Anthémius, reçut la tutelle du jeune souverain et l'exerça jusqu'en 414, époque où Pulchérie, parvenue à sa seizième année et créée Augusta, prit dans ses mains l'administration de l'empire, qu'elle dirigea quarante ans.

On crut voir alors Théodose le Grand revivre en sa petite-fille.

« Belle, pieuse, savante, Pulchérie, dit Gibbon, semblait avoir hérité des vertus et du génie de son aïeul. »

C'est à elle que ce long règne dut, pendant trente ans, le calme dont il jouit. Elle avait fait de son palais une espèce de monastère où elle priait, jeûnait, chantait des psaumes avec ses sœurs, sans oublier jamais le service de l'État, dont elle était l'âme et la pensée dirigeante. Sa première préoccupation avait été de rendre son jeune frère digne des hautes destinées auxquelles l'appelait sa naissance. Elle l'entoura de maîtres habiles et voulut elle-même lui apprendre l'art de régner. Mais le prince resta rebelle à ces efforts. Nature indolente et frivole, il passa en quelque sorte sa vie à chasser, à peindre et à copier des livres, ce qui lui valut le surnom de Calligraphe.

Théodose II avait atteint sa vingt-sixième année (421), lorsque Pulchérie lui fit épouser Athénaïs, fille du sophiste athénien Léontius. Athénaïs, élevée dans la religion païenne, fut baptisée et reçut le nom d'Eudoxie. Son père lui avait appris les lettres; la nature lui avait donné l'âme d'un poète. Elle mit en vers plusieurs livres de l'Ancien Testament, entre autres la touchante églogue de Ruth et la dramatique histoire de Judith. Elle composa également une œuvre, étrange sans doute, mais qui frappe l'esprit d'étonnement, lorsque l'on songe aux connaissances qu'elle exigeait et aux difficultés qu'elle présentait : avec des hémistiches exclusivement empruntés à l'*Iliade* et à l'*Odyssée*, elle écrivit un poème de deux mille trois cent quarante-trois vers sur la vie de Jésus-Christ.

Au retour d'un voyage en terre sainte, elle s'arrêta à Antioche, harangua le sénat, promit l'agrandissement et la restauration de la ville, distribua des secours et conquit tous les cœurs. Antioche lui éleva des statues.

L'orage souffla sur les dernières années de l'impératrice Eudoxie. Pulchérie, sa belle-sœur, redoutant une rivale dans cette femme éminente, dont la popularité et l'influence poli-

tique grandissaient chaque jour, parvint à exciter contre elle la jalousie du faible et crédule Théodose. Bannie de la cour, puis dépouillée de son rang, elle se retira à Jérusalem, où elle vécut dans la retraite, adoucissant son exil par l'étude et les bonnes œuvres. Elle y mourut à l'âge de soixante-sept ans, en protestant contre les accusations dont elle avait été l'objet (460).

Voici les faits principaux qui se rattachent au règne ou à l'époque de Théodose II.

Varanes V, roi des Perses, excité par ses mages, persécutait cruellement ses sujets chrétiens. Ceux-ci s'étaient réfugiés en grand nombre à Constantinople. L'ambassadeur perse les réclama.

« Il faudra, dit l'empereur, les arracher de mes bras. »

De son côté, Varanes refusa de rendre des ouvriers employés dans ses mines, et repoussa les plaintes de quelques négociants romains qui avaient eu à subir dans ses États des violences et des déprédations. La guerre éclata (422). Ardaburius, chargé du commandement des troupes impériales, passa le Tigre, vainquit Narsès, général de Varanes, et contraignit le monarque persan à conclure un traité de paix pour cent ans, avec la condition expresse de respecter le culte et la personne des chrétiens.

En 423, au moment où Honorius mourait à Ravenne, Placidie, veuve de Constance, se trouvait à Constantinople avec son fils Valentinien. Jean, primicier ou premier secrétaire du prince défunt, s'était fait aussitôt proclamer Auguste par l'Italie, la Gaule et la Dalmatie. Il eut même l'audace d'envoyer des ambassadeurs à Théodose pour l'inviter à le reconnaître comme son collègue. Les ambassadeurs furent chassés, et Ardaburius reçut l'ordre d'aller, avec son fils Aspar, châtier l'insolent usurpateur. Jean, surpris dans Aquilée, eut la main droite coupée. On le promena sur un âne, au milieu des huées

de la populace, et il fut décapité dans le Cirque (425). Cet homme, pendant son règne éphémère, avait eu une idée généreuse : il avait décrété l'abolition de l'esclavage.

Maître des deux empires, Théodose céda l'Occident à son neveu Valentinien III, alors âgé de six ans, et le fiança à sa fille Eudoxie. Placidie prit la tutelle, qu'elle garda vingt-cinq ans. Deux généraux illustres, Aétius et Boniface, dont elle avait demandé les services, auraient pu, en restant unis, sinon sauver l'empire, du moins en retarder la chute. Leur rivalité lui donna le dernier coup.

Boniface, gouverneur d'Afrique, prévenu mensongèrement par Aétius que la régente allait le rappeler pour lui ôter la vie, prend les armes et réclame le secours de Genséric, roi des Vandales. Genséric s'empresse de lui amener d'Espagne cinquante mille hommes, auxquels se joignent les bandes nombreuses des donatistes qui, frappés dans leurs biens et dans leurs personnes par les édits des empereurs, accueillirent le roi barbare, ennemi des catholiques, comme un libérateur.

Boniface reconnut enfin la perfidie d'Aétius, mais il était trop tard pour arrêter les fléaux qu'il avait déchainés sur l'Afrique. En vain il offrit des sommes énormes à Genséric pour lui faire quitter le pays; en vain il le combattit avec tout le courage du remords; en vain il appela à son aide les forces de l'Orient, les troupes romaines furent écrasées, les campagnes dévastées, les populations égorgées. Cirtha ouvrit ses portes aux Barbares; Hippone, après un long siège de quatorze mois, succomba au moment même où Augustin, son illustre évêque, rendait le dernier soupir (430). Carthage résista pendant quelques années; mais Genséric finit par s'en emparer, le 13 octobre 439, la pilla, démolit ses murailles et y établit sa résidence.

Boniface désespéré avait abandonné cette terre qu'il ne pouvait plus défendre. Placidie l'accueillit avec bonté, et lui

conféra même le titre de patrice et de maître général des armées d'Occident. Irrité de ces honneurs décernés à un rival qu'il avait voulu perdre, Aétius accourut en Italie à la tête d'une multitude de Barbares, livra bataille à Boniface et fut vaincu. Mais, blessé dans le combat par son adversaire lui-même, Boniface ne survécut que trois mois à son triomphe. Sa mort fut celle d'un héros chrétien et d'un grand citoyen : il pardonna à Aétius, et, préoccupé des malheurs de sa patrie qui avait besoin plus que jamais d'un bras puissant, il conjura sa femme, riche Espagnole, qui allait devenir veuve, d'épouser Aétius et de le forcer ainsi, par la reconnaissance, à rester fidèle à la cause nationale (432).

Aétius, déclaré rebelle, se retira chez les Huns, qu'il devait combattre si glorieusement un jour; puis, sûr de son pardon, il reparut à la cour de Ravenne et fut élevé à la dignité de patrice.

Aétius était un de ces hommes dont l'appui, précieux en toutes circonstances et partout, était indispensable en face des dangers nouveaux qui menaçaient l'Orient et l'Occident.

ATTILA. — INVASION DES HUNS EN ORIENT. — AMBASSADE DE THÉODOSE À ATTILA. — LE CAMP DES BARBARES. — MORT DE THÉODOSE (440-450).

Les Huns, peuple nomade appartenant, suivant les historiens les plus autorisés, à la race turco-tartare, avaient depuis soixante ans converti de leurs hordes le pays qui s'étend entre la Theiss et le Volga. Peu à peu ils s'avancèrent vers le Danube, chassant devant eux les nations germaniques et les précipitant sur l'empire romain. Vers 440, Roas, leur chef, mourut, laissant le commandement à ses neveux Attila et Eléda, fils de Mundzouk. Attila n'était pas homme à se

contenter d'un pouvoir partagé. Il tue son frère, réunit sous ses ordres les tribus éparses des Huns, et commence l'œuvre de destruction et de conquêtes à laquelle il se dit appelé de Dieu.

Théodose II payait à son oncle Roas un tribut annuel de trois cent cinquante livres d'or (370 000 fr.); Attila lui fait acheter la paix au prix du double de cette somme.

Puis il soumet à son empire, de gré ou de force, les Gépides, les Ostrogoths, les Suèves, les Alains, les Quades et les Marcomans.

Vainqueur du monde barbare, trainant avec lui un cortège de rois, suivi de sept cent mille guerriers, il marche vers le monde civilisé.

Les historiens nous ont tracé ainsi le portrait d'Attila : petit de taille, il avait la tête grosse et le visage difforme, le teint basané, la barbe et les cheveux rares, la poitrine large, l'œil cave d'où le regard étincelait, la démarche fière et menaçante. C'est le portrait d'un Kalmouk.

Au moral il était, selon ses intérêts, franc ou dissimulé, juste ou injuste, tempérant ou dissolu, humain ou cruel. Il se montrait hardi sans témérité, profond dans le conseil, prompt dans l'exécution, infatigable, sans scrupule, sans religion. Il semblait né pour effrayer la terre, ébranler les empires et porter, d'une extrémité du monde à l'autre, les foudres de la colère divine.

Un ermite l'avait appelé « Fléau de Dieu »; il adopta ce surnom et prouva aux peuples qu'il le méritait.

« Où mon cheval a passé, disait-il, l'herbe cesse de croître. »

Et il ajoutait :

« L'étoile tombe, la terre tremble; je suis le marteau de l'univers. »

Il avait d'ailleurs habilement frappé l'imagination de ses

hordes barbares, à l'aide de contes merveilleux où sa puissance semblait affirmée par la Divinité. Un berger lui ayant apporté une épée qu'il avait trouvée dans les herbes, et dont la pointe avait blessé le pied d'une génisse, Attila annonça à ses guerriers que le dieu des batailles lui envoyait son propre glaive, comme le signe de la domination suprême qu'il remettait en ses mains.

Tel est l'homme et tel est le peuple qui vont bouleverser un empire et précipiter la ruine de l'autre.

Les Huns pénètrent en Orient (441), ravagent les deux Mésies (Bulgarie et Serbie actuelles), s'étendent dans la Thrace, dans l'Illyrie, et font, partout où ils passent, de vastes solitudes. En cinq ans (441-446), soixante-dix villes s'écroulent sous le torrent barbare, entre autres Sirmium, Singidunum (Belgrade), Ratiaria, Marcianopolis, Naïssus, Sardica, c'est-à-dire toutes les places fortes qui constituaient la défense de l'Orient du côté du Danube.

Attila, maître du pays sur une étendue de cinq cents milles, de l'Euxin à l'Adriatique, envoie aux empereurs Théodose et Valentinien un député qui leur dit :

« Attila, mon maître et le vôtre, vous enjoint d'avoir à lui préparer un palais. »

Les Huns ne tardèrent pas à marcher sur Constantinople. Trois fois ils battirent les troupes mal disciplinées et mal commandées de Théodose, et déjà ils pénétraient dans les faubourgs de la capitale, lorsqu'un tremblement de terre, qui renversa une partie des murailles, vint joindre ses désastres à ceux de l'invasion.

Théodose implora la pitié du roi des Huns, et souscrivit à toutes les conditions que ce dernier lui imposa : cession de terres sur les bords du Danube, augmentation du tribut annuel de sept cents livres d'or à mille livres, paiement immédiat d'une somme de six mille livres pour les frais de la guerre.

Attila, du reste, ne reçut pas seulement de l'or et des terres; Théodose crut devoir y ajouter le titre de général de l'empire.

« Les généraux des empereurs, dit le Barbare en riant, ne sont que des esclaves; les généraux d'Attila sont des empereurs. »

Ses exigences augmentaient en proportion de l'avilissement qu'il rencontrait. De sa résidence d'Etzelburg, sur les bords du Danube, il envoyait des députés à Théodose pour l'insulter jusque dans son palais, en réclamant avec des menaces l'exécution plus stricte des traités, en arrachant à sa faiblesse de nouvelles sommes, en lui enjoignant de renoncer à toute suzeraineté sur les terres qui lui avaient été concédées.

Dans l'une de ces ambassades, qui arriva à la cour d'Orient en 449, se trouvaient deux hommes qui devinrent célèbres : Oreste et Édéon. Oreste, noble Pannonien, fut le père de Romulus Auguste, dernier empereur romain. Édéon, ainsi que l'établit l'historien Gibbon, eut pour fils Odoacre, le premier roi barbare d'Italie.

Théodose n'était pas seulement faible, il était lâche. D'accord avec l'un de ses ministres, l'eunuque Chrysaphius, il fit proposer à Édéon d'assassiner Attila, moyennant une grosse somme d'argent. Le Barbare ayant pris la somme, on crut qu'il acceptait la proposition.

Leur mission terminée, Oreste et Édéon partirent de Constantinople, accompagnés d'une ambassade brillante et nombreuse, qu'à son tour Théodose envoyait à Attila, et dont les chefs étaient l'historien Priscus et l'un des grands personnages de sa cour, Maximin.

Priscus nous a laissé les détails les plus intéressants sur la réception faite à l'ambassade romaine et sur les mœurs des Huns. Le vaste royaume d'Attila n'avait pas une seule ville. Sa capitale était un camp sur la rive gauche du Danube, aux environs d'Agria ou de Tokai, peut-être même dans ces plaines

que la bataille d'Austerlitz a rendues à jamais célèbres. Les tentes mobiles des premiers conquérants asiatiques s'étaient converties en cabanes de bois, de paille et d'argile. Le palais des rois, vaste édifice flanqué de tours, environné d'une enceinte de planches et placé sur une éminence, avait été construit par un architecte emmené captif de Sirmium. Tout auprès s'élevait le palais de ses femmes, dont la reine principale se nommait Cerea. Plus loin, disposées symétriquement, se trouvaient les demeures de sa cour.

Lorsque Attila entra dans son camp, une nombreuse troupe de jeunes filles vint à sa rencontre, chantant des vers à sa louange et soutenant en l'air, comme un dais, des voiles de toile blanche. La femme d'Onégèse, son premier ministre, suivie d'une multitude d'esclaves, offrit au héros, quand il passa devant sa demeure, du vin et des mets préparés pour lui. Attila, sans descendre de cheval, prit, sur une table d'argent massif que des seigneurs de sa cour élevèrent à sa hauteur, une coupe pleine de vin, l'approcha de ses lèvres, et, après avoir salué la dame, rentra dans son palais. Le lendemain, ayant fait placer un siège à la porte, il passa une partie du jour à entendre et à juger les contestations de ses sujets.

Les députés romains furent admis au festin d'Attila. Le chef des Huns, accompagné de ses fils et de plusieurs princes de haute distinction, alla s'asseoir à une table élevée de quelques marches au-dessus des autres. Le reste des convives prit place, par groupes de trois ou quatre, à chacune des petites tables disposées autour de la table royale. Vêtu avec la plus grande simplicité, n'ayant d'autre parure que ses armes, il affectait de se servir de coupes et de vases de bois, tandis que ceux qui l'entouraient mangeaient et buvaient dans des vases d'or et d'argent. A chaque service, Attila vidait trois coupes à la santé de l'un de ses principaux officiers, qui devait recevoir debout cet honneur et répondre à son tour par un toast. Le festin

achevé, le vin resta, et chacun lutta d'intempérance. Des poètes, introduits dans la salle du banquet, chantèrent la valeur d'Attila, ses exploits et ceux de ses ancêtres :

« Nous combattions avec l'épée, disaient-ils; les aigles et les vautours poussèrent des cris de joie; les vierges pleurèrent longtemps. Les heures de la vie s'écoulaient. Quand il faudra mourir, nous sourirons. »

En entendant ces chants guerriers, les jeunes gens sentaient leur cœur palpiter d'une ardeur nouvelle, et les vieillards, dont l'âge avait brisé les forces, versaient des larmes. Ensuite vinrent des bouffons qui excitèrent d'immenses éclats de rire. Grave, immobile au milieu de ces scènes bruyantes, Attila, absorbé dans ses pensées, s'appuyait sur l'épaule d'Hernak, le plus jeune et le plus cher de ses fils, et parfois caressait ses joues.

Cependant Édéon avait révélé à son maître l'indigne trahison que lui avaient proposée Théodose et Chrysiphios. Attila, respectant le caractère sacré des ambassadeurs, congédia Maximin et Priscus, que rien n'accusait d'ailleurs de complicité, et se contenta de renvoyer Oreste à Constantinople, avec la bourse donnée à Édéon pour le prix de l'assassinat et une lettre ainsi conçue :

« Attila et Théodose sont fils, l'un et l'autre, d'un père illustre; mais Théodose, en se soumettant au tribut, a perdu sa noblesse et n'est plus que l'esclave d'Attila. Il est donc indigne de sa part de tendre des embûches à son maître, comme un esclave déloyal. »

La mort déroba Théodose à la vengeance d'Attila. Le digne fils d'Arcadius, sourd trop tôt et trop souvent aux conseils de sa sœur Pulchérie, misérable jouet de ses eunuques favoris, succomba, âgé de cinquante ans, aux suites d'une chute de cheval (28 juillet 450), après quarante-trois ans d'un règne qui ne peut revendiquer, comme titre glorieux, que la publi

cation du premier recueil des lois romaines, dont nous avons parlé plus haut.

PULCHÉRIE ET MARCIEN (450-457). — ACTES RELIGIEUX
ET MILITAIRES

Théodose II étant mort sans postérité, Pulchérie lui succéda et fit monter avec elle sur le trône un brave soldat nommé Marcien. Pulchérie avait cinquante et un ans; Marcien en avait soixante. Ce n'était pas un mari, c'était un collègue qu'elle prenait pour l'aider à relever l'empire de l'abaissement où l'avaient précipité les favoris du règne précédent. Le choix était heureux. Marcien, Thrace d'origine, avait servi dans la guerre de Perse et dans la malheureuse expédition d'Afrique contre Genséric. Son courage et ses talents avaient été remarqués, et de simple soldat il était devenu sénateur et tribun militaire. Il y avait, dans ce soldat d'aventure, l'âme d'un vieux Romain; c'est ce que prouvèrent bientôt les événements.

Attila, après l'élection de Marcien, se hâta de réclamer par ses ambassadeurs le tribut que Théodose s'était engagé à payer au roi des Huns.

« Dites à votre maître, répondit Marcien, que j'ai de l'or pour mes amis et du fer pour mes ennemis. »

Mais il savait allier la prudence au sentiment de la dignité de l'empire. Il envoya au barbare Apollonius, chargé de lui porter des présents, à titre expressément spécifié « de présents », non de tribut. Attila refusa de recevoir l'ambassadeur et demanda les présents. Apollonius lui fit connaître qu'il n'avait que deux moyens de les obtenir : c'était, ou de les recevoir comme des présents, en lui donnant audience, ou de les lui arracher avec la vie. Attila n'était accoutumé ni à la fierté de ces réponses, ni à la fermeté de cette conduite. Il

laissa le député s'éloigner, sauf à se venger plus tard. Mais le coup avait porté; Attila comprenait que Théodose ne régnait plus à Constantinople, et, espérant une proie plus riche et plus facile en Occident, c'est de ce côté qu'il résolut de tourner ses armées.

Tandis que le torrent de l'invasion s'écoule vers la Gaule où nous le suivrons bientôt, achevons de retracer, dans ses principaux actes, le règne réparateur de Marcien.

Il s'occupa tout d'abord de pacifier les disputes religieuses de l'empire. Déjà, en 431, Pulchérie, dévouée à l'Église orthodoxe, avait amené Théodose à réunir dans Éphèse le troisième concile œcuménique, où fut condamnée l'hérésie de Nestorius, patriarche de Constantinople, qui refusait à la Vierge Marie le titre de Mère de Dieu.

Un autre hérésiarque dont la réputation de savoir et de piété était immense, Eutychès, abbé d'un monastère des environs de Constantinople, en voulant combattre Nestorius, tomba dans une autre erreur. Eutychès soutint que la divinité et l'humanité du Verbe, après l'incarnation, avaient formé une seule nature divine sous l'apparence d'un corps humain. C'est ce qu'on appela le monophysisme. Dioscore, patriarche d'Alexandrie, embrassa avec ardeur le parti d'Eutychès, et, sous sa présidence, cent trente-cinq prélats, réunis à Éphèse en 449, proclamèrent l'orthodoxie des doctrines nouvelles, refusant même d'entendre la lecture d'une lettre du pape saint Léon qui les condamnait. Les opposants, réduits au silence par la force, durent se soumettre, jusqu'au jour où Pulchérie et Marcien, dans le but d'établir l'unité de croyance dans l'Église, convoquèrent à Chalcédoine le quatrième concile œcuménique (451). L'empereur Marcien y assista, comme autrefois Constantin à Nicée. Le souverain pontife y fut représenté par ses légats. Trois cent soixante évêques confessèrent « un seul et même Jésus-Christ, Fils unique, Seigneur en

deux natures, sans confusion, sans changement, sans division, sans séparation, sans que l'union ôte la différence des natures. »

Le concile frappait ainsi d'un côté les partisans de Nestorius, en affirmant le Dieu fait chair et né de Marie, de l'autre les partisans d'Eutychès, en affirmant la diversité essentielle des deux natures unies en une seule personne.

Dioscore fut déposé, et la lettre de Léon le Grand, sur le mystère de l'Incarnation, fut mise au rang des écrits canoniques.

Sous Marcien, les armes de l'empire recouvrèrent quelque éclat. Ardaburius, l'un des fils d'Aspar, fut envoyé en Syrie, où les Arabes s'étaient révoltés. Il les défit près de Damas et les força à demander la paix.

Maxime, dans la haute Égypte, repoussa les Blemmyens qui avaient envahi cette province.

Des forces considérables allèrent aux frontières protéger l'Orient contre l'invasion des Huns, et porter secours à Valentinien III menacé par Attila.

Marcien s'appliqua à réparer dans les provinces les désastres causés par le terrible ennemi. Lorsque, en 453, la mort du roi barbare lui enleva un trop juste sujet d'inquiétude, il fit reconstruire les villes, repeupler les campagnes, et parvint à rendre à ses États une prospérité qui semblait à jamais perdue.

Pulchérie mourut en 454, comblée de gloire, respectée des grands et bénie du peuple. Elle avait fondé une foule d'hospitiaux, d'églises et de monastères; elle fit les pauvres héritiers de toutes ses richesses personnelles.

Marcien, qui fut sans contredit l'un des meilleurs princes byzantins, mourut en 457.

ATTILA DANS LES GAULES. — SIÈGE D'ORLÉANS. — PARIS SAUVÉ.
— BATAILLE DE CHALONS. — ATILA EN ITALIE. — MORT
ET FUNÉRAILLES D'ATTILA (450-453).

Une circonstance quelque peu romanesque fournit à Attila l'un des prétextes de son invasion dans les Gaules. Honoria, sœur utérine de Valentinien III, à la suite d'une liaison coupable qui avait attiré contre elle des mesures dont sa jeunesse ardente ne pouvait s'accommoder, envoya secrètement un eunuque porter son anneau au roi des Huns. Attila réclama sa fiancée, et avec elle sa dot, c'est-à-dire la moitié des États romains. On lui répondit que les lois ne reconnaissent aucun droit héréditaire aux femmes.

Aussitôt il franchit le Rhin, saccage la Gaule septentrionale, brûle Trèves et Scarpiana, détruit Metz de fond en comble, arrive devant Troyes, que les prières de saint Loup, son évêque, sauvent de la fureur des Barbares, puis devant Paris, où la main d'une jeune fille arrête le « fléau de Dieu ».

Humble bergère du village de Nanterre, selon la tradition la plus répandue; fille d'un Romain riche et noble, nommé Sévère, selon quelques historiens dont l'opinion aura peine à effacer la pieuse et poétique légende, Geneviève avait, dès l'an 449, prédit l'envahissement de la Gaule par les Barbares de l'Asie, mais en ajoutant que ces Barbares ne pénétreraient pas dans l'enceinte de Paris. Lorsque l'année suivante cette prédiction s'accomplit, ce fut une grande émotion et une grande terreur dans la malheureuse cité, qui n'avait ni remparts ni guerriers pour se défendre. Geneviève, parcourant alors les places et les rues, ranime les courages, arrête la foule qui se dispose à fuir, conjure les hommes de s'armer et excite les femmes à implorer le secours divin. A la parole inspirée de

l'héroïne, la résistance s'organise; la population est prête à vaincre ou à mourir. Fait prodigieux, mais certain : Attila s'approcha de la ville, reconnut les préparatifs de défense et s'éloigna.

Depuis quatorze siècles, sainte Geneviève est l'objet d'un culte aussi touchant que patriotique dans la cité qu'elle sauva, et qui l'a adoptée pour patronne.

Le roi des Huns alla mettre le siège devant Orléans. Sangiban, qui commandait dans la ville, s'était engagé à lui en ouvrir les portes. L'évêque Anianus (saint Aignan) découvrit la trahison, désarma Sangiban, releva la confiance des habitants, et, après avoir pourvu à la défense de la place, courut à Arles réclamer les secours d'Aétius. A son retour, les bandes d'Attila entouraient Orléans.

Le siège durait depuis cinq semaines. Les habitants, après des prodiges de valeur, commençaient à s'abandonner au désespoir; les murailles s'ébranlaient sur plusieurs points; les faubourgs de la rive droite de la Loire étaient forcés (14 juin). Tout à coup la vigie qui du sommet de l'une des tours interrogeait l'espace, jeta ces mots à la multitude : « J'aperçois dans le lointain comme une petite nuée qui s'avance. »

C'était Aétius qui arrivait avec les légions romaines, auxquelles s'étaient joints les Visigoths commandés par le vieux roi Théodoric et ses deux fils Théodoric et Thorismond. Aétius allait enfin réparer ses défaillances passées par l'une des plus grandes victoires qui aient jamais illustré les armes romaines.

A la vue de l'armée innombrable et inattendue qui approchait, Attila, ralliant ses troupes, se dirigea en toute hâte vers la Champagne, passa la Seine près de Troyes, et s'arrêta dans les plaines catalauniques, à quelques milles de Châlons.

C'est là que, vers les derniers jours de juin 451, se livra la sanglante bataille qui devait décider de la fortune d'Attila et retarder la chute de l'empire d'Occident.



Sainte Geneviève exhortant les Parisiens. (Daprès Delaunay.)

Les armées alliées ne tardèrent pas à rejoindre les Huns. Deux mondes étaient en présence : le monde ancien avec Aétius, le monde à venir avec Attila. Les Romains comptaient dans leurs rangs, outre les Wisigoths de Théodoric, des peuplades nombreuses disséminées dans les Gaules, et qui, à l'appel d'Aétius, s'étaient réunies pour combattre l'ennemi commun : des Lètes, des Armoricains, des Saxons, des Brennes, des Alains, des Sarmates, des Bourguignons, des Franks Ripuaires et des Franks de Mérovée. Les Huns avaient avec eux d'autres Franks et d'autres Bourguignons, des Boïens, des Hérules, des Thuringiens, des Gépides, des Ostrogoths.

Attila comptait sur sa cavalerie, qui, dans ces plaines immenses longues de cent lieues, larges de soixante-dix, dit Jornandès, l'historien de cette guerre, pourrait se déployer et manœuvrer sans obstacle. Mais il ne se dissimulait pas que la tactique romaine assurait à ses adversaires une supériorité incontestable sur ses bandes valeureuses, mais indisciplinées.

Il consulta ses aruspices, qui lui prédirent une défaite dont il serait dédommagé par la mort de son plus grand ennemi. Il crut dès lors à la mort d'Aétius, et, ses sentiments de vengeance se trouvant satisfaits par cette interprétation, il donna, vers la neuvième heure du jour (trois heures après midi), le signal du combat.

Ses troupes fléchirent à la prise d'une colline qui séparait les deux camps, et dont Aétius et Thorismond se rendirent maîtres. Il rassembla aussitôt ses lieutenants et les harangua :

« Qu'avez-vous à redouter de cet amas confus de nations efféminées, différentes de mœurs et de langage, associées par la peur ? Ils tremblent déjà avant la bataille, ces lâches ennemis ! C'est la terreur qui leur a prêté des ailes pour courir à cette éminence ; ils se repentent de s'être engagés dans ces plaines, ils cherchent des lieux élevés pour être hors de la portée de vos traits, et voudraient pouvoir se cacher dans les

nues. Nous connaissons déjà les Romains; je ne crains que la promptitude de leur fuite. Précipitez-vous sur les Alains et les Goths, qui font toute leur force; le corps ne peut se tenir debout quand les os en sont arrachés. Courage! que la fureur accoutumée s'allume dans nos cœurs! Le glaive ne peut rien contre l'ordre du destin, et nul trait n'atteindra celui que Mars réserve pour chanter l'hymne de la victoire. Cette foule épouvantée n'osera pas même regarder les Huns en face. Si l'événement ne me trompe, c'est ici le champ que nous ont promis tant d'exploits. Je lance le premier trait à l'ennemi; meure celui dont la main restera oisive tandis qu'Attila combattra! »

La mêlée fut atroce, sans miséricorde, sans quartier, telle que l'antiquité n'en vit point de semblable.

« Si l'on en croit les vieillards, dit Jornandès, un petit ruisseau qui arrosait les plaines catalauniques, — la Vesle probablement, — se grossit tout à coup, non par les pluies, mais par le sang qui coulait des blessures, et devint un torrent. Les blessés, qu'une soif ardente conduisait vers le ruisseau, furent réduits à boire cet horrible breuvage, avalant ainsi et leur propre sang et celui de leurs ennemis. »

La perte des deux armées, suivant les estimations les plus modérées, fut de cent soixante-deux mille hommes.

Le vieux roi Théodoric tomba glorieusement en excitant ses troupes. Ainsi s'accomplit la prédiction qu'Attila avait appliquée à Aétius. Les Wisigoths furieux, et voulant venger la mort de leur roi, se précipitèrent sur les Huns, qui cherchèrent un refuge derrière le retranchement de chariots dont ils avaient entouré leur camp. Toute la nuit on entendit les chants des Barbares, le bruit de leurs armes qu'ils entrechoquaient, et le son des trompettes. Attila vaincu ressemblait au lion qui rugit et menace, à l'entrée de la caverne où les chasseurs l'ont acculé. Il fit dresser un bûcher avec ses bagages et les selles

de ses chevaux, décidé à s'y brûler si l'ennemi forçait son camp.

Mais la victoire, la dernière qui fut remportée au nom des anciens maîtres du monde, avait coûté aux armées alliées des pertes trop considérables pour qu'il fût prudent de songer à une nouvelle attaque. Aétius avait hâte d'ailleurs de se séparer des Wisigoths, qui, après le service qu'ils venaient de rendre, pouvaient se montrer exigeants et dangereux. Sur les habiles conseils qu'il lui donna, Thorismond, que ses troupes avaient élevé sur le pavois au milieu du champ de bataille, reprit le chemin de ses États.

Attila, de son côté, sortit de ses retranchements à la tête des débris de son armée, repassa le Rhin, et, côtoyant le Danube, regagna sa ville de bois dans les steppes de la Pannonie.

Au printemps de l'année suivante (452), Attila, après avoir redemandé sans plus de succès qu'autrefois la main d'Honoraria, se mit en marche avec ses Huns, avides de venger leur défaite, franchit les Alpes Juliennes, et vint assiéger Aquilée, qui succomba après trois mois d'une défense héroïque. Enfants, femmes, vieillards, tout fut passé au fil de l'épée, et la ville réduite en cendres. Altinum, Concordia, Padoue, éprouvèrent le même sort. Les habitants épouvantés s'enfuirent du continent et se réfugièrent sur les ilots du golfe Adriatique, où ils construisirent des huttes qui devaient un jour devenir les palais de marbre de Venise la Superbe.

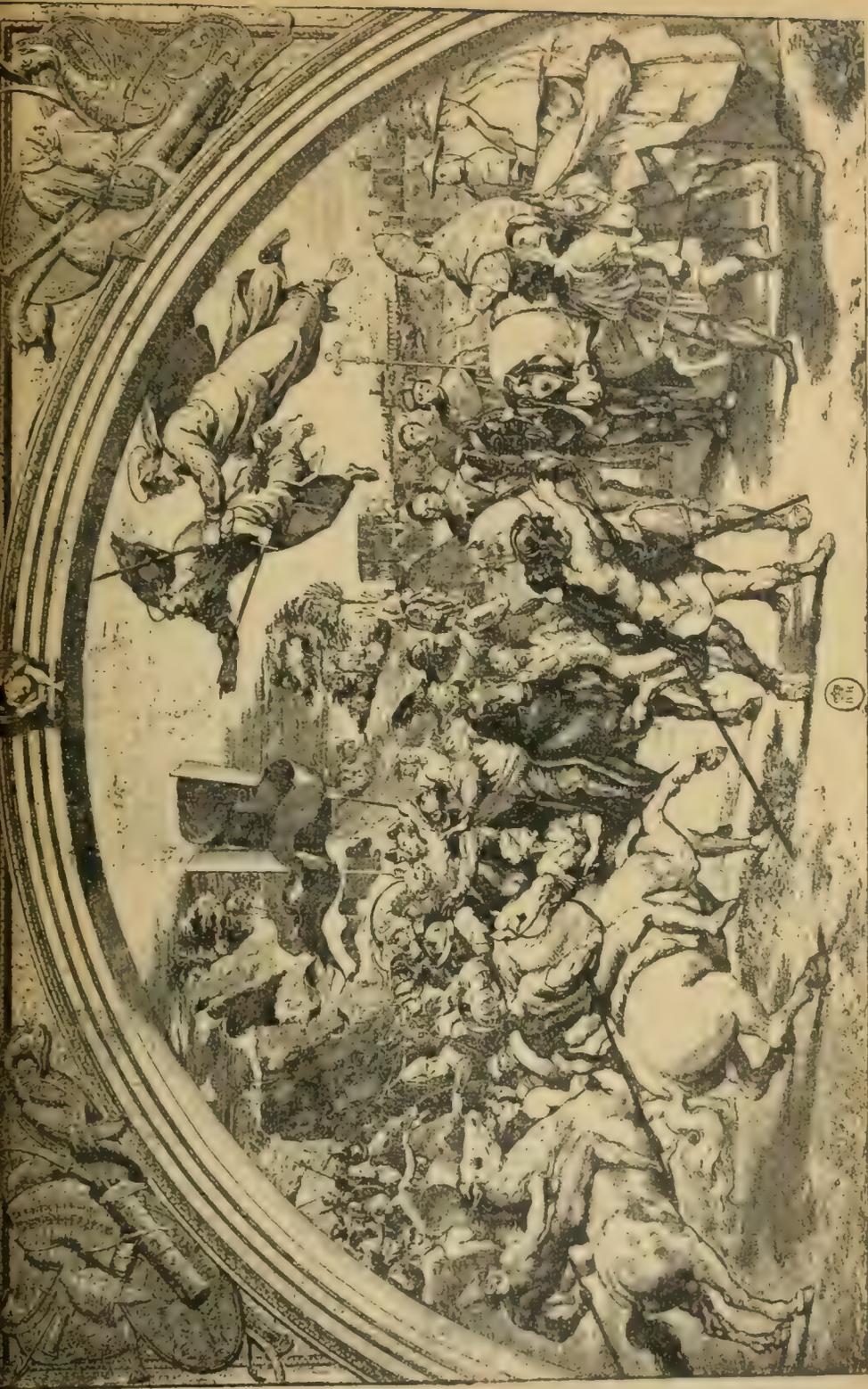
Pénétrant ensuite dans la Ligurie, les Huns brûlent Vicence, Vérone et Bergame. Pavie et Milan se rachètent de l'incendie en abandonnant toutes leurs richesses. A Milan, Attila aperçut dans le palais des souverains un tableau représentant l'empereur sur son trône, foulant aux pieds des rois barbares. Le Hun sourit, ordonna d'effacer le tableau, et se fit peindre lui-même entouré de Césars prosternés, qui répandaient devant lui des sacs d'or.

L'Italie épuisée, dans la stupeur, semblait toucher à son heure suprême. Aëtius seul était debout, harcelant et battant les détachements des Barbares séparés du gros de l'armée, mais n'osant engager une action décisive. Il appelait en vain et les secours de l'Orient et ceux des fédérés, qu'il avait laissés de l'autre côté des Alpes. L'Orient promettait; les fédérés n'avaient plus d'intérêt à combattre un ennemi qui ne les menaçait pas.

Attila s'approchait de Rome. Valentinien s'y était renfermé, espérant trouver dans ses murs un asile plus sûr qu'à Ravenne. En présence du danger qui croissait, il songea, non pas à essayer de se défendre, mais à acheter à tout prix la paix et son propre salut.

Le pape Léon, l'un des rares grands hommes de cette époque néfaste, s'offrit pour négocier avec Attila. Sa parole éloquente couvrit ou amoindrit la lâcheté des propositions impériales. Accompagné de deux personnages consulaires, Aviénius et Trigétius, Léon se rendit à Peschiera, où le roi des Huns était campé. Il exposa au Barbare toutes les considérations qui pouvaient produire quelque impression sur son esprit et lui faire respecter une malheureuse ville, ancienne capitale du monde païen, métropole du christianisme. Il évoqua le souvenir récent encore d'Alaric, triomphant et glorieux tant qu'il épargna la grande cité, mourant misérablement peu de mois après l'avoir saccagée. Il lui montra ses troupes fatiguées par de longues marches, découragées par les lenteurs d'un siège que le désespoir des Romains pourrait prolonger, et bientôt décimées par les maladies dont le climat d'Italie avait plus d'une fois frappé ses envahisseurs. Il termina en lui offrant, au nom de l'empereur, des sommes immenses comme dot d'Honorina.

Le langage respectueusement énergique du pontife ne déplut pas au roi barbare, et ses hésitations, s'il lui en restait, tom-



Saint Léon le Grand arrêtant Attila. (D'après Raphaël.)

bèrent tout à fait devant les promesses d'argent. Attila accorda donc la paix, et reprit le chemin du Danube.

La mort l'atteignit en route (453). Ayant voulu ajouter une nouvelle femme à toutes celles qui l'avaient rendu père d'une foule d'enfants, il épousa une jeune fille nommée Ildico, dont le père était chef des Bactriens. A la suite du festin des noces, ivre de vin et de voluptés, « il se coucha sur le dos, dit Jornandès, et mourut étouffé par une hémorragie. » Suivant les traditions scandinaves, il fut poignardé par sa jeune épouse, qui avait à venger deux de ses frères que le roi des Huns avait fait périr.

Les funérailles d'Attila furent dignes de lui et de son peuple. Le cadavre de celui qui portait avec orgueil le titre de « fléau de Dieu » fut exposé, au milieu de la campagne, sous une tente de soie. Les Huns s'arrachèrent les cheveux et sillonnèrent leurs visages de profondes blessures, s'écriant que ce n'était pas avec des lamentations de femmes, mais avec des larmes de sang qu'il fallait pleurer Attila. Puis, rangés en cercle autour de la tente funèbre, le regard triste et farouche, ils chantèrent les exploits de leur chef, en poussant par intervalles des hurlements lamentables :

« Celui-ci est Attila, roi des Huns, fils de Mandzuk, seigneur des nations vaillantes, qui, par une puissance inouïe, posséda seul la Scythie et la Germanie, épouvanta les deux empires de Rome par la prise d'un grand nombre de cités, et consentit à épargner le reste, fléchi par des prières et par un tribut annuel. Après un règne constamment heureux, il est mort, non sous les coups de l'ennemi, non par la trahison des siens, mais sans douleur, dans la joie des fêtes, au sein de sa nation florissante. »

Les restes d'Attila, placés dans trois cercueils, un d'or, un d'argent, un de fer, furent ensevelis la nuit et avec mystère. On jeta dans la fosse, comme aux funérailles d'Alaric, de

riches dépouilles conquises sur les nations étrangères, des humains, des armes, des pierres précieuses, et, afin que la tombe d'Attila, comme celle du roi des Wisigoths, restât à jamais inconnue, on égorga les ouvriers qui l'avaient creusée. La fête funèbre se termina par des banquets où la débauche le disputa à l'intempérance.

L'empire des Huns tomba avec Attila. La plupart des nations qui avaient suivi le « fléau de Dieu » et subi sa domination, Ostrogoths, Alains, Gépides, Hérules, Slaves, refusèrent de se soumettre à ses nombreux héritiers et reprirent leur indépendance, après une sanglante bataille dans les plaines de Nétad, en Pannonie, où périrent trente mille Huns, avec Ellac, fils aîné d'Attila.

L'un des frères d'Ellac ramena en Asie les débris de son peuple (454).

MORT D'AÉTIUS. — ASSASSINAT DE VALENTINIEN III. —
MAXIME EMPEREUR. — GENSÉRIC A ROME (454-455).

La mort d'Attila et la ruine de son empire ne sauvèrent pas l'Occident. L'Occident, avec les Alains, les Goths et les Vandales, avait battu Alaric; avec les Wisigoths et d'autres peuplades germaniques, il avait repoussé Attila. Mais les Barbares avaient cessé de le défendre ou devenaient ses ennemis. Seul Aétius lui restait, et ce dernier soutien allait lui échapper aussi, brisé par celui-là même qui avait le plus d'intérêts à le conserver.

Valentinien III, livré aux plus odieux excès depuis la mort de Placidie sa mère, avait pris en haine le sauveur de l'empire. Jaloux de sa gloire, redoutant sa puissance dans l'Etat, son autorité sur les troupes, il crut facilement aux projets ambitieux que lui attribuaient les eunuques, ses favoris, et plongea

dans le cœur du nouveau Stilicon l'épée dont il n'avait jamais su faire usage pour la défense de l'empire. Un Romain eut le courage de dire à l'assassin impérial : « Tu as fait comme celui qui se coupe la main droite avec la main gauche. »

Le meurtre d'Aétius ne resta pas longtemps impuni. Valentinien renouvelant, au sortir d'une orgie, le crime des fils de Tarquin, outragea la belle et vertueuse épouse du sénateur Pétronus Maxime. Maxime se vengea en faisant égorger Valentinien (mars 455).

Proclamé empereur, Maxime occupa trois mois le trône ensanglanté. Il avait forcé la veuve de sa victime, l'impératrice Eudoxie, à l'épouser, et il avait donné la fille d'Eudoxie en mariage à son fils. Femme et mère indignée, Eudoxie, sacrifiant Rome aux intérêts de sa vengeance, appela Genséric et lui confia le soin de la délivrer de Maxime.

Genséric accourut d'Afrique avec ses Vandales. Dans son épouvante, Maxime ne songea qu'à fuir et invita les sénateurs à imiter son exemple. Mais le peuple, révolté de tant de lâcheté, l'assomma à coups de pierres et jeta son cadavre dans le Tibre.

La religion seule protégea Rome contre Genséric. Quand le terrible roi des Vandales se présenta aux portes de la ville, il y trouva le pape Léon qui l'attendait, entouré de son clergé. A la vue du vieillard qui avait désarmé Attila, Genséric s'arrêta et lui permit de parler. L'éloquence du saint pontife obtint tout le succès qu'il était possible d'attendre : point de massacres, point d'incendie, point de tortures. Le pillage fut épouvantable ; pendant quatorze jours et quatorze nuits, les Vandales firent main basse sur les richesses qui avaient échappé à Alaric. Ils entassèrent sur leurs vaisseaux les meubles précieux, les vases d'or et d'argent, les pierreries, les statues des dieux et des héros, la table d'or et le chandelier à sept branches, derniers monuments du culte hébraïque,

déposés par Titus dans le temple de la Paix, et jusqu'aux lames en bronze doré qui formaient la toiture du Capitole. Carthage prenait sa revanche des spoliations que Rome, au temps des Scipions, lui avait fait subir. Les Vandales s'embarquèrent, emmenant avec eux des milliers de captifs, et, parmi ces captifs, Eudoxie et ses deux filles, juste récompense d'une odieuse trahison.

A leur arrivée sur la terre d'Afrique, les malheureux prisonniers trouvèrent dans la charité chrétienne les secours et les consolations dont ils avaient besoin. L'évêque de Carthage convertit en hôpitaux deux églises pour ceux que la douleur et les fatigues de la traversée avaient rendus malades. On le vit, bien qu'accablé d'années, passer la nuit auprès d'eux pour les soigner et les encourager.

Le poète Paulin, évêque de Nole, distribua aux captifs tout ce qu'il possédait ; puis il vendit les vases d'or de ses églises, et quand cette dernière ressource fut épuisée, comme il lui restait à racheter le fils d'une pauvre veuve, il prit sa place comme esclave.

Les dernières années de Genséric furent signalées par des actes de cruauté contre les catholiques, qu'il persécuta pour plaire aux ariens, et par de nouvelles dévastations sur les côtes de Grèce et d'Italie. Ainsi qu'Alaric, ainsi qu'Attila, il se regardait comme l'instrument des vengeances célestes. Un jour, au sortir du port de Carthage, le pilote lui demanda vers quelles contrées il devait tourner la proue du navire : « Scis les vents, répondit Genséric, ils te conduiront vers les peuples que Dieu veut châtier. » Les actes de férocité des Vandales ont à jamais flétri leur nom, qui est devenu synonyme de cruauté et de barbarie.

Genséric mourut au mois de janvier 477, après avoir régné cinquante ans sur ce peuple, dont il personnifiait tous les sauvages instincts.

DERNIERS TEMPS ET CHUTE DE L'EMPIRE D'OCCIDENT
(455-476).

Après la mort de Maxime et le départ des Vandales, Théodoric II, devenu roi d'Aquitaine par le meurtre de son frère Thorismond, mit la couronne d'Occident sur la tête du Gaulois Flavius Avitus, homme d'épée et homme de lettres, beau-père du poète Sidoine Apollinaire, qui célébra le nouveau règne par des prédictions que les événements ne réalisèrent pas : « O Rome ! chantait le poète, Rome, mère des dieux, fière de tant de princes, relève le front ! Un empereur d'un âge mûr te rajeunira plus que ne t'avaient fait vieillir des empereurs enfants. » Avitus, reconnu par l'empereur d'Orient, Marcien, alla fixer sa résidence dans l'ancienne capitale du monde. Ses déplorables faiblesses ne tardèrent pas à exciter le mécontentement général. Le sénat, retrouvant un jour de vigueur, le déposa (457), et le Suève Ricimer, chef des Barbares auxiliaires en Italie, donna la pourpre à Majorien.

Majorien, l'un des glorieux compagnons d'armes d'Aétius, montra, dans cette époque de décadence, des talents et des vertus qui firent croire un moment que Rome pouvait se relever. Il vainquit le roi des Wisigoths, Théodoric II, et lui imposa un traité d'alliance. Il repoussa Genséric, qui était venu de nouveau ravager l'Italie, et, dans le but de recouvrer l'Afrique, fit équiper à Carthagène une flotte considérable qui devait assurer sa conquête.

Des réformes nombreuses dans l'organisation de l'État, des lois sages, empreintes d'un sentiment généreux, ajoutaient une nouvelle gloire au règne de Majorien. Ricimer fut jaloux de sa créature. Il avait voulu, dans le prince qu'il faisait, un instrument docile à ses volontés, et il rencontrait un législateur, un guerrier qui lui échappait par son génie et dont la

gloire faisait pâlir la sienne. Une sédition militaire qu'il souleva adroitement à Voghera le débarrassa de Majorien (461).

Il lui donna pour successeur un Lucanien obscur, dont le nom n'est pas même certain, Vibius ou Libius Sévère, fantôme de souverain dont la nullité convenait au véritable maître de l'Italie. Toutefois l'empereur d'Orient, Léon I^{er}, refusa de reconnaître l'élu du Barbare. Marcellin dans la Dalmatie, et Égidius en Gaule, fidèles à la mémoire de Majorien, qui leur avait donné le gouvernement de ces provinces, conservèrent une puissance indépendante.

Genséric continua à piller la Sicile et l'Italie, et s'empara de la Sardaigne. Les Wisigoths dévastèrent la Gaule méridionale; les Saxons s'établirent dans l'Armorique; les Germains envahirent l'Helvétie. Sévère laissa tous ces faits s'accomplir, sans même s'en préoccuper; Ricimer, à qui il était devenu probablement incommode, l'empoisonna (465).

Il y eut alors un interrègne de vingt mois. Le peuple mécontent voulait un souverain; Ricimer crut devoir accepter Anthémius, qui lui était envoyé de Constantinople avec le titre impérial. Anthémius, afin de s'attacher plus étroitement le tout-puissant patrice, lui donna sa fille en mariage. Toutefois l'accord ne fut pas de longue durée. Ricimer, ne pouvant opposer ses volontés au nouveau monarque, se retira à Milan, réunit quelques milliers de Bourguignons et de Suèves, et vint assiéger Rome, où Anthémius s'était renfermé. La cour d'Orient envoya en toute hâte Olybrius pour rétablir la paix entre le beau-père et le gendre.

Olybrius, Romain de naissance, appartenant à l'illustre famille des Anicius, s'était retiré à Constantinople après la prise et le sac de sa ville natale par Genséric. Il avait épousé Placidie, l'une des filles de Valentinien III, emmenée captive en Afrique avec sa mère et sa sœur, et rachetée, en même temps que ses parents, par l'empereur Léon. Olybrius, par cette

alliance, prétendait avoir des droits à l'empire d'Occident. Ricimer s'empressa de les reconnaître et de les appuyer. Rome fut prise (11 juillet 472), Anthémius assassiné, et Olybrius mis sur le trône.

Ricimer survécut quelques jours seulement à sa dernière victime et à l'établissement de son quatrième et dernier souverain.

Olybrius mourut de sa mort naturelle, le 23 octobre 472, après un règne de trois mois et douze jours.

Gondebaud, neveu de Ricimer, et qui avait reçu de lui le commandement des troupes fédérées, et d'Olybrius le titre de patrice, voulut continuer son oncle comme faiseur de rois. Il donna la couronne à un certain Glycérius.

Julius Népos, neveu de Marcellin, gouverneur de la Dalmatie, accourut en Italie, se fit proclamer à Ravenne, battit Glycérius à Civita-Vecchia, s'empara de sa personne et le força de se faire prêtre. Lui-même tomba bientôt, abandonné par ses troupes, et s'enfuit en Dalmatie, où il fut assassiné.

L'apparition de Glycérius et de Julius Népos dura deux ans à peine (472-474).

Le trône était vacant; Oreste le prit, et y plaça son fils Romulus Auguste, jeune enfant sous le nom duquel il comptait gouverner.

Oreste, Romain par son père qui se nommait Tatulius, mais né en Pannonie, était entré dès sa jeunesse au service d'Attila, qui, ayant remarqué en lui des qualités brillantes et du savoir, se l'attacha comme secrétaire, puis l'envoya plusieurs fois en ambassade à la cour d'Orient. Attila mort, il se sépara de ses fils, rassembla une troupe de Barbares, Hérules, Scyres, Alains, Ruges, Turcilinges, et vint se mettre avec eux à la solde des empereurs de Rome, qui, par peur autant que par nécessité, l'accueillirent avec faveur et le nommèrent patrice et général d'Occident.

C'est à Ravenne que les troupes d'Oreste proclamèrent

Romulus Auguste, cette ombre d'empereur que la postérité a surnommé Augustule, et qui, par une étrange dérision de la fortune, portait le nom du premier roi et du premier empereur des Romains. « Humiliez-vous, dit un historien, et reconnaissez le néant des empires ! »

Or, parmi les officiers barbares qui assistaient à cette révolution aussi facilement que promptement opérée, se trouvait Odoacre, fils de cet Édéon que nous avons vu porter à la cour de Théodose II les dures conditions d'Attila. Le succès d'Oreste tenta l'ambition d'Odoacre. Il persuada aux soldats que, puisqu'ils avaient fait un empereur, l'Italie leur appartenait. Le langage qui flatte la cupidité des masses est toujours entendu. Les troupes chargèrent Odoacre d'aller réclamer à Oreste le tiers des terres de la Péninsule. Le régent se crut assez fort pour refuser. Sur cette réponse qui favorisait ses projets, Odoacre, à la tête des Barbares, marcha contre Pavie, où s'était réfugié Oreste, s'empara de la ville et tua le patrice.

Mais le Barbare eut pitié d'Augustule. Non seulement il laissa la vie à l'enfant découronné, mais il lui assigna pour résidence une ancienne villa de Lucullus, sur le promontoire de Misène, avec une pension annuelle de six mille livres d'or.

A partir du 23 août 476, il n'y eut plus d'empereur d'Occident. Il y eut un chef de Barbares hérules, qui s'appela roi d'Italie.

Le sénat de Rome fit déposer à Constantinople les insignes de la dignité impériale. Zénon, qui régnait alors en Orient, reconnut Odoacre et lui conféra le titre de patrice.

L'empire romain avait duré, depuis la bataille d'Actium, cinq cent sept ans. D'Auguste à Augustule, on compte soixante-treize empereurs.

TABLE

CHAP. I. — (L'an 33). LE CHRIST ET SA DOCTRINE	7
Les premiers jours du christianisme	9
Les Évangélistes : Saint Matthieu	10
Saint Marc	12
Saint Luc	13
Saint Jean	15
Les Actes des Apôtres	20
La Pentecôte. — Première prédication	20
Le boiteux du temple. — Nouvelle conversion. — La persécution com- mence	27
Les Apôtres devant le conseil	28
Le diacre Étienne	31
 CHAP. II. — DE LA CONVERSION DE SAUL A LA DISPERSION DES JUIFS (34 A 70).	
Le chemin de Damas	33
Concile de Jérusalem	34
Les Apôtres se partagent le monde	38
Rome (33-54)	38
Néron. — Première persécution	43
Les catacombes	46
La Judée	47
Insurrection de la Judée	48
Siège de Jérusalem. — Destruction du Temple. — Dispersion des Juifs .	49
 CHAP. III. — DOMITIEN.	
Seconde persécution	54
Saint Jean sauvé de la mort	55
Les parents de Jésus-Christ devant Domitien	56
L'Église à la fin du 1 ^{er} siècle	56
 CHAP. IV. — TRAJAN.	
Troisième persécution	59
Les Martyrs : Clément, Siméon, Ignace	62

CHAP. V. — ADRIEN.

Quatrième persécution.	66
Nouvelle guerre de Judée. — Barkokheba, chef de l'insurrection. — Jérusalem, ville païenne.	68
Les Papes Martyrs sous Adrien	73
Sainte Symphorose et ses sept fils.	73

CHAP. VI. — ANTONIN.

Première institution d'assistance publique/.	77
Marc-Aurèle. — Le christianisme et la philosophie stoïcienne. — Cinquième persécution	79
La persécution en Asie	84
Martyre de saint Polycarpe.	86
La légion Fulminante	87
La persécution dans les Gaules.	89

CHAP. VII. — COMMODE.

Le dernier jour du stoïcisme.	92
Commode, empereur. — Rome s'abaisse. — Le christianisme s'élève.	96

CHAP. VIII. — LES HÉRÉSIAIRES.

Les hérésies du 1 ^{er} siècle. — Simon le Magicien	99
Apollonius de Tiane.	102
Méandre. — Les nicolaïtes. — Cérinthe. — Ebion	104
Les hérésies du 2 ^e siècle. — Les gnostiques : Appelle, Valentin, Carpocrate, Epiphane, Saturnin, Bardesane, Basilide	106
Gordon.	108
Marcion.	109
Mentut.	111
Les apologistes.	113
Justin	114
Athenagoras	118
Tertulien S.	119
Minucius Felix. — Cyprien. — Arnobe. — Lactance	122
Clement d'Alexandrie	123
Origène.	125
Les Papes du 2 ^e siècle	126

CHAP. IX. — SEPTIÈME-SÉVÈRE.

Septième persécution.	129
Saint Irénée. — La persécution à Lyon	133
La mort de Septime-Sévère	138

CHAP. X. — DE CARACALLA A NUMÉRIEN (211-285).

Alexandre Sévère	140
Méridin. — Septième persécution	142
Philippe l'Arabe	144
Leontius	145
Huitième persécution	146

Valérien	150
— Neuvième persécution	151
Valérien, prisonnier de Sapor	153
L'empire sous Gallien et les tyrans. — Les chrétiens durant la peste	154
Aurélien (270-275).	156
Le christianisme à la fin du III ^e siècle	157
Les Papes du III ^e siècle	161
CHAP. XI. — DIOCLÉTIEN.	
Partage de l'empire. — Galérius et les chrétiens	164
— Dixième persécution.	170
Mort des persécuteurs	176
CHAP. XII. — CONSTANTIN LE GRAND.	
Conversion de Constantin. — Bataille de Saxa Rubra	180
Réorganisation de l'empire. — La paix de l'Église	182
Arius. — Concile de Nicée.	186
Constantin et sa famille à Rome. — Hélène à Jérusalem. — La sainte Croix	188
Mort de Constantin.	192
CHAP. XIII. — LES FILS DE CONSTANTIN LE GRAND.	
Constantin II, Constant et Constance II.	194
Julien. — Les premières années de Julien. — Julien César. — Julien Auguste. — Julien apostat. — Le temple de Jérusalem. — Mort de Julien.	197
CHAP. XIV. — DE JOVIEN A THÉODOSE I^{er} (363-365).	
Jovien	211
Le christianisme rétabli	211
Valentinien I ^{er} . — Valens. — L'orthodoxie et l'arianisme. — Les moines d'Orient. — Les lois chrétiennes.	213
Gatien. — Théodose I ^{er} . — Les Barbares dans l'empire	218
Antioche et Thessalonique	225
Meurtre de Valentinien. — Défaite d'Arbogaste. — Partage de l'empire. — Mort de Théodose.	230
Les lois de Théodose	232
CHAP. XV. — LES PÈRES DE L'ÉGLISE.	
Saint Jean Chrysostome	234
Saint Grégoire de Nazianze et saint Basile	236
Saint Grégoire de Nysse	242
Saint Jérôme	243
Saint Hilaire	247
Saint Ambroise.	248
Saint Martin	250
Saint Augustin.	252
Les Papes du IV ^e siècle	254

CHAP. XVI. — FIN DE L'EMPIRE D'OCCIDENT.

Arcadius, empereur d'Orient. — Honorius, empereur d'Occident. —	
Ruffin, Eutrope, Stilicon, Alaric.	257
Alaric assiège Rome. — Sac de Rome. — Mort d'Alaric	264
Théodose II. — Valentinien III. — Régence de Placidie. — Guerre de	
Perse. — Aëtius et Boniface. — Genséric en Afrique.	270
Attila. — Invasion des Huns en Orient. — Ambassade de Théodose à	
Attila. — Le camp des Barbares. — Mort de Théodose	274
Pulchérie et Marcien. — Actes religieux et militaires.	280
Attila dans les Gaules. — Siège d'Orléans. — Paris sauvé. — Bataille de	
Châlons. — Attila en Italie. — Mort et funérailles d'Attila.	283
Mort d'Aëtius. — Assassinat de Valentinien III. — Maxime empereur. —	
Genséric à Rome.	294
Derniers temps et chute de l'empire d'Occident.	297

Réseau de bibliothèques
Université d'Ottawa
Échéance

Library Network
University of Ottawa
Date Due

MAR 08 1999

MAR 14 2008

MAR 17 2008

MAR 27 2009

MAR 27 2009



a39003



001735462b

BR 145 .G7 1900
GRIMONT, FERDINAND.
PREMIERS SIECLES DU CH

CE BR 0145
.G7 1900
COO GRIMONT, FER PREMIERS S
ACC# 1325811

